

GABRIEL-PIERRE OUELLETTE

LES DÉFAITES

1759 - 1760

1837 - 1838

octobre 1970

TEXTE DRAMATIQUE POUR LA SCÈNE

1re édition - 2017

format PDF

ISBN : 978-2-9816617-1-5

© gabriel-pierre ouellette

TABLE DES MATIÈRES

(les numéros de pages, après les chiffres romains des six premières pages,
correspondent aux pages du fichier PDF)

NOTE sur *les Défaites* III

LES DÉFAITES (1978 - 2017)

ACTE I 8

ACTE II 91

ACTE III 200

NOTE

Cette pièce, *les Défaites - 1760, 1837/1838, octobre 1970*, a été jouée par les étudiants des cours de théâtre au collège de Valleyfield les 17, 18 et 19 novembre 1978. Par la suite, j'en ai envoyé le texte à l'École nationale de théâtre, et j'ai appris quelques années plus tard que les étudiants de première année en avaient représenté le premier acte et l'avaient amené en tournée. C'était peut-être une adaptation; je n'en ai rien su; mon nom n'est apparu nulle part. Il y eut deux ou trois autres représentations de cette pièce à Mont-Laurier durant l'hiver de 1992, grâce à Manon Goulet, une de mes anciennes étudiantes qui y enseignait un cours de français-théâtre. J'ai tenté en vain de la faire jouer dans un théâtre professionnel ou de la faire publier.

J'ai commencé ce texte, le 12 août 1978. J'écrivais dans mon journal que j'étais *tout énervé de ce début d'écriture*, le début d'un dialogue. Je ne peux retrouver avec exactitude les raisons qui m'ont poussé à le commencer, mais je crois que c'est la lecture de *Lendemain de conquête*, de l'abbé Lionel Groulx. Une amie de cette époque m'avait prêté ce livre, avec le *Journal d'un exilé politique*, de Louis Léandre Ducharme. La veille de ce premier dialogue, j'avais commencé la lecture du Groulx.

Cependant, le 19 août, toujours dans mon journal, *essaie d'écrire « défaite »*, et le lendemain, *n'arrive pas à écrire cette pièce « Défaite »*. Je préparais aussi des cours de littérature, pour les étudiants en Arts et lettres, au collège de Valleyfield.

Trois jours plus tard, le 22, *écris qqes (sic) répliques de Défaite*. Et le 23, *vers 7h - schéma de Défaite. (Cela me poursuit et j'ai peur de faire encore*

une pièce « simpliste » - la faire monter au Collège ? Dans mon journal, je n'ai pas fermé la parenthèse... Je lisais aussi *Naissance d'une nation*, de Gérard Filteau; je feuilletais *les Anciens Canadiens*, de Philippe Aubert de Gaspé. Et j'ai écrit une scène de la pièce. Le titre semble s'être imposé dès le début de l'écriture, et il apparaît d'abord au singulier, sans doute parce que je ne pensais pas traiter 1837 ou 1970.

Le samedi, 26 août, je lis du Garneau, du Frégault, et après 18h00, *je me mets à écrire une scène de Défaite*. Le lundi suivant, 28 août, les cours commencent; le soir, j'écris, *je bois un peu / ai besoin de me sentir dans un état second* (on en fera ses choux-gras, de cette réflexion...). Le lendemain soir, je commence la copie dactylographiée, et le mercredi, je rencontre le professeur de théâtre, Philippe Grenier, lui parle de la Défaite; il est intéressé par le projet, mais s'il présente la pièce avec ses étudiants, il lui faut le texte au plus tôt pour les lectures : le premier acte, pour mardi prochain, et pour la fin de septembre, les 2e et 3e. Le soir, *écriture très difficile - rien ne va (scène du feu de camp)*.

Je vous fais grâce du reste, comme de tous les autres livres que j'ai lus, autant sur 1759-1760 que sur la Rébellion de 37 et les Événements d'octobre 70. Lundi, le 18 septembre, après entre autres, la veille, douze heures et quart de dactylographie, je remets le texte du 2e acte et, lundi, le 2 octobre, je remets le 3e.

C'était risqué à cette époque de *s'épivarder* sur les malheurs de la nation. Deux ans plus tard avait lieu le référendum de 1980, et deux ans avant, la victoire du parti Québécois avait pris tout le monde par surprise. Il ne fallait pas avoir l'air trop revanchard, et les Anglophones fuyaient la province de toute façon. Ces

questions politiques n'avaient rien à faire, officiellement du moins, avec une ancienne guéguerre, dont le rappel insistant pouvait avoir l'effet - non désiré - d'ajouter au ressentiment des gens contre la France qui nous avait laissés tomber dans nos arpens de neige. Surtout que la victoire de l'Angleterre nous aurait valu, disait-on, même si on avait mis longtemps à nous les accorder, les acquis d'une révolution parlementaire qu'ils avaient déjà faite avec Cromwell et cie, en nous épargnant, disait-on, celle que les Français feraient déferler sur le royaume très chrétien des Bourbon, moins de trente ans après le traité de Paris. Et ce traité, disait-on encore, avait quand même eu le mérite de nous avoir sevré des bontés royales que nous recherchions sans vergogne avec autant d'ardeur que si nous avions ramé dans des chaloupes de naufragés... J'arrête là-dessus.

C'est en janvier 1979, que j'ai envoyé ou déposé le texte chez deux éditeurs et deux troupes professionnelles de théâtre. Quatre refus. Dans l'une des lettres, la principale raison est la suivante : « les personnages (...) ne représentent finalement qu'une idée, qui est nourrie de la théorie que vous entendez prouver : l'oppression n'existe que si elle est acceptée », et on citait Vilar et Brecht. Il faudrait donc en déduire que les Français et les Canadiens, morts en 1759-1760, que les Patriotes pendus ou exilés, en 1838, et qu'en octobre 1970, les centaines d'emprisonnés et surtout les exilés, en plus d'être, pour certains, responsables de la mort du ministre Laporte, auraient accepté l'oppression... Il est vrai qu'on a plié, par la suite, devant la violence politique, mais non sans chercher, à la longue, d'autres moyens, moins radicaux. Je refuse, cependant, d'avoir voulu *prouver une théorie*. Et je m'étonne toujours, devant ces quatre refus, qu'un professeur de l'École nationale de théâtre ait eu l'audace, rétrograde

ou à courte vue, de monter le premier acte de cette pièce avec les élèves de première année. Quel mauvais exemple leur a-t-il donné!

Il serait utile, maintenant, que vous lisiez une précision technique.

Précision technique ennuyeuse *mais utile pour retrouver le début des Actes*

La copie dactylographiée, et photocopiée en 1978 ou 1979, était sur feuilles 8 1/2 par 14, numérotées; au lieu d'acheter un nouveau numériseur, j'ai fait du couper-coller, avec un X-ACTO et du papier collant, pour obtenir des pages au format lettre, mais alors sans numéros de page. Je devais modifier le fichier PDF, pour inscrire ces numéros; je l'ai tenté pour le premier acte, et c'est un long et périlleux travail de correction imposé par le retour au mode texte. J'ai abandonné l'idée, et j'ai dû refaire la numérisation de cet acte, avant de scanner les actes II et III, toujours sans numéros de pages. Le résultat est plus ou moins satisfaisant. Vous en jugerez vous-mêmes.

Il faut donc s'en remettre à la pagination du fichier PDF, pour retrouver le début de chacun des actes. Ce n'est peut-être pas très pratique, mais ce sont au moins des repères.

Je reconnais que cette édition des *Défaites* est médiocre. Il aurait fallu que je dactylographie le tout à nouveau, et là aussi, le courage m'a manqué. Mais c'est lisible.

Une dizaine de photos, prises avec le Clip 1 de Narrative App. durant le couper-coller, sont réparties de façon arbitraire parmi les pages du fichier.



L E S D E F A I T E S

PIECE HISTORIQUE

EN

TROIS ACTES

I- 1759 - 1760

II- 1837 - 1838

III- octobre 1970

A C T E I

PRISE DE QUEBEC • 1759

CAPITULATION DE MONTREAL - 1760

PERSONNAGES DU PREMIER ACTE

(par ordre d'entrée en scène)

DENISE COURTEAU, 15 ans

CLAUDE PLANTE, 15 ans

LOUISE PAQUIN, 35-40 ans

NICOLAS PAQUIN, son mari, 40 ans, milicien

4 SOLDATS ANGLAIS

UNE DIZAINE DE CANADIENNES ET DES ENFANTS (dont 5 ont des répliques)

2 OU 3 AUTRES SOLDATS ANGLAIS

HELENE, 20-30 ans

MARIE, 20-30 ans

4 AUTRES CANADIENNES

UN HOMME, 30-40 ans

UNE FEMME, DITE LA MERE, AVEC 2 ENFANTS

UN MILICIEN

QUELQUES CANADIENNES EN HAILLONS

CHOEUR DE FEMMES (7, 14 ou 21)

L'HOMME EN BLANC (Bigot?)

UNE DAME (rôle muet)

UN CORPS DE MILICIENS

UNE RELIGIEUSE HOSPITALIERE DE ST-JOSEPH

UN PRETRE

UN JEUNE GARCON

3 OFFICIERS ANGLAIS: Amherst
Murray
Haviland

UN JEUNE OFFICIER ANGLAIS

DES SOLDATS ANGLAIS

SCENE I

UNE PLAINE. LES RESTES DE LA CHEMINEE
D'UNE MAISON. UNE JEUNE FILLE, DENISE
COURTEAU, ET UN JEUNE GARCON, CLAUDE
PLANTE, ARRIVENT DU FOND DE LA PLAINE,
COMME D'UNE ROUTE. ILS ONT QUINZE ANS.
LE JEUNE PLANTE A UN COUTEAU DE CHASSE A
LA CEINTURE. NOUS SOMMES AU DEBUT DE
SEPTEMBRE 1759, DANS LA PAROISSE
STE-FAMILLE, DANS L'ILE D'ORLEANS.

CLAUDE (EN MONTRANT LA CHEMINEE)

C'était ici, notre maison. On venait de construire la remise. Mon grand-père me disait comment faire... J'tais seul pour bâtir. Papa et mes frères sont à la guerre.

DENISE

Mon père, lui, il est mort. A Carillon.

CLAUDE

L'an dernier... Au moins, on a gagné à Carillon. Et cette année, on a gagné à Montmorency. J'étais là.

DENISE

T'as vu la bataille?

CLAUDE

Quand on nous a envoyés en haut de Québec, à cause des Anglais qui arrivaient dans l'île, je suis parti de Charlesbourg et moi, un bon jour, avec des amis, j'ai descendu le long de la rivière Montmorency. On est tombé en pleine bataille. Y avait de la boucane! Les Anglais tiraient du canon tout le temps. A tout bout de champ, un coup de canon! Les Anglais, i'en ont du canon. I'ont réussi à traverser la rivière, tout juste en haut des chutes, mais on les attendait. Y avait toujours leurs coups de canon, mais nous, on les tuait. A tous les

coups de fusil, des dizaines de morts! Ca tombait! C'est nous, nos parents, c'est les miliciens qui tiraient. I'en manquaient pas un. On les avait à tout coup. Après, il s'est mis à mouiller des clous.

DENISE

Penses-tu qu'on va gagner la guerre?

CLAUDE (UN TEMPS)

... On gagne des batailles, mais les Anglais ont ben ravagé; ils ont tout brûlé. Tu vois, y a pas une maison debout sur l'île. C'est la guerre, ça aussi.

DENISE

Peut-être, ils ont fait ça, seulement ici, dans l'île...

CLAUDE

Ils ont brûlé ailleurs: à l'Ange-Gardien, à St-Joachim, des deux côtés du fleuve. Ils sont partout. Ton père, ils l'ont pas tué dans l'île. Ils sont allés le tuer, à Carillon, ton père. Ils n'arrêteront pas tant qu'ils n'auront pas gagné. Les Anglais n'aiment pas les Français, ni les Canadiens.

DENISE

Et nous, on les aime pas. On peut les battre. Et les Français sont là pour nous défendre, comme à Carillon.

CLAUDE

Les Français, ils font la guerre, c'est tout; ils se battent pour le roi de France, pas pour nous.

DENISE

Mais la Milice, qu'est-ce que t'en fais? Les miliciens, c'est ton père, c'est tes frères; c'était papa. C'est tous les Canadiens.

CLAUDE

Oui, les miliciens, c'est nous autres. Ils se battent pour garder leurs terres et peut-être, pour pas se faire tuer; c'est tout.

DENISE

Si les Anglais gagnent, i'vont nous tuer?

CLAUDE

Ils ont déjà commencé, pourquoi ils s'arrêteraient?

DENISE

Mais il n'y aura plus personne, s'ils tuent tout le monde.

CLAUDE

Eux, ils seront là. Avec les Hurons, les Iroquois, les Abénakis...

DENISE

Alors, il faut gagner la guerre. On va la gagner, hein?

CLAUDE

... Où est-ce que tu couches, toi, ce soir?

DENISE

J'sais pas.

CLAUDE

On va se faire un abri pour dormir. Je vais chercher des branches; essaie de trouver à manger.

DENISE

J'aimerais mieux aller avec toi.

CLAUDE

Mais il faut aussi manger.

DENISE

On cherchera à manger, après.

CLAUDE

Bon...Viens avec moi.

(ILS SORTENT)

Scène II

UNE FEMME, LOUISE PAQUIN, ENTRE, EPUISÉE.
ELLE S'ASSOIT PAR TERRE ET REGARDE CE QUI
RESTE DE LA CHEMINÉE. UN TEMPS.

UN HOMME, NICOLAS PAQUIN, ARRIVE; IL EST
HABILÉ EN MILICIE. IL SE DIRIGE VERS
LA FEMME. ILS S'EMBRASSENT. IL S'ASSOIT
PRÈS D'ELLE, SANS UN MOT.

NICOLAS PAQUIN

C'est comme ça depuis Québec. Ils ont tout brûlé. Hier soir, dans la paroisse de l'Ange-Gardien; des maisons étaient encore en feu.

LOUISE PAQUIN

Ici, il reste la cheminée et le four à pain.

NICOLAS

Ah! pour ça, les fours à pain, ils nous les ont laissés. Sur les chemins, tu vois des cheminées et des fours à pain.

J'ai vu aussi la roue d'un moulin à farine; elle continuait à tourner, à tourner dans le vide, près du moulin en cendres.

LOUISE

Ils ont pris soin de bien vider la grange avant d'y mettre le feu.

NICOLAS

Depuis quand es-tu revenue à Ste-Famille?

LOUISE

Trois ou quatre jours. Le 1er septembre, je pense. Ca faisait deux mois qu'ils nous avaient déportés. Un bon bout de temps.

NICOLAS

Oui, c'est ce qu'on disait à l'armée.
Ils évacuaient l'île d'Orléans, parce que
la flotte des Anglais approchait: des
vaisseaux, des frégates...

LOUISE

20,000 Anglais, qu'on nous a dit.

NICOLAS

On m'a dit 10,000.

LOUISE

D'autres ont dit 30,000...

NICOLAS

Tu sais, on les a eus à Montmorency.
On les a bien eus.

LOUISE

Oui... J'étais dans les bois à ce moment-
là, dans le haut de la paroisse l'Ange-
Gardien, au bout de la terre d'un nommé
Cantin.

NICOLAS

Tu n'étais pas à Charlesbourg, avec les
gens de la paroisse?

LOUISE

Non, je me suis arrêtée chez la femme
Cantin à l'Ange-Gardien. Le jeune était
malade, alors, elle m'a dit d'habiter chez
elle avec les enfants, au lieu de monter à

Charlesbourg.

En juillet, les Anglais ont voulu camper à l'Ange-Gardien, ils nous ont délogés. On est sorti des maisons et on a pris le chemin, les champs, les petits sentiers dans le bois. Ils en gardaient quelques-unes... Moi, j'avais les trois petits, ils m'ont laissé aller. Et sans doute que j'étais pas à leur goût.

NICOLAS

Où ils sont, les enfants?

LOUISE

Un des enfants est mort et les deux autres, je l'sais pas. Les Anglais nous ont trouvés dans nos caches. On ne sait pas pourquoi, ils nous ont ramenés à l'Ange-Gardien et... ils ont pris les enfants. Je n'sais plus ce qui est arrivé des enfants. J'en pouvais plus.

Le lendemain matin, je ne savais pas où ils étaient. On était dans une grange; j'ai fouillé toute la grange, je les ai pas vus; j'ai demandé à toutes les femmes que je voyais, elles n'avaient pas vu les enfants; j'ai voulu voir dans les maisons du village, ils ne voulaient pas me laisser rentrer.

NICOLAS

Ces maisons-là brûlaient encore, hier matin.

LOUISE

Oui, je les ai vues brûler...

NICOLAS

Mais, Louise, les enfants?

LOUISE

Une femme les a trouvés. Une femme les a trouvés et nous, on les retrouvera après la guerre.

NICOLAS

Il faut retourner à l'Ange-Gardien. Je suis venu en canot, viens avec moi.

LOUISE

Nicolas, les enfants ne sont plus là. Nicolas, écoute-moi. Ecoute, je veux te raconter comment je suis revenue dans l'île.

NICOLAS

Si j'ai laissé l'armée, si j'ai passé à travers tous ces Anglais, c'est pas pour apprendre que les enfants sont perdus.

LOUISE

Nicolas, écoute-moi. La nuit suivante, avec le fils de Plante, le deuxième voisin, j'ai réussi à m'échapper et on est revenus dans l'île, en canot.

NICOLAS

Qui t'a donné un canot? Sûrement pas les Habits-Rouges. Ils ont tué les enfants!

LOUISE

Nicolas, oublie les enfants. Ils ne sont pas morts. Une femme les a sûrement trouvés.

NICOLAS

Tu peux pas savoir s'ils n'ont pas été tués!

LOUISE

En pleine nuit, je me suis réveillée et je suis sortie de la grange. Le village était en feu.

NICOLAS

Pourquoi ils mettaient le feu en pleine nuit?

LOUISE

Je ne sais pas. Je pense qu'ils étaient pressés de partir.

NICOLAS

Oui, après avoir tué des enfants...

LOUISE

Je suis rentrée dans la grange et j'ai crié: "Au feu!". Alors, toutes les femmes criaient: "Au feu!", les enfants, tout le monde...

Fais-moi confiance, Nicolas, je suis

sûre qu'ils sont vivants, je l'sais.

(UN TEMPS)

Tout le monde s'est mis à courir, à crier.
J'ai pris le jeune Plante avec moi, la
femme d'Asselin, celle de Chamberlan...

NICOLAS

Elles non plus, elles n'étaient pas à
Charlesbourg?

LOUISE

On ne voulait pas aller à Charlesbourg, on
voulait pouvoir revenir le plus tôt possi-
ble; et elles ont de la famille à l'Ange-
Gardien. Ensemble, on s'est rendu au
quai pour trouver des canots.

NICOLAS

Au bord de l'eau, y avait pas d'Anglais?

LOUISE

Ils mettaient le feu. Y avait personne au
bord de l'eau. On a pris deux canots et
on a traversé le fleuve.

NICOLAS

Où sont les autres?

LOUISE

Chez elles, dans leur ferme.

NICOLAS

Tu veux dire dans les "brûlés".

LOUISE

J'ai vu le jeune Claude Plante tout à l'heure, avec Denise Courteau.

NICOLAS

Ah! c'est lui que j'ai vu! J'ai cru que c'était un Anglais.

LOUISE

Et toi, Nicolas? Tu as laissé l'armée?

NICOLAS

Quand j'ai appris qu'ils brûlaient dans le bas de Québec, dans l'île, qu'ils brûlaient, ici, à Ste-Famille, j'ai demandé un congé au capitaine de milice. Je voulais voir... je voulais ben savoir ce qui était arrivé à la ferme, et peut-être faire les foins, ramasser ce qui restait.

LOUISE

Tu as vu qu'ils ont coupé les pommiers?

NICOLAS

Ils ont aussi coupé les pommiers?...
Mais le capitaine m'a dit que s'il donnait un congé à tous les habitants du bas de

NICOLAS (SUITE)

Québec ou de l'île d'Orléans, que sa compagnie serait plutôt clairsemée... Je lui ai donné raison. Je lui ai dit que je ne partirais pas. Et m'voilà! Ce matin, je suis parti en reconnaissance, l'air de rien - je ne savais pas encore ce que je ferais. J'ai entendu un gars de l'autre bord, un Français, qui disait qu'il aimerait mieux mourir de l'autre côté, en France. Je me suis dit que l'île était pas loin, qu'avant de mourir devant Québec, je pouvais bien voir ma ferme. Alors, je suis parti par le haut des terres, le long des chemins de ligne; à la brunante, je suis descendu vers le fleuve, j'ai tué une sentinelle, j'ai pris un canot. Quand j'ai traversé le fleuve, c'était comme pour vous, il faisait nuit. Et j'ai marché jusqu'ici, jusqu'à la ferme.

LOUISE

Tu vas pouvoir retourner à l'armée?

NICOLAS

Ils vont sûrement me reprendre. C'est nous qui visions sur les Anglais à Montmorency, c'est pas les Français. Ils ont besoin de nous. Mais quand je vois nos fermes brûlées, je me demande si nous, nous avons besoin des Français. Ni les Anglais, ni les Français vont les reconstruire à notre place.

Quand est-ce que cette maudite guerre va finir?

LOUISE

Quand on n'aura plus rien à leur donner.

NICOLAS

On en a encore à leur donner?

LOUISE

Dans la cache, au fond de la terre, il y en a encore un peu: du blé, des légumes, des confitures; je pense que c'est tout.

NICOLAS

L'hiver s'en vient. S'ils ne se battent pas avant novembre, nous allons attendre tout un autre hiver pour savoir qui va gagner.

LOUISE

Si les Anglais prennent Québec, ils ont tout le pays?

NICOLAS

S'ils prennent Québec et Montréal, c'est fini pour les Français. Il leur restera peut-être des morceaux dans le haut du fleuve, des petits forts. Mais ce sera fini pour eux.

LOUISE

Crois-tu que ce sera pire avec les Anglais?

NICOLAS

Ces jours-ci, c'est pire avec les Anglais.

LOUISE

Mais après? S'ils prennent le pays?

NICOLAS

Les Acadiens en ont fait l'expérience, y
a quatre ans. Ils les ont mis dans des
vaisseaux, ils les ont déportés, ils les
ont chassés du pays. (UN TEMPS)

LOUISE

La nuit va bientôt tomber. Il faut pen-
ser à manger. (ELLE SE LEVE)

NICOLAS

Hé! Il y a des gens là-bas sur la route!
(ILS REGARDENT)

LOUISE

Des Habits-Rouges.

NICOLAS

Des Anglais!... Cache-toi là! Moi, je
les attends; c'est pas à soir qu'ils
m'auront. (IL SE MET A L'AFFUT DERRIERE
LA CHEMINEE)

LOUISE

Ne tire pas. Il y a des enfants et des femmes avec eux.

NICOLAS

T'inquiète pas. Je sais viser.

UNE TROUPE DE GENS ARRIVE: 4 SOLDATS ANGLAIS AVEC UNE DIZAINE DE FEMMES ET PLUSIEURS ENFANTS ENTRE 1 ET 15 ANS. ON POUSSE OU TIRE UNE PETITE CHARRETTE REMPLIE DE TONNEAUX. UN SOLDAT SE DETACHE DU GROUPE ET S'AVANCE VERS LE FOUR A PAIN.

LOUISE

Je reconnais un de nos tonneaux. Ils ont découvert la cache, dans le bois.

NICOLAS

On n'a plus rien à perdre.

LE 1er SOLDAT

Hey! Anybody's here? Il y a quelqu'un?

NICOLAS TIRE ET LE SOLDAT ANGLAIS S'ECROULE. AUSSITOT LES AUTRES SOLDATS SE JETTENT PAR TERRE ET COMMENCENT UNE TENTATIVE D'ENCERCLEMENT; LES FEMMES ET LES ENFANTS EN PROFITENT POUR SE SAUVER. UN TEMPS DE SILENCE.

LOUISE

Tu n'aurais pas dû. Qu'est-ce qu'on fait maintenant? (UNE BALLE RICOCHÈTE PRES D'ELLE)

NICOLAS

Cache-toi. Ils vont te tuer.

(IL TIRE UN AUTRE COUP; IL MANQUE SON BUT)

A CE MOMENT, SORTENT DU BOIS LA JEUNE FILLE, DENISE, ET LE JEUNE CLAUDE PLANTE, DES BRANCHAGES DANS LES MAINS; LES SOLDATS ANGLAIS SE LEVENT ET TIRENT; LA JEUNE FILLE TOMBE; CLAUDE RESTE UN MOMENT SANS BOUGER ET S'ENFUIT PAR OU IL EST VENU. NICOLAS SORT DE DERRIERE LA CHEMINEE ET TIRE DEUX COUPS; IL ABAT UN DES SOLDATS; LES DEUX AUTRES TIRENT A LEUR TOUR ET LE TUENT; ILS S'APPROCHENT, ILS APERCOIVENT LOUISE, LA METTENT EN JOUE; ELLE LEVE LES MAINS.

CLAUDE SURGIT TOUT A COUP ET ENFONCE UN COUTEAU DANS LA GORGE D'UN SOLDAT; L'AUTRE L'AGRIPPE, LE DESARME; CLAUDE REUSSIT A SE DEGAGER ET A S'ENFUIR.

LES ENFANTS ET LES FEMMES REVIENNENT POUSES PAR D'AUTRES SOLDATS.

LE 2e SOLDAT

They have killed three of us.

LE 3e SOLDAT (A LOUISE)

Pourquoi avez-vous fait cela?

ELLE NE REPOND PAS ET SE MET A GENOUX PRES DU CORPS DE SON MARI. ON LA RELEVE DUREMENT ET DEUX SOLDATS L'ENCADRENT EN LA CONDUISANT VERS LE GROUPE DE PRISONNIERS QUI VA CONTINUER SA ROUTE, ENTOURE DES HABITS-ROUGES. LE GROUPE S'AVANCE VERS

LE DEVANT DE LA SCENE ET S'IMMOBILISE.

LOUISE (TOUJOURS MAINTENUE PAR DEUX
SOLDATS)

Ils viennent de tuer mon mari.

Ils ont tué la fille des Courteau.

Demain, c'est nous qu'ils tueront.

LES FEMMES

Demain, c'est nous qu'ils vont tuer.

LOUISE

Ils voudraient qu'on reste là sans bouger, qu'on reste neutres. Attendre qu'ils gagnent ou qu'ils perdent, sans bouger.

Comme des moutons. J'ai comme le sentiment que la terre s'est arrêtée, que je vais rentrer dedans pour longtemps. Ils ont tué mon mari. Lui, il avait tué deux Anglais. J'vais entendre dire qu'il l'a mérité, qu'il n'aurait pas dû tirer. J'vais entendre dire qu'il est bon de changer de maître, quand le deuxième est meilleur que le premier. J'vais entendre dire qu'il faut des maîtres. Il faut les tuer!

UNE FEMME

Tais-toi.

UNE AUTRE

Tu ne sais plus ce que tu dis.

LOUISE

J'vais entendre dire que j'ai possédé toute l'Amérique et que l'Amérique est

dans mon âme, que mon âme est dans l'Amérique. Mais qui vengera mon mari, mes enfants, la fille qui est tombée au bord du bois? Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés! J'vais entendre dire que j'ai pardonné. Mais j'n'aurai jamais pardonné! Ils vont l'acheter mon pardon. On pardonne à Québec, à Montréal, aux Trois-Rivières, mais jamais, dans mon sang, je pourrai oublier que, lui, il n'a pas pardonné. Je ne veux pas obéir à ceux qui l'ont tué, je veux me laver d'avoir eu honte. Je veux toucher le sang de Nicolas, lui dire qu'il n'est pas mort pour le roi de France, lui dire qu'il n'est pas mort pour les Anglais.

Tu es mort pour moi, sur ta terre, et je veux m'en souvenir plus que de la mort du Christ qui serait mort pour moi, il y a des centaines d'années.

Ton sang est du vrai sang et quand il apparaîtra sur mon front, je t'aurai vengé, j'aurai repris la terre que tu défendais et j'aurai ouvert ma porte, avec ma plus belle robe et mon châle de laine, à tous les vents et venants du monde.

J'aurai repris racine là où est la source de mon pays, quand tu quittais l'armée pour revoir ta maison en cendres et quand tu mourais le fusil dans les mains.

UNE lère FEMME

Je ne sais pas si j'ouvrirai la porte de ma maison à tous ceux qui voudront.

UNE 2e

Les Français sont entrés dans ma maison. Quand ils sont partis, ils ont emporté toutes les conserves.

UNE 3e

La bière d'épinette.

UNE 4e

Mes barils de farine.

UNE 5e

Le sucre.

LA 2e

Les Anglais sont entrés dans nos granges, dans nos écuries. Quand ils sont sortis, ils ont emporté les minots de blé.

LA 3e

L'avoine.

LA 4e

Le cheval.

LA 5e

Les morceaux de glace.

LA lère

Je ne sais pas si j'ouvrirai la porte de ma maison à tous ceux qui voudront.

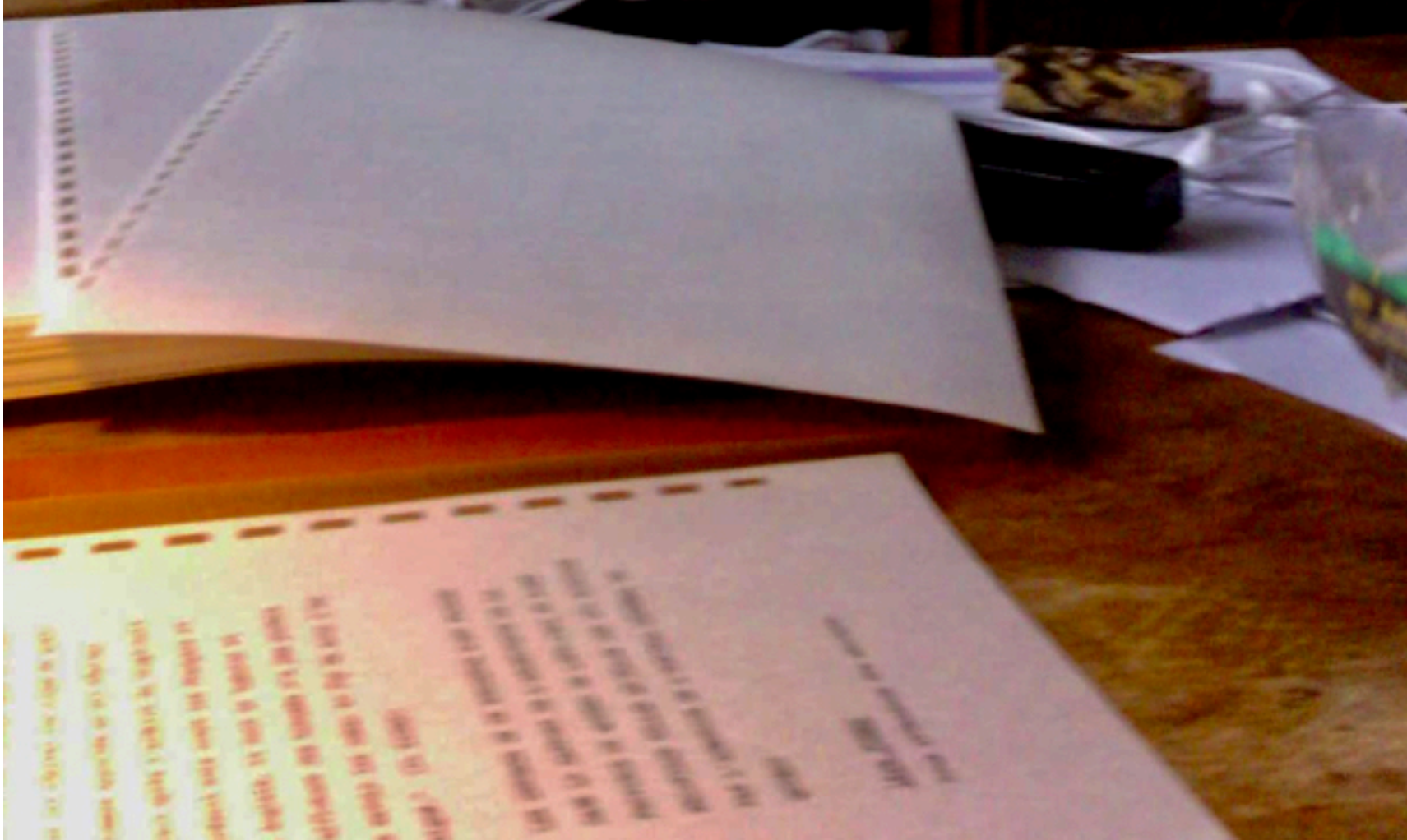
LOUISE

Quand ils n'auront plus le droit d'entrer dans ma maison, j'ouvrirai les portes de ma maison. Quand ils n'auront plus le droit de m'emmener, je les suivrai. Quand ils n'auront plus le droit de me tuer, je rendrai les armes.

PENDANT CETTE SCENE, LES SOLDATS QUI ENTOURENT LES FEMMES, ALLUMAIENT DES TORCHES QUI A LA FIN, SONT GROUPEES AU CENTRE POUR FORMER UN FEU DE CAMP AUTOUR DUQUEL VONT S'ASSEMBLER, TOUT A TOUR, LES PERSONNAGES DE LA SCENE SUIVANTE. LES SOLDATS, LES FEMMES ET LOUISE SONT SORTIS EN SILENCE, DANS LA LUMIERE D'UNE OU DEUX TORCHES.

Scène III

AU DEBUT, DEUX PERSONNES QU'ON DISTINGUE
A PEINE, SONT ASSISES PRES DU FEU: UNE
FEMME, HELENE, ET CLAUDE PLANTE, LE
JEUNE GARCON DE L'ILE D'ORLEANS; ON EST
A UNE TRENTAINE DE MILLES DE QUEBEC, SUR
LA RIVE NORD, PRES DE LA RIVIERE JACQUES-
CARTIER. ON EST LE 13 SEPTEMBRE 1759.



HELENE

Ca fait longtemps que tu fais du ravi-
taillement, toi?

CLAUDE

Trois jours.

HELENE

Ton premier voyage à Québec?

CLAUDE

Oui, c'est la première fois que je vais
à Québec.

HELENE

Tu es parti de Trois-Rivières?

CLAUDE

Non, de Batiscan.

HELENE

Tu es seul?

CLAUDE

Je conduis le cheval, mais y a une femme
avec moi.

HELENE

Ah! Tu es seul avec elle...

CLAUDE

Elle connaît le chemin. Moi, j'suis
jamais allé à Québec.

HELENE

Tu n'as qu'à prendre le chemin du Roi et...
le suivre.

CLAUDE

Ouais... mais la nuit, quand j'arrive
devant des fourches de chemin, j'sais
plus s'il faut prendre à gauche ou à
droite.

HELENE

Comme ça, tu fais ton voyage tout seul
avec cette femme.

CLAUDE

Ah! il y a d'autres charrettes, mais
loin en avant ou loin en arrière. On
voit des soldats aussi, de temps en temps.

HELENE

La dernière fois que je suis alléemener
des vivres à Québec, j'étais avec une
jeune femme. Elle n'a pas arrêté de par-
ler de son "époux": son "époux" par-ci,
son "époux" par-là, son "époux" était ben
fin; elle venait tout juste de se marier.
Les jeunes mariées avec des "époux", c'est
fatigant, toute une nuit de temps...
Demain matin, on pourrait partir ensemble...
A moins que tu veuilles continuer avec
cette femme...

CLAUDE

C'est une vieille grand-mère.

HELENE

Ah! c'est une vieille femme.

CLAUDE

Oui. Ses garçons sont marins. Ils travaillent pour les amis de l'intendant Bigot.

HELENE

Ils font pas la guerre?

CLAUDE

Sur les bateaux, ils ont souvent à se défendre. Les Anglais les surveillent tout l'temps.

HELENE

Actuellement, j'sais pas où ils sont ses enfants. I s'fait pas grand navigation: les Anglais sont partout sur le fleuve entre la mer et Québec.

CLAUDE

Ah! j'le sais que les Anglais sont partout: j'en ai tué un dans l'île d'Orléans!

HELENE

Tu as tué un Anglais dans l'île
d'Orléans, toi?

CLAUDE

Oui. Avec un couteau!

HELENE

Eh! ben!... Qu'est-ce que tu faisais
dans l'île d'Orléans?

CLAUDE

J'suis né là, dans la paroisse Ste-Famille.

HELENE

Comment as-tu fait pour sortir de là?
Les Anglais ont tout pris, tout brûlé en
bas de Québec!

CLAUDE

Quand j'ai traversé sur la côte Nord,
ils étaient presque tous partis du
Sault-Montmorency. Ceux qui restaient,
i' m'ont pas vu... J'suis passé par où
on s'est battu à Montmorency. J'l'ai
vu cette bataille!

HELENE

Tu étais à la bataille de Montmorency?...
Mais je comprends plus: tu viens de me
dire que tu étais dans l'île d'Orléans!

CLAUDE

Au début de l'été, avec mes parents, j'ai été évacué à Charlesbourg; c'est après que je suis retourné dans l'île, avec une femme en canot; et c'est encore après que je suis revenu sur la côte de Québec.

HELENE

Tu voyages beaucoup! Et tu t'es fait blesser à la bataille de Montmorency? Tu as tué combien d'Anglais?

CLAUDE

Ah! J'étais caché! J'ai vu de la fumée, beaucoup de fumée, comme de la boucane. Les Anglais tiraient du canon un peu n'importe où et nous, on les tuait l'un après l'autre. Ca tombait! C'est les miliciens, c'est nous qui tiraient. On les avait à tout coup! Après, il s'est mis à tomber des clous.

ARRIVE UNE AUTRE FEMME, MARIE.

MARIE

Ah! si c'est pas Hélène!

HELENE

En personne! Et voilà un jeune gars qui a déjà tué son Anglais. (A CLAUDE)
Comment t'appelles-tu?

CLAUDE

Claude, Claude Plante.

MARIE

Y a des Anglais dans le bout?

HELENE

Non, à Montmorency. Il était là avec
Montcalm et Lévis.

CLAUDE

Non, je l'ai tué dans l'île, mon
Anglais.

HELENE

Y a pas eu de bataille dans l'île
d'Orléans!

CLAUDE

On s'est battu quand même. Y avait
quatre Anglais qui étaient en train de
tous nous tuer; ils avaient déjà tué
une fille, puis un homme, un milicien.
Ils allaient tuer sa femme quand j'ai
sauté sur le dos de l'Anglais et j'ai
ai rentré mon couteau dans la gorge.

MARIE

Et après?

CLAUDE

J'ai attendu. Un autre soldat a levé son fusil sur moi, mais je l'ai pris par le canon, j'lui ai arraché des mains... et il a reçu un de ces coups sur le crâne qui vous l'a étendu...

HELENE

Mort?

CLAUDE

Je n'sais pas. Peut-être. J'pense que oui.

HELENE

Marie, demain, on l'emmène à Québec avec nous deux. Il a déjà tué deux Anglais! I' me plaît!

CLAUDE

J'sais pas si... La femme avec qui je suis arrivé ici, elle voudrait que...

HELENE

Qu'est-ce qu'elle veut la grand-mère?

CLAUDE

Que je continue à Québec avec elle. Demain, on aura deux autres charrettes avec nous.

MARIE

Nous, on conduit cinq charrettes à Québec.
Il faut que tu nous aides.

HELENE

Combien elle te donne, la grand-mère?

CLAUDE

Mais personne est payé!

MARIE

Avec nous, c'est pas la même chose: tu
pourrais être payé.

CLAUDE

Vous payez? Combien?

MARIE

Ca dépend...

CLAUDE

Si tu travailles bien...

MARIE

Tu vois, aujourd'hui, c'est le 13 septembre
et demain, à Québec, j'attends de l'argent
qu'on me doit. Si tu viens avec nous, on
pourra partager...

CLAUDE

De l'argent... A Québec? Parce que vous
conduisez des charrettes de vivres à
l'armée?

HELENE

Ne t'occupe pas de ça. Viens avec nous,
tu auras de l'argent. La grand-mère s'en
trouvera un autre.

MARIE

Et nous, on aimerait ça être avec toi.

CLAUDE

A Québec...

DURANT LES DERNIERES REPLIQUES, ON POU-
VAIT ENTENDRE DES BRUITS DIVERS, VOIR
DES GENS COURIR. PUIS, PLUS RIEN. UN
HOMME S'EST APPROCHE DU FEU, LENTEMENT
ET, A LA DERNIERE REPLIQUE DE CLAUDE, IL
AJOUTE:

L'HOMME

Tu n'iras plus à Québec.

HELENE

Comment ça, on n'ira pas à Québec?

L'HOMME

Ce matin, à Québec, on a été battu.

MARIE

Les Anglais ont pris Québec?

L'HOMME

Oui.

UNE 3e FEMME ARRIVE ET D'AUTRES ARRIVENT
PAR LA SUITE.

3e FEMME

Montcalm est mort.

MARIE

Ils ont pris Québec?

3e FEMME

Non, pas encore.

HELENE

Ils l'ont pris ou non?

L'HOMME

Ils ne sont pas encore dans Québec, mais
c'est une question de jours. On a été
battu, on est fini.

4e FEMME

C'est pas une bataille perdue qui va
tout arrêter.

L'HOMME

Si les Anglais ont pu arriver devant
Québec, en montant par la falaise, les
Français n'ont qu'à se rembarquer.

MARIE

Ils ont monté par la falaise?

L'HOMME

Oui. Durant la nuit.

5e FEMME

On vient de me dire qu'ils se sont fait passer pour des Français. Ils ont crié "France".

L'HOMME

Quand on a dit: "Qui vive!", en bas, sur le fleuve, ils ont répondu: "France". Et on les a laissés passer.

5e FEMME

C'était le mot de passe des bateaux pour approvisionner Québec.

HELENE

Y a des bateaux, maintenant, qui conduisent des vivres à Québec?

CLAUDE

Oui, la grand-mère me l'a dit. On n'allait pas assez vite; il en fallait encore plus et tout de suite.

4e FEMME

Ils n'ont pas fait monter toute une armée par la falaise!

L'HOMME

Ils étaient presque 8,000 devant Québec.

4e FEMME

8,000 soldats?

3e FEMME

Une armée complète!

6e FEMME

Qui a dit 8,000 Anglais? Ils n'étaient pas 8,000, ils étaient 5,000, 5,000 qu'ils étaient. On vient de me le dire.

MARIE

8,000 ou 5,000, c'est toute une troupe!

L'HOMME

On a sûrement été trahi.

6e FEMME

On a été trahi. C'est sûr. Quelqu'un leur a donné le mot de passe.

CLAUDE

Nous, nous étions combien?

3e FEMME

Je ne sais pas.

MARIE

On devait être moins nombreux.

4e FEMME

Alors, c'est fini nos voyages à Québec?

HELENE

Pourquoi ce serait fini?

3e FEMME

Les Anglais se trouvent maintenant entre nous et Québec, comment veux-tu que nous allions à Québec?

HELENE

On pourrait passer par en-haut, par Charlesbourg, et descendre à Beauport, au camp de l'armée.

4e FEMME

Si on a été battu, qu'est-ce que devient l'armée?

5e FEMME

Elle est toujours là, l'armée. Y en a un peu moins, c'est tout.

MARIE

J'aimerais savoir si... J'aimerais savoir qui est encore vivant.

(UN TEMPS)

HELENE

Ne t'casse pas la tête. Il s'en est toujours tiré, ton mari.

L'HOMME

Ils ont fait des prisonniers. Quant
aux morts...

5e FEMME

On ne sait pas combien il y en a.
Peut-être 500...

6e FEMME

On dit même 600.

MARIE

Qu'est-ce que cela peut me faire qu'il
y en ait 500 ou 600? Je voudrais bien
savoir quoi faire, maintenant?

3e FEMME

Rentrer chez nous. Il y a du travail à
faire sur les fermes.

HELENE

J'habite de l'autre côté de Québec. Ils
vont me laisser passer, les Anglais?

5e FEMME

Tu feras comme avec les Français, tu
passeras la nuit.

HELENE

Mais c'est des Anglais! Qu'est-ce que
tu veux que je fasse avec des Anglais?

6e FEMME

Il faudra s'habituer.

HELENE

Qu'est-ce que vous avez? On a peut-être perdu une bataille, mais ils n'ont pas encore pris Québec! Et s'ils prennent Québec, il reste encore Montréal, Trois-Rivières.

L'HOMME

Il n'y a pas si longtemps, on avait encore Carillon et on l'a perdu durant l'été.

5e FEMME

Et on a perdu le fort Niagara, sur les Grands-Lacs.

MARIE

J'sais pas où ils sont tous ces forts, moi... Dites-moi ce qui nous reste.

HELENE

Peut-être Québec; sûrement Trois-Rivières, Montréal et deux ou trois petits fortins dans le haut du fleuve.

MARIE

C'est encore assez pour nous.

4e FEMME

Je pense comme toi, mais tu connais les gars d'ici. Ils étaient bien dans leurs forts au bout du monde. C'était à qui irait le plus loin, à qui resterait ici le moins longtemps. Pour eux, ce doit déjà être fini. Complètement. Le pays est devenu trop petit.

A CE MOMENT, ARRIVENT UNE FEMME ET DEUX JEUNES GARCONS QUI TIRENT UNE CHARRETTE VIDE; ILS LA RANGENT A QUELQUES METRES DU FEU. ON LES REGARDE.

CA POURRAIT ETRE LOUISE PAQUIN, AVEC SES DEUX ENFANTS QU'ELLE AURAIT RETROUVES.

HELENE

Venez-vous de Québec?

(LA MERE NE REPOND PAS ET VIENT SE CHAUFFER LES MAINS AU-DESSUS DU FEU.)

MARIE (AU DEUX GARCONS)

Venez-vous de Québec?

LA MERE

Oui, nous arrivons de Québec.

LES AUTRES FEMMES LUI POSENT, EN MEME TEMPS, UNE FOULE DE QUESTIONS SUR CE QU'ELLE SAIT, SUR CE QUI S'EST PASSE, SUR MONTCALM, SUR L'AVENIR. ELLE RESTE SILENCIEUSE, JUSQU'A CE QUE LES QUESTIONS S'ARRETENT.

L'HOMME

Pourquoi vous taisez-vous?

ELLE NE REpond PAS

HELENE (A CLAUDE)

Va chercher de quoi manger et trouve de la bière.

CLAUDE

J'sais pas où en trouver.

HELENE

Va, va. Cherche! Tu vas en trouver.

LA MERE (LENTEMENT)

La nuit dernière, j'ai couché à Québec, à l'Hôpital-Général.

5e FEMME

Vous étiez malade?

LA MERE

Non. Ce matin, à six heures, je me suis rendue dans la ville pour voir mon père. Il n'a jamais voulu en sortir, même pendant les pires bombardements. On m'avait dit qu'il était malade, je devais y aller. Je l'ai vu; il était assez bien. Sa maison n'a pas trop souffert. J'ai voulu sortir par la porte du Palais, pour retourner à l'Hôpital près de la rivière St-Charles. J'ai été arrêtée par l'armée française

qui rentrait dans la ville: des Français,
des miliciens de partout; j'ai vu Montcalm;
j'ai vu le frère de mon mari qui marchait
avec son fusil sur l'épaule. Il ne m'a
pas vue.

CLAUDE EST REVENU ENTRE TEMPS.

HELENE (ELLE LUI PRESENTE UN GOBELET)

Tenez, buvez un peu.

LA MERE

Je ne bois pas.

MARIE

Vous voulez manger?

LA MERE

J'ai pas faim.

ON DONNE A MANGER AUX ENFANTS ET ON
COMMENCE A BOIRE.

6e FEMME

L'armée, l'autre armée, celle des
Anglais, elle était près de la ville?

LA MERE

On ne la voyait pas. J'ai suivi
l'armée qui a traversé toute la ville
et qui est sortie par les autres portes;
on ne voyait pas les Anglais; ils étaient
cachés par des collines. Des blessés
m'ont dit qu'ils étaient là depuis six
heures, ce matin. Dans Québec, on

n'avait rien entendu. Les Anglais étaient montés sur la falaise par un sentier, un par un; des milliers sont montés par le sentier, pendant qu'on dormait. A la porte Saint-Louis, après le passage de l'armée, j'ai attendu que quelqu'un revienne du combat. Il y avait des coups de feu comme dans les embuscades. Au bout d'une demi-heure, on entendit un bruit sourd et un autre bruit étonnant: des milliers de coups de fusil tirés au même moment et, tout de suite après, encore d'autres. Et on n'entendit plus rien.

Les tirs de fusil ont recommencé, continuel et par saccades. On ne savait pas qui tirait ou qui mourait. Il y avait d'autres vieilles femmes, à côté de moi.

Tout à coup, comme le coup d'un éclair, des coups de fusil ont éclaté au-dessus des tirs de fusil: une fois; et encore une. Des chevaux au grand galop; des cris; des fusillades; en même temps, des coups de canon tirés du champ de bataille et de l'autre côté du fleuve; le son devenait de plus en plus sourd: de plus en plus près de nous et...

Ce n'étaient pas des tuniques rouges. Les Français se sauvaient, entraient par les portes de la ville. Et j'ai vu Montcalm passer, sur un brancard.

CLAUDE

Il est mort?

LA MERE

Oui. Et le général Anglais est mort,
lui aussi.

HELENE

En voilà un qui ne pourra pas en profiter.

4e FEMME

Comment il s'appelait ce général?

LA MERE

Je ne sais plus.

MARIE

Comment avez-vous fait pour sortir de
Québec?

LA MERE

J'ai cru que les Anglais allaient rentrer
dans la ville. Alors, je suis retournée
à l'hôpital par la porte du Palais.
Tous ceux qui me voyaient, me disaient
de rentrer chez moi, d'aller torcher les
enfants; c'était pas le moment de courir
les soldats! Ils tombaient. Ils mouraient.
A l'hôpital, j'ai attelé ma charrette
et je suis retournée ramasser des blessés.
Des blessés qui m'ont raconté la mort
des autres. Des blessés qui voulaient
mourir en France. Des blessés qui m'ont

raconté que les Canadiens, avec Vaudreuil,
ont réussi à contenir les Anglais,
pendant la déroute. Sinon, je ramasse-
rais encore des morts dans les champs.

UN TEMPS.

LE GROUPE EST SILENCIEUX. LES ENFANTS
ET DEUX OU TROIS FEMMES DORMENT. UN
MILICIEN ARRIVE. C'EST LE LEVER DU
JOUR.

MILICIEN

Y a que des femmes ici?

CLAUDE

Non. Y a moi.

MILICIEN (EN MONTRANT LA CRUCHE)

C'est de la bière?

CLAUDE

Oui.

MILICIEN

Donne. (IL BOIT)

LA MERE

Tu viens de l'armée?

MARIE

C'est fini?

MILICIEN

J'sais pas si c'est fini, mais ils veulent encore manger. On continue le ravitaillement.

4e FEMME

Mais on va se faire tuer par les Anglais!

MILICIEN

Pour le moment, ils ne bougent pas. Ils restent devant Québec. Ils enterrent leurs morts. Comme nous.

3e FEMME

Il y en a beaucoup?

MILICIEN

Je ne sais pas combien. Mais j'en ai vu tomber beaucoup. Comme des mouches.

CLAUDE

Les Anglais sont de ce côté-ci du fleuve, maintenant. On devrait les prendre par surprise, durant la nuit.

MILICIEN

Je ne sais plus ce que les généraux veulent faire: de la bonne guerre, efficace, ou des belles batailles, avec une belle boucherie. Il paraît que Vaudreuil, le gouverneur, voulait repren-

dre la bataille, essouffler les Anglais, pas leur laisser un moment de répit, pour qu'ils rentrent jamais dans Québec. Il paraît aussi qu'il n'aurait pas voulu, ou que les Français n'auraient pas voulu. On ne sait plus. Une chose est sûre: ils quittent le camp en bas de Québec et remontent le fleuve.

HELENE

Ils s'en viennent ici?

MILICIEN

Pas ici, mais pas loin. Ils furent Beauport, cette nuit. Plus personne veut rester en bas de Québec. On est mal à l'aise de savoir les Anglais, juste un peu plus haut sur les Plaines. Je suppose qu'on va continuer à les regarder faire, continuer à se demander ce qu'ils vont faire... Allez, faut se lever. D'ici deux à trois jours, ils n'auront plus rien à manger.

MARIE

Qu'ils aillent donc manger chez monsieur Bigot. On dit qu'on mange bien chez l'intendant français.

MILICIEN

Bigot, c'est Bigot. On y verra plus tard. C'est vos maris qui veulent manger.

4e FEMME

Nos maris... Les défunts ou les vivants?
(A UNE FEMME QUI DORT) Allez, réveille-toi, on continue.

LA MERE

Moi, je descends à Batiscan faire charger ma charrette. Je vous reverrai.

HELENE

Si c'est pas avant l'hiver, ce sera l'été prochain.

MARIE

A la prochaine guerre!

LA MERE ET SES GARCONS SORTENT ATTELER LEUR CHARRETTE; LES AUTRES FEMMES, LE MILICIEN ET CLAUDE PLANTE PARTENT VERS LA DROITE AVEC LA OU LES CHARRETTES CHARGEES QUI ETAIENT LA DEPUIS LE DEBUT DE LA SCENE. IL FAIT DE PLUS EN PLUS CLAIR.

UN TEMPS.

ON VOIT UN PETIT GROUPE DE FEMMES EN
GUENILLES, AVEC DES ENFANTS, QUI VIEN-
NENT RAMASSER CE QU'ELLES PEUVENT
TROUVER AUTOUR DU FEU DE CAMP. ELLES
DISPARAISSENT. LA LUMIERE BAISSE.
NOIR COMPLET.

Scène IV

UNE LUMIERE GRISE, COMME CELLE D'UN
TEMPS PLUVIEUX D'AUTOMNE. 6 JOURS
APRES, ON EST LE 19 SEPTEMBRE 1759.
A LA FIN DE LA SCENE, ON SERA AU
8 SEPTEMBRE 1760.

DE TOUT AU FOND DE LA SCENE, COMME
NULLE PART, ET DE PLUS BAS QUE
L'HORIZON, SURGISSENT LES UNES APRES
LES AUTRES DES FEMMES EN HAILLONS,
LE REGARD FIXE. ELLES PEUVENT ETRE 7,
14 OU 21. ELLES S'AVANCENT ET OCCU-
PENT TOUTE LA SCENE. ELLES NE BOU-
GERONT PLUS, SINON POUR S'ASSEOIR,
SE RETOURNER OU SE METTRE A GENOUX.
CE DEVRAIT ETRE COMME UNE SOUDAIN
INVASION, UNE PRESENCE PRESQUE
INTOLERABLE.

QUAND ELLES SONT DEVENUES IMMOBILES,
ARRIVE PARMY ELLES LA MERE DE LA
SCENE PRECEDENTE. A SON TOUR, ELLE
S'IMMOBILISE.



aller de son appartement - pour l'instant
compte rendu pour l'instant
aller de son appartement - pour l'instant
aller de son appartement - pour l'instant

11h30 - en réunion
du forum digital
11h30 - 11h45

aller de son appartement - pour l'instant
aller de son appartement - pour l'instant
aller de son appartement - pour l'instant
aller de son appartement - pour l'instant

LA MERE

Hier, je retournais à l'armée dans un convoi de charrettes. Des soldats français nous ont arrêtés. Lévis a voulu reprendre Québec, il y a conduit une armée, de peine et de misère, mais les habitants de la capitale avaient déjà capitulé. Depuis hier, le 18 septembre, les Anglais sont dans Québec.

LES FEMMES

Le pays, maintenant,
Commence un peu plus haut que Montréal,
Dans les rapides du fleuve,
Et finit un peu plus bas que Québec,
A la rivière Jacques-Cartier.

1ère FEMME

Hier soir, nous sommes sorties des forêts.

2e FEMME

On disait que la bataille était finie.

3e FEMME

On pouvait retrouver nos maisons brûlées.

4e FEMME

On pouvait voir la tombe de nos maris.

5e FEMME

On peut voir aussi les champs de blé brûlés.

6e FEMME

On cherche nos enfants dans les
hôpitaux.

7e FEMME

Des caravanes d'affamés sur les routes.

LA MERE

Le 10 octobre, un émissaire de Bigot
vient réquisitionner chez moi, à
Trois-Rivières. Je ne lui donne rien.
"Je n'ai rien."

LES REPLIQUES DES FEMMES NE SONT PAS
ATTRIBUEES UNIQUEMENT A SEPT FEMMES,
MAIS PEUVENT ETRE REPARTIES ENTRE
DEUX OU TROIS GROUPES DE SEPT FEMMES
CHACUN.

lère FEMME

Je dois lui donner du blé; il fouille
dans la huche.

2e FEMME

Il veut du lard. Je le laisse fouiller.
Il ne trouve rien. Il n'y a plus de
lard, nulle part.

LA MERE

Je vends mon blé à des Anglais. Eux,
ils me le payent en argent, en argent
sonnant. Les Français nous donnent
du papier, des promesses d'argent en
papier; du papier dont personne ne veut,

des promesses qui ne sont jamais honorées en bon argent.

3e FEMME

Avec l'argent des Anglais, j'achète des souliers; j'achète de l'eau-de-vie à Bigot.

4e FEMME

Ils veulent m'arracher mes boeufs, comme ils l'ont fait pour mon cheval. Je crie tellement qu'ils repartent les mains vides.

5e FEMME

Bigot envoie ses émissaires avec des soldats français. Ils m'arrachent des étoffes, du blé.

6e FEMME

Des couvertes, de la laine.

7e FEMME

Des marmites, des gobelets.

LA MERE

En fuyant le camp de Québec, à Beauport, ils ont abandonné les tentes, les bagages, aux Anglais.

5e FEMME

Les étoffes, du blé.

6e FEMME

Les couvertes, la laine.

7e FEMME

Les marmites, les gobelets.

LA MERE

Ils ont laissé dans le camp des vivres
pour dix jours.

7e FEMME

On a oublié d'aller les chercher.

6e FEMME

Le premier décembre, j'arrache les
patates que je trouve, au bout du champ.

5e FEMME

Je ramasse des noix, avant la neige.

4e FEMME

Depuis le premier décembre, je demande
la charité aux portes de l'église.

3e FEMME

Hier, on a bouché les trous du toit,
avec des branches de sapin, de la glaise.

2e FEMME

Je n'ai plus de lait à donner aux
enfants.

lère FEMME

Le petit garçon de la voisine est mort aujourd'hui.

LA NEIGE COMMENCE A TOMBER. UN HOMME ENTRE IL EST VETU COMME UN NOBLE, PORTE UN TRICORNE NOIR, UN LONG MANTEAU BLANC ET DES BOTTES NOIRES. IL SE PROMENE PARMIS LES FEMMES. CE PEUT ETRE BIGOT, MAIS PAS NECESSAIREMENT.

L'HOMME EN BLANC

Le pays est en guerre depuis six ans avec le royaume d'Angleterre et ses colonies d'Amérique. Depuis six ans, vous combattez, toujours avec la même ardeur, les armées des Anglais d'où qu'elles viennent et où qu'elles aillent. Vous les avez contenues hors de vos frontières, les plus vastes d'Amérique, pendant plusieurs années. Vous êtes les moins nombreux, mais grâce à votre vaillance, à votre ardeur et à votre courage, vous tenez en respect les plus nombreux, les plus cruels et les plus voraces des ennemis. Le roi de France a toujours soutenu vos efforts dans la mesure de ses moyens et si la victoire vous était donnée, comme à Carillon, vous la deviez à l'armée du roi, à ses généraux, à Montcalm. Et à vous-mêmes.

Au début de cette année 1760, il faut
renaître à la victoire en puisant nos
force dans l'orgueil et l'assurance que
nous procuraient nos victoires passées
et dans le souvenir que ces victoires
étaient remportées grâce à vos sacri-
fices les plus extrêmes. L'orgueil de
votre empire d'Amérique, le souvenir de
vos victoires, l'héroïsme de vos pères,
l'héroïsme de votre patience et de votre
résistance opiniâtre doivent, aujourd'hui,
se conjuguer pour contrer le mauvais
sort qui s'abat sur nous et enflammer
la vaillance de tous les habitants de
la Nouvelle-France: la vôtre, celle
de vos enfants, celle des soldats du
roi et la vaillance du roi lui-même.

L'armée, vos miliciens, les soldats,
les généraux, le gouvernement ont
besoin de toutes les nécessités de la
guerre. Le pays est menacé de trois
côtés: la ville de Québec, vaillamment
défendue, est tombée aux mains des
Anglais; les forts du lac Champlain,
défendus pied à pied, ont dû être
évacués devant les forces coloniales
anglaises; le fort Niagara, sur le lac
Ontario, la porte de l'Ouest, est passé,
lui aussi, après des jours et des mois
de défense héroïque, sous la férule de
l'envahisseur. Ces menaces, réelles,
ne pourront être conjurées que par une
armée qui soit décemment logée et nour-

rie, que par une armée qui soit déce-
ment armée.

Vous devrez encore vous imposer des pri-
vations, mais vous les accepterez dans
la conviction que de nouvelles privations
ne peuvent qu'apporter de nouvelles
victoires.

Il n'y a plus que le désespoir qui
puisse nous sauver, car du désespoir
naissent les dernières forces et les
dernières forces se révèlent toujours
les plus héroïques et les plus efficaces.
C'est quand la colonie expire qu'elle
saura le mieux se relever de ses débris
et le projet du général Lévis de repren-
dre Québec aux Anglais, est un projet
comparable aux actions les plus
mémorables. [REDACTED]

[REDACTED]
[REDACTED]
[REDACTED]
[REDACTED]
[REDACTED]
[REDACTED]
[REDACTED]

Croyez que ce dernier sursaut de vous,
habitants de la colonie, trouvera un
écho à la cour du roi: dès le prin-
temps, nous arriveront les navires et
les secours promis.

Vous touchez au moment de triompher des armées anglaises qui ne peuvent que succomber aux efforts de notre armée, car nous touchons au moment de recevoir de France, de puissants secours. Si nous prenons Québec, nous pourrions donner la main aux secours envoyés par le roi et, de nouveau réunis à la France, bouter l'ennemi anglais hors de nos frontières originelles. Je vous l'affirme: avec un tel enthousiasme, une telle détermination et de telles assurances, nous prendrons Québec.

Je compte sur votre dévouement, sur votre renoncement, et j'attends que vous soyez, comme toujours vous l'avez été, reconnaissants envers votre roi des faveurs qu'il vous prodigue.

UNE DAME, ELEGAMMENT VETUE, S'APPROCHE DE LUI, L'EMBRASSE ET L'AMENE AVEC ELLE. UN CORPS D'ARMEE DE MILICIENS, AVEC L'EMBLEME ROYAL, PASSE A TRAVERS LE GROUPE DE FEMMES.

lère FEMME

Aujourd'hui, le 20 avril, mon fils aîné part avec l'armée de Lévis; il fixe à sa ceinture le seul couteau qui me reste.

2e FEMME

Mon dernier fils part à la guerre.
Ses cinq frères sont morts, tués par
les Anglais.

3e FEMME

Tout le pays, tout ce qui reste du
pays, attend.

4e FEMME

Nous attendons.

5e FEMME

Nous attendons des secours.

6e FEMME

Des secours de France.

7e FEMME

Des nouvelles de Québec.

ENTRE CLAUDE PLANTE, EN MILICIEEN,
BLESSE.

CLAUDE

J'ai traversé des marais.
Il pleuvait continuellement.
Il tonnait en plein mois d'avril.
Les ennemis sont arrivés devant moi,
le matin du 28 avril.
J'étais... Je ne sais plus où j'étais.
Je me couchais, ils tiraient; je me
relevais, j'avançais, je tirais sur
eux; je me recouchais...
Ils m'ont blessé.
Je suis resté longtemps couché dans la
neige, la neige mouillée, la neige
rouge tellement il y avait du sang.
Mais ma première bataille a été une
victoire.
La victoire de Sainte-Foy.

LA MERE

Mais l'ennemi est encore dans Québec.
IL TOMBE, MORT. ON VIENT LE PRENDRE ET
ON L'EMMENE.
UNE RELIGIEUSE, HOSPITALIERE DE LA
MISERICORDE DE JESUS
ENTRE: C'EST UNE SOEUR DE L'HOPITAL
GENERAL DE QUEBEC. ELLE A DU PAPIER,
DE L'ENCRE ET UNE PLUME. ELLE S'ASSOIT
ET ECRIT.
EN MEME TEMPS QU'ELLE, ENTRE UN PRETRE
EN AUBE BLANCHE ET EN CHASUBLE NOIRE,
AVEC UN REGISTRE QU'IL DEPOSE SUR UN
LUTRIN OU UNE TABLE.

LA RELIGIEUSE (ELLE RELIT SA LETTRE)

"Il faudrait une autre plume que la mienne, pour peindre les horreurs que nous eûmes à voir et à entendre pendant vingt-quatre heures que dura le transport des blessés et des mourants à l'hôpital général de Québec. Il faut dans ces moments une force au-dessus de la nature pour pouvoir se soutenir sans mourir. Après avoir dressé plus de cinq cents lits que nous avions eus des magasins du roi, il restait encore de ces pauvres malheureux à placer. Nos granges et nos étables en étaient remplies... Nous avions dans nos infirmeries soixante et douze officiers, dont trente-trois moururent. On ne voyait que bras et jambes coupés. Pour surcroît d'affliction, le linge nous manque; nous fûmes obligés de donner nos draps et nos chemises..."

LE PRETRE (LISANT)

"L'an mil sept cent soixante, les 28 et 29 avril, ont été inhumés dans le cimetière de cet hôpital les corps de quelques hommes apportés au dit hôpital expirant après l'affaire du vingt-huit du présent mois entre les Français et les Anglais, et dont le tumulte et l'affluence des blessés n'a pas permis de savoir les noms; en foy de quoy j'ay signé." (IL SIGNE)

LES ENTREES DE CE REGISTRE SONT PRISES
DANS LE RAPPORT DE L'ARCHIVISTE DE LA
PROVINCE DE QUEBEC DE 1920-1921 ET SONT
RECOPIEES TELLES QU'ELLES ONT ETE ECRITES
PAR L'AUMONIER DE L'HOPITAL GENERAL DE
QUEBEC

1ère FEMME

Nous attendons des secours.

2e FEMME

Le sort a tourné en notre faveur.

3e FEMME

Si les secours arrivent de France, nous
reprendrons Québec.

4e FEMME

J'ai donné mes draps pour les blessés.

5e FEMME

J'ai donné de la poudre à fusil pour le
siège de Québec.

6e FEMME

Mon fils est mort durant le siège.

7e FEMME

J' ai mis au monde un enfant. Il est
mort deux jours après.

LE PRETRE (LISANT)

"L'an mil sept cent soixante, le trois mai, a été inhumé dans le cimetière de cet hôpital le corps de Joseph Joli, de la paroisse de Sainte-Rose, gouvernement de Montréal, décédé d'hier muni des sacrements de l'église; en foy de quoy j'ay signé." (IL SIGNE)

(LISANT) "L'an mil sept cent soixante, le quatre mai, a été inhumé dans le cimetière de cet hôpital le corps de Joseph Lefevre, de la paroisse de Repentigny, milicien de la compagnie de Deschamps, décédé d'hier muni des sacrements de l'église; en foy de quoy j'ay signé." (IL SIGNE)

(LISANT) "L'an mil sept cent soixante, le six mai, a été inhumé dans le cimetière de cet hôpital le corps de Charles Cabanac, de la paroisse de Verchères, gouvernement de Montréal, décédé d'hier muni des sacrements de l'église; en foy de quoy j'ay signé." (IL SIGNE)

7e FEMME

Le fleuve charrie encore des glaces.

6e FEMME

Les érables ont coulé. J'ai donné du sucre aux enfants.

5e FEMME

Je regarde toujours le fleuve, pour voir le premier navire, au large de l'île d'Orléans.

LE PRETRE (LISANT)

"L'an mil sept cent soixante, le huit mai, a été inhumé dans le cimetière de cet hôpital le corps de Louis Archambeau, de la paroisse de l'Assomption, gouvernement de Montréal, décédé d'hier muni des sacrements de l'église; en foy de quoy j'ay signé." (IL SIGNE)

4e FEMME

Je prie Dieu que ce soit un vaisseau français.

3e FEMME

Aux couleurs de la France.

2e FEMME

Les secours du roi.

lère FEMME

Là! Regardez! Un bateau.

2e FEMME

Non, c'est un canot d'écorce.

3e FEMME

Une voile!

4e FEMME

C'est une frégate!

5e FEMME

Un seul bateau?

6e FEMME

Mais bourré de canons.

7e FEMME

De poudre et de blé.

6e FEMME

Il est français?

5e FEMME

Il a rentré ses voiles. Je ne vois
aucun drapeau.

4e FEMME

Le bateau est anglais: écoutez les
Anglais sur les remparts de Québec,
qui crient déjà à la victoire.

3e FEMME

Leurs canons n'ont plus le même son.
Ils sonnent la victoire.

2e FEMME

Ils vont garder Québec.

1ère FEMME

Les secours sont arrivés d'Angleterre.

LE PRETRE (LISANT)

"L'an mil sept cent soixante, le treize mai, a été inhumé dans le cimetière de cet hôpital le corps de Pierre Labosquet, de la paroisse de Chambly, gouvernement de Montréal, décédé d'hier muni des sacrements de l'église; en foy de quoy j'ay signé." (IL SIGNE)

"L'an mil sept cent soixante, le quatorze mai, a été inhumé dans le cimetière de cet hôpital le corps de François Quintal, officier de milice de la paroisse^{de} Verchères, décédé d'hier muni des sacrements de l'église; en foy de quoy j'ay signé." (IL SIGNE)

DES SOLDATS ARRIVENT, EN DESORDRE,
AVEC LEUR FUSIL. ILS REVIENNENT DE
QUEBEC.

LA RELIGIEUSE (ELLE RELIT CE QU'ELLE
ECRIVAIT)

"Le 15 mai, deux autres vaisseaux anglais ont paru dans le port de Québec. Monsieur de Lévis jugea qu'il était inutile de continuer plus longtemps les opérations d'un siège. Il a levé le camp dans la nuit du 16 au 17. On sentit partout un grand ressentiment contre la France et ses ministres."

LES FEMMES SE TOURNENT VERS LES MILI-
CIENS. CERTAINS EMBRASSENT LEUR
FEMME; D'AUTRES S'ASSOIENT PAR TERRE;
DES FEMMES CHERCHENT DES YEUX UN
VISAGE CONNU.

LE PRETRE (LISANT)

"L'an mil sept cent soixante, le huit
juin, a été inhumé dans le cimetière
de cet hôpital le corps de Martin
Paquet, décédé la nuit dernière muni
des sacrements de l'église, âgé d'en-
viron quarante-cinq ans, marié à Anne
Chappeau, de la paroisse de Québec;
en foy de quoy j'ay signé."

(IL SIGNE)

(LISANT) "L'an mil sept cent soixante,
le seize juin, a été inhumé dans le
cimetière de cet hôpital le corps de
Joseph Normandin, de la paroisse de
Verchères, gouvernement de Montréal,
décédé d'hier muni des sacrements de
l'église; en foy de quoy j'ay signé."

(IL SIGNE)

UN JEUNE GARCON VIENT PORTER UNE LETTRE
A UN MILICIEU QUI L'OUVRE, LA LIT ET
VA LA PORTER AU PRETRE QUI LA LIT A
SON TOUR. LE PRETRE ENLEVE SON MANU-
TERGE ET SE REND AU MILIEU DU GROUPE
D'HOMMES ET DE FEMMES, COMME POUR
FAIRE UN SERMON.

LE PRETRE

Mes bien chers frères en Jésus-Christ,
"Pardonnez-nous nos offenses comme nous
pardonnons à ceux qui nous ont offensés
et délivrez-nous du mal."

Tout à l'heure, à la porte de l'église,
votre capitaine de milice lira cette let-
tre de monsieur le marquis de Vaudreuil,
notre gouverneur, et de monsieur Bigot,
l'intendant.

Il s'agit de votre argent.

On vous annonce que vous recevrez de la
monnaie en contrepartie de l'argent de
papier que nous avons depuis quelque temps,
argent de papier à qui personne ne fait plus
confiance pour acheter des vivres, des
vêtements ou de la poudre à fusil.

Mais nous ne verrons la couleur de cette
monnaie qu'au moment où la paix sera
venue; trois mois après la p a i x pour
certains billets et dix-huit mois après
la paix pour d'autres.

Parlons carrément: je crois que nous
aurons de la difficulté à revoir notre
argent, si jamais nous le revoyons.

Que Faire?

La guerre est devenue un cauchemar.

Nous n'en voyons plus la fin et quand
nous la verrons, ce sera, sans doute,
la fin de la vie que nous avons toujours
connue. Alors, en regardant ce qui nous
reste, pouvons-nous exiger quoi que ce
soit?

Je vous le dis: c'est dans l'humilité, dans l'amour de Dieu, que nous devons puiser les forces qui nous rendront capables de garder le peu de vie qui nous reste à nous et à nos enfants.

Il faut se rendre à l'évidence: notre destin s'est changé en malheur.

Nous avons la mer, nous avons à peine un fleuve. Nous avons presque toute l'Amérique, nous n'avons plus qu'une vallée.

D'autres vous diront que vos péchés, l'ivrognerie, l'impureté, la vengeance, que vos péchés vous ont valu d'être comme des damnés sur la terre.

Moi, je vous dirai que souvent l'histoire amène un peuple à découvrir sa vraie vocation. L'histoire conduit notre peuple, par une série ininterrompue de malheurs et de revers, vers son destin. Dieu nous demande de faire Sa Volonté. Sa Providence se cache dans le cours de l'histoire.

Sa Providence est dure. Elle nous humilie, nous crache au visage.

Mais accepter Sa Volonté me paraît être le meilleur moyen de ne pas disparaître tout à fait, même si nos enfants, un jour, dans les des-

seins cachés et mystérieux de la divine Providence, ne devaient plus être maîtres de ce pays.

D'ailleurs, étions-nous les maîtres? Nous n'étions pas les maîtres. Et pourtant, nous faisons de ce pays un grand et beau pays.

Quoi qu'il arrive, nous continuerons notre oeuvre, mais nous le ferons toujours avec Dieu et ses prêtres, ses prêtres qui, seuls, peuvent être aussi pauvres que vous, et vous savez qu'ils le sont.

Vous, mes soeurs, et vous, mes frères qui partez pour Montréal, défendre une dernière fois la colonie, acceptez donc cette nouvelle épreuve et vous y trouverez la conviction que vous saurez malgré tous les détours du démon et de la guerre, rester fidèles à la seule chose qui vous reste: Dieu.

IL COMMENCE A CHANTER OU A DIRE LE
"CREDO IN UNUM DEUM...".

ON CONTINUE A CHANTER OU A DIRE LE
"CREDO". LE PRETRE RETOURNE A SA
PLACE; LES HOMMES PARTENT UN A UN.

lère FEMME

Nous semons des champs qui n'ont pu être labourés, l'automne dernier.

2e FEMME

Des soldats passent et repassent; ils
ne trouvent plus rien.

3e FEMME

Je regarde les pommiers que les Anglais
ont coupés.

4e FEMME

Tous les jours, je vais au cimetière
prier devant la fosse commune.

LE PRETRE (LISANT)

"L'an mil sept cent soixante, le vingt-
deux juin, a été inhumé dans le cimetière
de cet hôpital le corps d'Antoine Fesant,
du gouvernement de Montréal, décédé
d'hier muni des sacrements de l'église;
en foy de quoy j'ay signé." (IL SIGNE)

(LISANT) "L'an mil sept cent soixante,
le dix-huit juillet, a été inhumé dans
le cimetière de cet hôpital le corps
de Louis Dion, fils de Louis Dion et
de Marie-Magdeleine Normando, marié à
Marie Allard, décédé d'hier muni des
sacrements de l'église, âge de trente-
deux ans et demie; en foy de quoy j'ay
signé". (IL SIGNE)

5e FEMME

Aujourd'hui, j'ai vendu, pour du papier.

6e FEMME

Ils disent qu'il est meilleur que
l'autre.

7e FEMME

On verra bien quand leur paix viendra.

5e FEMME

J'ai vendu tous les premiers légumes
de mon jardin.

7e FEMME

Je me demande ce que nous feront les
Anglais.

ENTRENT EN SCENE TROIS OFFICIERS AN-
GLAIS, AVEC DES COSTUMES CHAMARRES;
ILS FERONT UNE SORTE DE JEU DE CACHE-
CACHE PARMIS LE GROUPE DES FEMMES, DE
LA RELIGIEUSE ET DU PRETRE, ILS POUR-
RAIENT AUSSI, PEU A PEU, BANDER LES
YEUX DE TOUS LES CANADIENS EN SCENE.

LE PRETRE (LISANT)

"L'an mil sept cent soixante, le
vingt-quatre juillet, a été inhumé

dans le cimetière de cet hôpital le corps de Jean-Baptiste Vadeboncoeur, habitant de Montréal, décédé d'hier muni des sacrements de l'église; en foy de quoy j'ay signé." (IL SIGNE)

AMHERST

Murray! Où vous cachez-vous?

MURRAY

Je ne me cache pas, mon commandant. Je suis, avec toute mon armée, au beau milieu du Saint-Laurent. Le pays est à nous, mon général.

AMHERST

Moi, je suis allé me fourrer dans les hauts du Saint-Laurent, avec 11,000 hommes.

MURRAY

Vous voyez des Français?

AMHERST

Ni Français, ni Canadiens. Je ne vois que des mouches. Et vous, que voyez-vous?

MURRAY

Je ne vois rien, mon général. Je proclame, j'affiche de jolies proclamations.

A CERTAINS MOMENTS, LES OFFICIERS ANGLAIS POURRAIENT DISPARAITRE OU S'ASSEOIR DANS DES FAUTEUILS APPORTES PAR DES SOLDATS ANGLAIS.

UN GROUPE DE FEMMES

"Les affaires du Canada
Tendent à présent
A leur fin.
Vous êtes encore,
Pour un instant,
Maîtres de votre sort. Cet instant
passé,
Une vengeance sanglante
Punira
Ceux qui oseront
Avoir recours aux armes.
Le ravage de leurs terres,
L'incendie de leurs maisons,
Seront les moindres
De leurs malheurs."

AMHERST

Et le résultat de ces proclamations?

MURRAY

J'ai aussi 23 voiles, mon commandant,
et neuf batteries de canon. Elles
m'ont permis d'entendre récemment un
serment de neutralité: 134 hommes
ont juré de ne plus se mêler à cette
petite querelle entre la couronne du
petit Louis XV et celle de notre grand
roi.

AMHERST

Il n'y a rien comme la neutralité pour
commencer à voir clair.

LE PRETRE (LISANT)

"L'an mil sept cent soixante, le six août, a été inhumé dans le cimetière de cet hôpital le corps de Jean Lajeunesse, habitant de la seigneurie de Vaudreuil, gouvernement de Montréal, paraissant âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans, décédé d'hier muni des sacrements

MURRAY

La nuit même, mon commandant, près de Sorel.

AMHERST

La guerre a de ces nécessités, mon bon Murray.

MURRAY

Je m'apitoie sans cesse sur leur sort. Hélas, je n'ai pas encore le pouvoir de l'alléger.

AMHERST

Ne vous découragez pas, Murray. Cela viendra, cela viendra. Plus tôt que vous ne le croyez.

MURRAY

Merci, mon général. Oh! mon commandant! Effets de l'incendie, sans doute. Des gens de Sorel, avec un prêtre, viennent me porter leurs armes.

AMHERST

Bravo, Murray! Moi, je commence enfin
à me battre; à Fort-Lévis. Ils sont
800 ou 900; je suis 11,000...

"Eleven thousands..." Ah! Ah!

1ère FEMME

Les hommes du village ont remis leurs
armes.

2e FEMME

Au commandant Murray.

3e FEMME

Nous avons vu l'incendie des fermes
à Sorel.

4e FEMME

Le lendemain

5e FEMME

Nous avons vu l'incendie de nos fermes

6e FEMME

Par les Français

7e FEMME

Parce que nous avons remis nos armes

LES FEMMES

Au commandant Murray.

AMHERST

Haviland, où vous cachez-vous? Vous ne parlez pas beaucoup.

HAVILAND

Bougainville et ses Français ont quitté l'île aux Noix.

AMHERST

"Nuts or French"? (GROS RIRES DES TROIS)

HAVILAND

Ils ont mis le feu à St-Jean.

MURRAY

Mais tout le monde met le feu!

C'est une manie!

HAVILAND

J'arrive à Chambly.

AMHERST

Fort-Lévis a capitulé.

LES FEMMES

800 hommes ont tenu, pendant douze jours, contre 11,000 Anglais.

AMHERST

"Eleven thousands..." Ah! Ah! Je perds actuellement quelques hommes, 88, je crois, dans les rapides de Côteau-des-Cèdres, sur ce maudit fleuve.

"Jesus-Christ": (PRONONCE A L'ANGLAISE)

MURRAY

J'occupe Boucherville, mon commandant.

HAVILAND

Je prends Laprairie, mon commandant.

MURRAY

J'occupe Longueuil, mon commandant.

AMHERST

Je débarque à Lachine, messieurs.

MURRAY

Je débarque à la Pointe-aux-Trembles, mon commandant. Et un spectacle des plus charmants s'offre à mes yeux: des paysans et des paysannes offrent à mes soldats, aux soldats anglais victorieux, de l'eau et du lait. Et trait encore plus charmant, ils s'excusent de ne pouvoir offrir mieux.

Et ce sont de jolies filles, mon commandant...

AMHERST

Soyez sérieux, Murray...

MURRAY

Oui, mon commandant.

AMHERST

J'ai reçu le monsieur de Bougainville,
aujourd'hui; ils veulent parlementer.

GROUPE DE FEMMES

Le 8 septembre 1760, nous capitulons.

LES TROIS OFFICIERS ANGLAIS SE RETROU-
VENT AU CENTRE DU GROUPE.

LES FEMMES

"Il n'y a qu'une bonne et heureuse paix
qui peut nous procurer cette douce et
agréable tranquillité." (ELLES LE REPETENT)

LE PRETRE ET LA RELIGIEUSE SE SONT
JOINTS A ELLES.

LE GROUPE DE FEMMES SE DIVISE EN DEUX;
AMHERST ET HAVILAND SORTENT; MURRAY SE
TIENT AU CENTRE, DOS AU PUBLIC; UN
JEUNE ET BEL OFFICIER L'ACCOMPAGNE,
IL VIENT D'ARRIVER; LA FACADE D'UNE
EGLISE SE PROFILE AU FOND DE LA SCENE;
SI ON AVAIT BANDE LES YEUX DU GROUPE,
DES SOLDATS ANGLAIS LEUR ENLEVENT LES
BANDEAUX; UN GROUPE DE MILICIENS ARRI-
VENT D'UN PAS REGULIER, MAIS NON

MILITAIRE, LE FUSIL SUR L'EPAULE; UN
PAR UN, ILS VIENNENT DEPOSER LEUR FUSIL
DEVANT MURRAY; UN GROUPE DE JEUNES FIL-
LES VIENT ASSISTER A LA REMISE DES
ARMES; ELLES N'ONT D'YEUX QUE POUR LE
BEL OFFICIER.

CAPITAINE DE MILICE

"Je jure que je serai fidèle et que je me comporterai honnêtement envers Sa Sacrée Majesté Georges Second, par la grâce de Dieu roi de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande, défenseur de la Foi, et que je défendrai lui et les siens, dans ce pays, de tout mon pouvoir, contre tous ses ennemis, ou les leurs; et ferai connaître à Sa Majesté, son général, ou ceux agissant sous lui, autant qu'il dépendra de moi, tous traîtres, ou toutes conspirations qui pourraient être formées contre Sa Sacrée Personne, ce pays ou son gouvernement".

LE GROUPE DE MILICIENS DESARMES REPETE CE SERMENT. LES GENS SORTENT; MURRAY LES SUIVIT; DES SOLDATS ANGLAIS RAMASSENT LES FUSILS; LES JEUNES FILLES SONT PLUS LENTES A SORTIR; LE BEL OFFICIER LES SALUE D'UNE INCLINATION DE LA TETE, LENTEMENT; ELLES LUI REPONDENT PAR UNE REVERENCE TOUTE NAIVE.

UNE JEUNE ENFANT EST RESTEE AU MILIEU DE LA PLACE. ELLE COMMENCE A FREDONNER "ALCQUETTE, GENTILLE ALOUETTE, ALOUETTE, JE TE PLUMERAI...", EN JOUANT A QUELQUE JEU.

A C T E I I

INSURRECTION: 1837 - 1838

PERSONNAGES DE L'ACTE II
(par ordre d'entrée en scène)

DOCTEUR WOLFRED NELSON, 45 ans

UN PATRIOTE

UN INDIEN

FRANCOIS NICOLAS, instituteur, 40 ans

AMABLE DAUNAIS, 19 ans

CHARTRAND, traître à la cause des Patriotes

MME LALONDE, épouse du cultivateur Antoine Lalonde

MME MASSON, épouse du docteur Masson

MME GIROUARD, épouse du notaire Girouard

MME DUMOUCHEL, épouse du marchand Dumouchel

Mlle CHENIER, soeur du docteur Chénier

CLAUDE PLANTE, 17-18 ans

ALAIN PLANTE, son père

DEUX VOLONTAIRES ANGLAIS

PAUL BRAZEAU, 17-18 ans

NICOLE PLANTE et ses 3 filles

DEUX OU TROIS AUTRES VOLONTAIRES

UN GEOLIER, canadien-français

MGR JEAN-JACQUES LARTIGUE, évêque de Montréal

LORD DURHAM

UNE FOULE

QUATRE FRERES CHASSEURS

GENERAL McDONNELL, Patriote

CAPITAINE PACAUD, Patriote

QUATRE PATRIOTES

QUELQUES PATRIOTES

DIX FEMMES ANGLAISES

CHARLES HINDELANG

PIERRE-REMI NARBONNE

MARIE-THOMAS DE LORIMIER

DEUX GARCONS ET UNE FILLE, IVRES

SCENE I

IL FAIT NUIT NOIRE. LE 12 DECEMBRE 1837.
PRES DES FRONTIERES AMERICAINES. TROIS
HOMMES MARCHENT DIFFICILEMENT; ILS SONT
EPUISES. L'UN EST LE DOCTEUR WOLFRED
NELSON, 45 ANS. ILS SONT DANS LES BOIS
DEPUIS UNE DIZAINE DE JOURS.

DR NELSON

Vous savez où nous sommes?

UN PATRIOTE

Je ne sais pas.

L'INDIEN

On n'a pas passé la frontière, en tout cas.

DR NELSON

Tu as dit que tu savais le chemin.

L'INDIEN

Je sais le chemin, je sais le chemin...

Oui, mais pas en pleine nuit. J'y vois
rien, régiboire!

UN PATRIOTE

Et il n'a pas mangé plus que nous, depuis
deux jours.

DR NELSON

Je sais bien, mais il faut savoir où nous
sommes.

UN PATRIOTE

Au moins, on n'est plus à Saint-Denis!

DR NELSON

Tais-toi.

UN PATRIOTE

Pourquoi je me tairais? La bataille de Saint-Denis, la victoire de Saint-Denis! Parlons-en! Avois su, docteur, vous ne m'auriez jamais embarqué dans vos petites embûches.

DR NELSON

On a gagné ou on n'a pas gagné à Saint-Denis? Qu'est-ce que tu veux de plus?

UN PATRIOTE

Qu'est-ce que je veux de plus? Un lit, de quoi manger.

DR NELSON

Ca viendra.

UN PATRIOTE

Oui, ça viendra... Quand on sera mort! Et les curés veulent même pas nous enterrer comme tout le monde!

TOUT A COUP, ON ENTEND UNE AUTRE VOIX, AVEC UN FORT ACCENT ANGLAIS.

1er VOLONTAIRE

Halte! Haut-les-mains!

TROIS VOLONTAIRES ANGLAIS ENTOURENT LE
GROUPE DES TROIS PATRIOTES.

2e VOLONTAIRE

Who is it?

ON APPROCHE UNE FLAMME DES VISAGES DES TROIS
PATRIOTES ET DEVANT CELUI DU DR NELSON, LE
TROISIEME ANGLAIS S'EXCLAME, EN RIANT:

3e VOLONTAIRE

Doctor Nelson!... The winner of Saint-Denis!...
Ah!...Ah! NCIR.

SCENE II

AU PETIT MATIN, AUX ENVIRONS DE SAINT-JEAN.
ENTRE UN GROUPE D'UNE DIZAINE DE PATRIOTES,
DONT FRANCOIS NICOLAS, INSTITUTEUR, 40 ANS,
ET AMABLE DAUNAI, 19 ANS; ILS SONT AVEC
UN AUTRE CANADIEN, CHARTRAND, QUI A LES
MAINS LIEES DERRIERE LE DOS; ON L'ATTACHE
A UN ARBRE.

FRANCOIS NICOLAS

Chartrand, on va te fusiller. On a décidé
de te fusiller, parce que tu es un traître,
un espion. Tu nous as déjà aidés à délivrer
les patriotes qui ont été arrêtés à Chambly,
au début de la révolte. Mais quand ça a
commencé à mal aller, tu as viré ton capot
de bord. Tout ce que tu as fait, c'est

dénoncer les patriotes: les patriotes de Saint-Jean, les patriotes de Napierville, les patriotes de Chambly. Tous ceux que tu pouvais connaître, tu es allé les dénoncer à Jones. Et Jones les a mis en prison. On va maintenant les accuser d'avoir tué des Anglais. Ils risquent la mort. Quand tu étais avec nous, tu l'as risquée, la mort. On l'a tous risquée. Et plusieurs sont morts, en se battant. Si ça a pas marché, c'est pas notre faute, mais la faute à des gars comme toi: vous avez eu peur aussitôt que les curés ou le gouverneur vous ont fait des menaces.

CHARTRAND

J'suis pas tout seul à avoir eu peur.

AMABLE DAUNAI

Répète ça!

FRANCOIS

Qui a eu peur? Tu en connais un autre ici,
toi, qui as eu peur?

CHARTRAND

Tous vos beaux chefs! A commencer par
Papineau!

DAUNAIS S'AVANCE ET LE GIFLE.

FRANCOIS

Amable, laisse-le.

CHARTRAND (MOQUEUR)

Amable, fais ce que t'dis monsieur
l'instituteur...

FRANCOIS

Tu avais donné ta parole de patriote. Tu
l'as pas tenue. Tu t'es vendu aux Anglais.
On a tout risqué et toi, tu as pensé à sau-
ver ta peau. Tu mérites qu'on te tue: tu
n'es pas un vrai patriote. Et il n'y en pas
assez pour s'amuser avec des vendus comme
toi.

AMABLE

François, on l'a fait ou on l'a fait pas?
ILS METTENT CHARTRAND EN JOUE.

FRANCOIS

Feu! NOIR.

SCENE III

DANS LA CUISINE DU CULTIVATEUR ANTOINE
LALONDE. PRES DU VILLAGE DE SAINT-BENOIT,
DANS LES ENVIRONS DE SAINT-EUSTACHE. ON
EST VERS LE 16 DECEMBRE 1837, DEUX JOURS
APRES LA DEFAITE DE SAINT-EUSTACHE. LA
FEMME DU PROPRIETAIRE ET TROIS FEMMES
QU'ILS ONT HEBERGEES; L'EPOUSE DU DOCTEUR
MASSON, CELLE DU NOTAIRE GIROUARD ET CELLE
DU MARCHAND DUMOUCHEL.

MME MASSON

Je ne sais pas ce que nous serions devenues sans votre mari, Mme Lalonde. Je crois qu'il est le seul à Saint-Benoît qui...

MME LALONDE

Quelqu'un d'autre vous aurait offert le logement.

MME GIROUARD

Ce n'est pas sûr. On m'a parlé de femmes qui n'ont pas trouvé de toit, pendant deux jours. Elles devaient coucher à la belle étoile avec leurs enfants. Imaginez ce que ce devait être avec les temps froids que nous avons...

MME DUMOUCHEL

Je ne comprends^{pas} que des gens, des humains, aient pu les laisser passer la nuit dehors.

MME GIROUARD

Ah! madame Dumouchel..."Elles ont voulu être patriotes, qu'ils disent, eh! bien qu'elles le restent et qu'elles trouvent d'autres patriotes pour les loger!"

MME MASSON (A MME LALONDE)

Nous savons que vous risquez beaucoup, en nous acceptant sous votre toit.

MME LALONDE

Y a des risques qui faut prendre. On peut quand même pas être plus inhumains que les Anglais!

MME DUMOUCHEL

On a trouvé une femme morte de faim, avec ses quatre enfants, gelés, dans les bois. L'un des quatre enfants était un bébé qu'elle a eu comme ça, en plein bois.

MME GIROUARD

Ils l'ont chassée de sa maison, enceinte, enceinte au point d'avoir son enfant! Dans quel monde vivons-nous?

MME LALONDE

Pour eux, cela fait un patriote de moins.

MME MASSON

Un patriote de moins pour libérer le pays.
UN TEMPS.

MME DUMOUCHEL

Si Papineau était au Canada, je ne sais pas ce qu'il ferait.

MME GIROUARD

On raconte qu'il sera à Montréal au Jour de l'An et qu'il verrait à organiser une rébellion pour l'an prochain.

MME LALONDE

Je ne sais pas s'il ferait bien... Une autre rébellion...?

MME DUMOUCHEL

Les Américains seraient avec nous, cette fois.

MME LALONDE

Ils nous ont souvent voulu avec eux, dans leurs révolutions. J'sais pas s'ils seront prêts à s'battre avec nous, dans "notre" révolution.

MME GIROUARD

Ils leur ont promis des terres, s'ils nous aidaient.

MME MASSON

Nous n'en avons pas assez pour nous!

MME DUMOUCHEL

On leur donnerait les terres des "townships", les terres des Anglais.

MME LALONDE

Et les Anglais?

MME GIROUARD

Les Anglais, madame Lalonde, ils connaîtraient ce que nous, nous connaissons actuellement: ils chercheraient des abris quelque part dans le Haut-Canada. Je ne croyais jamais en arriver

à dire des choses pareilles, mais...

Après tout, ce serait normal: ils ne sont pas chez eux, ici.

MME MASSON

Et pourtant, ils font comme si le pays était à eux et rien qu'à eux. Ils mettent nos maris en prison, nous dans la rue, pour que nous nous sentions chez nous le moins possible et que nous laissions tout aller.

MME LALONDE

Ils veulent nos terres, notre argent, comme les curés! Mon mari appelle les curés, les "gros cochons noirs".

UN RIRE GENE.

MME MASSON

Vous savez, les curés sont souvent très embêtés. Ils n'ont pas tous le caractère du curé Chartier pour dire ce qu'ils pensent du haut de la chaire.

MME DUMOUCHEL

On dit que le curé Chartier reviendrait avec Papineau.

MME LALONDE

Moi, Papineau, j'aimerais bien le voir.
Tout le monde en parle, j'en parle moi
aussi, mais j'l'ai jamais vu. Vous devez
le connaître, vous.

MME MASSON

Oui, je l'ai rencontré quelquefois. C'est
la tête de la révolution, vous savez.

MME LALONDE

Ah! pour une tête, i'doit en avoir toute
une! On dit pas pour rien: "La tête à
Papineau"!

ON FRAPPE A LA PORTE

MME LALONDE

Entrez!

ENTRE UNE FEMME HARASSEE, LE REGARD
ANGOISSE. MADAME MASSON, EN L'APERCEVANT,
SE LEVE AUSSITOT ET VA L'EMBRASSER, EN
L'ENTOURANT DE SES BRAS.

MME MASSON

Qu'est-ce que tu fais ici? D'où viens-tu?

MADAME LALONDE S'EST PRECIPITEE POUR APPOR-
TER UNE CHAISE; LA DAME S'ASSOIT.

MILLE CHENIER

J'ai vu de la lumière... et j'ai entendu parler français, alors j'ai pensé que...
J'arrive de Rigaud.

MME DUMOUCHEL

Vous n'avez pas fait ce voyage à pied!

MILLE CHENIER

Des petits bouts en voiture, mais des grands bouts à pied.

MME MASSON

Elle est la soeur du docteur Chénier.
TOUTES LES FEMMES RESTENT INTERDITES.

MME GIROUARD

La soeur de Chénier!

MILLE CHENIER

Cui. Je viens prendre de ses nouvelles.
A Rigaud, on racontait... Personne ne savait exactement...

MME LALONDE

Vous ne savez pas?

MILLE CHENIER

De ce côté-ci du lac des Deux-Montagnes, j'ai pas osé le demander. Je ne connais personne, sauf toi, et on ne sait plus à qui on parle, aujourd'hui.

MME MASSON

Tu as bien fait. Un de ces traîtres de Chouayens aurait pu te dénoncer.

MLLE CHENIER

Me dénoncer? Mais j'ai rien fait! Ah! à cause de...?

MME DUMOUCHEL

Cui! Vous êtes la soeur du docteur Chénier.

MME LALONDE

Donc, vous êtes coupable. On est tous coupables pour eux. Demandez à ces dames ce qu'ils leur ont fait à elles et à leurs filles.

MLLE CHENIER (A MME MASSON)

Qu'est-il arrivé à mon frère?

MME MASSON

Je suis étonnée que tu ne le saches pas encore...

MLLE CHENIER

A Rigaud, on disait que tout Saint-Eustache brûlait, même l'église.

MME GIROUARD

Les Patriotes étaient dans l'église, avec votre frère.

MME LALONDE

Les Anglais ont mis le feu à l'église pour les en déloger.

MLLE CHENIER

Ils ont réussi à sortir?

MME MASSON

Oui. Ils ont voulu fuir par le côté du cimetière. Mais les Anglais les attendaient...

MLLE CHENIER

Ils l'ont tué?

MME MASSON

Il a été blessé d'une balle et on m'a dit qu'il est tombé... Il s'est relevé... Une autre balle l'a atteint en plein coeur.

MLLE CHENIER

... il est mort.

Olivier est mort... Et toi? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait?

MME LALONDE

Ils ont brûlé la maison de votre amie et celle des deux autres dames qui sont avec elle.

MME GIROUARD (SE LEVANT ET ALLANT VERS ELLE
POUR LUI DONNER LA MAIN)

Je suis la femme de Jean-Joseph Girouard.

MLLE CHENIER

Bonjour, madame.

MME DUMOUCHEL

Je suis la soeur de Mme Girouard.

MME MASSON

C'est madame Dumouchel. Elles sont les soeurs du curé Félix.

MLLE CHENIER

Ah! bon. Je l'ai déjà rencontré...

MME LALONDE

Et après avoir mis le feu ils les ont presque mises toutes nues, en plein hiver, devant leurs maisons en flammes.

MME DUMOUCHEL

Ils défendaient aux voisins de nous faire entrer chez eux.

MME GIROUARD

Il faut dire qu'il n'y avait plus beaucoup de maisons encore debout.

MME MASSON

Heureusement, hier matin, monsieur Lalonde nous a fait entrer dans sa maison.

MME LALONDE

Vous comprenez ça vous? Ils en veulent même aux femmes.

MME GIROUARD

Ils voulaient nous humilier.

MME DUMOUCHEL

Pour eux, nous ne sommes pas du monde.

Mlle CHENIER

Ils nous tuent, si on ne pense pas comme eux.

MME MASSON

Tout le monde est devenu fou, ces derniers temps.

Mlle CHENIER

Mon frère est mort et ça me rassure d'une certaine façon. On a quelque chose en nous. Il n'en reste pas beaucoup, mais c'est en nous. Quelque chose qui veut éclater, qui est plus fort que la raison. Si les gens deviennent durs autour de nous, on se replie. Et ça commence à bouger, au milieu de l'estomac, en-dessous du coeur; il suffit d'un éclair, d'un mot de trop, d'une humiliation qui fait comme une blessure, pour que la tête, accordée avec le sang, dise enfin ce

qui n'est jamais dit: j'étouffe! De l'étoupe nous bloque la gorge. Des gens comme mon frère, ont mis le feu à ce paquet d'étoupe qui nous bloque la gorge et ils veulent entendre des échos dans le pays. Ils veulent parler, ils veulent que le pays entier leur réponde; pas seulement une partie du pays, tout le pays. Que pour une fois, une seule fois, il y ait partout le même écho. Il n'a rien entendu. Il est mort.

MME GIROUARD

L'autre nuit, déshabillée sur le chemin, j'ai senti que pour eux j'étais rien. Ils pouvaient faire de moi ce qu'ils voulaient. Depuis ma jeunesse, je craignais ce moment. Je savais qu'un jour arriverait où je sentirais dans ma peau ce que depuis la conquête, ils font avec mon âme: ils la déshabillent.

MME MASSON

Cette nuit-là, je ne cherchais pas des vêtements, je cherchais des parcelles de raison qui auraient fait les choses égales à moi, ajustées à ce que je suis, douces pour moi. Mais, toujours, des choses accrochent, comme des arêtes, autour de nous. Les Chouayens s'entendent bien avec les Anglais; ils se disent raisonnables parce que, eux, ils acceptent la réalité, le destin, tout ce que vous voudrez.

Mais leur raison est de la folie; ils sont continuellement déshabillés, annulés, devant les Anglais, les marchands, les vendeurs de terre, les compagnies de bois. Nous, nous nous battons pour nous habiller. Après, nous serons comme lavés, nous deviendrons des choses naturelles, normales; des choses qu'on peut oublier dans un coin du monde, mais elles ne cessent pas d'exister. Actuellement, je n'arrive pas à m'oublier et à vivre comme si de rien n'était. Même si je suis la seule à le ressentir, ce n'est pas normal.

MLLE CHENIER

Olivier serait d'accord avec toi. Il s'est jeté par une fenêtre de l'église parce qu'elle était en flammes, mais ils ont vu qu'il était vivant. Ils peuvent le tuer, l'oublier: la vie du pays est en lui, comme un végétal enraciné dans sa terre et non ailleurs, et cette vie le conduit là où il faut: dans le sens du pays, contre les balles.

MME LALONDE

Moi, je vais vous dire: on est comme des arbres qui ont le pied dans l'eau et le problème est d'assécher le terrain.

MME GIROUARD

On est dans l'eau plus que jamais: nos maris en prison, des morts, les villages en feu.

MME LALONDE

Oui... quand c'est pas l'eau, c'est le feu.

Mlle CHENIER (A MME MASSON)

Tu as eu des nouvelles de ton mari?

MME MASSON

Non. Il était parti à Saint-Eustache avec son frère et ils ont rencontré les patriotes qui avaient réussi à s'échapper de la bataille. On m'a dit qu'ils sont aussitôt partis pour les Etats-Unis.

Mlle CHENIER

J'ai appris qu'on les a arrêtés, eux aussi. Ils ont été trahis par les gens qui leur ont fait traverser le fleuve. On les a amenés au fort de Côteau-du-Lac et, le lendemain, à la prison de Montréal.

MME MASSON

Bon... Je sais maintenant où ils sont.

MME LALONDE

Je vais faire du thé. NOIR.

SCENE IV

LA COUR ECLAIREE D'UNE MAISON DE FERME. UN GARCON, CLAUDE PLANTE, SORT DE LA MAISON, UN SAC SUR L'EPAULE. SON PERE ARRIVE A LA FERME ET SE TROUVE FACE A FACE AVEC LUI.

PERE

Où est-ce que tu vas?

CLAUDE NE REpond PAS ET RESTE SANS BOUGER, COMME BUTÉ.

PERE

A Saint-Eustache? A Saint-Charles? Tu trouves qu'il n'y a pas eu assez de morts?

CLAUDE

Vous trouvez pas qu'il y en a eu trop, vous?

PERE

Alors, pourquoi veux-tu aller te battre?

CLAUDE

... parce que.

PERE

C'est pas une réponse. T'es plus un enfant. Il faut savoir pourquoi tu fais les choses.

CLAUDE

Je le sais pourquoi je veux partir. Mais ça se dit pas comme ça, tout de suite. Je suis sûr que vous feriez comme moi, si vous aviez pas peur.

PERE

T'as pensé à ta mère? A tes soeurs? Tu sais ce qu'on leur fait aux familles des Patriotes?

CLAUDE

J'sais tout ça.

PERE

Mais alors, barnac, veux-tu ben me dire pourquoi tu veux aller retrouver les Patriotes? Juste au moment où ils sont lavés, foutus. On est battu, mon gars! T'entends ça, Claude? C'est fini. Les Anglais sont les plus forts. Ils ont l'armée avec eux; ils ont l'argent.

CLAUDE

Vous m'avez toujours dit que l'important, c'était pas l'argent.

PERE

Leur armée, qu'est-ce que t'en fais?

CLAUDE

Si moi, j'y vais, y en a sûrement d'autres qui vont y aller.

PERE

Leurs pères sont pas plus fous que ton père. Ils les laisseront pas partir. Tu partiras pas d'ici.

CLAUDE

Si je pars pas aujourd'hui, je partirai
demain. Ou en pleine nuit.

PERE

On y est déjà en pleine nuit. Et où veux-
tu aller?

CLAUDE

J'te l'dis pas. Tu viendrais me rechercher.

PERE

Claude, écoute-moi. Si tu sais ce que tu
fais, j'ai rien à dire. Mais j'voudrais
ben savoir si tu l'sais. Les Anglais sont
partout dans le comté, depuis la bataille
de Saint-Eustache. Tu peux rien faire, ici,
dans le comté. Les Anglais sont là. Et
nous, on n'a qu'à rester dans nos maisons.

CLAUDE

A trembler comme des pissous.

PERE

C'est "pea soup" qu'ils nous appellent.
J'le sais autant que toi. Mais c'est pas
"pissous", comme tu dis, de continuer à
faire vivre sa famille, traire les vaches,
faire d'l'étoffe du pays, faire boucherie,
vous nourrir, vous envoyer à l'école...

CLAUDE

Le père!... Allez-vous me nourrir jusqu'à
ma mort?

PERE

Est pas loin, ta mort, si tu vas les retrouver,
tes Patriotes?

CLAUDE

Niaisez-moi pas. Si je me marie, vous allez
nourrir ma femme, mes enfants?

PERE

Si tu te maries, tu seras capable de faire
vivre ta famille.

CLAUDE

Vous avez du travail pour moi? Vous avez
un autre morceau de terre pour moi?

PERE

J'en ai pas et tu l'sais. Demande aux
autres pères de famille. Personne peut
rien faire pour vous autres: il faut que
vous vous en cherchiez du travail ou des
terres.

CLAUDE

C'est pour ça que j'm'en vas.

PERE

Tu crois que les Patriotes vont te donner du travail?

CLAUDE

Non, i'me donneront pas du travail. Ils vont peut-être me donner les moyens d'en trouver, par exemple.

PERE

En faisant la révolte? En faisant des petites embuscades dans les villages, devant les églises? En se faisant tuer? En s'imaginant plus fins que les gouvernements?

CLAUDE

Vous croyez au gouvernement, vous? Il a de l'argent seulement pour les Anglais. Les Anglais, c'est le gouvernement! C'est les Anglais qui travaillent, c'est les Anglais qui ont les terres. Rappelez-vous ce que vous disiez au jour de l'An, l'an passé: en 1832, i'nous ont amené le choléra avec tous leurs immigrés, et c'est les immigrés qui ont eu les terres. C'est vous qui m'l'avez dit!

PERE

Mais j't'ai jamais dit d'aller te faire tuer.

CLAUDE

J'suis pas plus fou que vous. J'le sais qu'y a plus rien à faire. Pour cette année. Mais l'an prochain, si on s'organise, l'an prochain, si tout le monde est décidé - et j'en connais une bonne "gang" qui est décidée, on peut se venger.

PERE

La vengeance mène à rien, mon garçon.

CLAUDE

Vous parlez comme les évêques.

PERE

Les évêques connaissent peut-être mieux leur religion que toi.

CLAUDE

Si j'tue quelqu'un, parce qu'il en a tué un autre, j'suis d'accord avec vous: ça mène à rien. Mais si j'essaie d'gagner c'que d'autres ont pas pu gagner, parce qu'ils n'étaient pas assez forts, pas assez nombreux, pas assez organisés; si j'm'organise au lieu de rester dans mon écurie à attendre voir ce qui s'passe, j'vas peut-être gagner quelque chose et, en même temps, venger ceux qui sont morts.

PERE

Même Papineau voulait pas qu'on prenne les armes, rappelle-toi!

CLAUDE

Quand on n'a rien dans les mains, Papineau ou pas Papineau, on s'demande si les autres en ont pas trop dans les mains. J'regarde les Anglais, j'écoute c'qu'on raconte, pis j'm'aperçois qu'ils pensent jamais comme nous quand on s'aperçoit qu'on n'a rien dans les mains. Vous aimez ça, vous, les entendre nous rappeler la bataille des Plaines d'Abraham? Vous y étiez, vous? Moi, j'y étais pas. Si on a été battus à ce moment-là, c'est pas une raison pour que nous, on joue les chiens battus tout' not' sainte vie. J'voudrais bien leur montrer, une fois pour toutes, que c'est pas à coups de souvenirs qu'on fait un pays, mais à coups de hache et à coups de fusil.

Et pas des p'tits coups de hache pour ma famille, pour mon curé, pour le bon Dieu! Non, des grands coups de hache pour un pays qui est à personne d'autre qu'à moi! Si y en a un maudit qui se met la tête sous ma hache ou devant le canon de mon fusil, Anglais ou pas, battu ou pas, vengeance ou pas, évêque ou pas évêque, j'le donnerai mon coup de hache, je le tirerai mon coup de fusil. Le pays peut se faire à mon idée aussi bien qu'à leur idée.

PERE

Il faudrait peut-être s'entendre...

CLAUDE

Vous avez essayé de vous entendre avec le marchand général du village: qui c'est qui passe le lait dans le village? Hein?

PERE

C'est son frère. Mais c'est pas une preuve pour...

CLAUDE

Et son frère est anglais, comme par hasard. Qui c'est qui t'a passé de l'argent, l'hiver dernier?

PERE

S'il m'en avait pas passé, j'sais pas ce que j'aurais fait. Il a été correct.

CLAUDE

Oui... tu lui a remis son argent en travaillant pour lui au chantier pendant six mois de temps. Eh! ben, savez-vous que le fils des Anglais, dans le rang du 12, i'a gagné trois fois ce qui vous avait prêté? Ouais... Béni soit Dieu, monseigneur l'évêque, pis les Anglais!

PERE

T'avanceras à rien en te moquant de tout.

CLAUDE

Papa, j'peux me tromper. Mais j'sais une chose: j'aime pas ça avoir rien dans les mains et j'aime pas qu'on m'empêche d'y mettre un fusil. Les Anglais, ils en ont tous un fusil dans les mains et personne crie au meurtre. J'veux faire comme les Anglais, pour une fois: j'veux un fusil et j'veux tirer sur ceux qui sont pas d'accord avec moi, même s'ils n'ont rien dans les mains. Comme les Anglais!

PERE

C'est les Patriotes qui ont commencé.

CLAUDE

Ah! oui? Moi, je croyais que c'était le gouvernement qui faisait arrêter nos chefs. Bonaventure Viger a pas libéré des fantômes.

PERE

C'était pour nous empêcher d'aller trop loin.

CLAUDE

Arrêter des gens avec des armées!

PERE

C'est à eux, l'armée: ils s'en servent.

CLAUDE

Mais ce pays est à qui?

PERE

A tout le monde qui travaille.

CLAUDE

Non, il n'est pas à moi, si l'armée est pas à moi, si mes députés peuvent pas faire ce qu'ils veulent avec l'argent de leurs taxes.

PERE

Crois-tu prendre le pays avec un fusil?

CLAUDE

C'est avec des fusils qu'ils nous ont battus en 1760; c'est avec des fusils qu'on les battra.

DEUX HOMMES APPARAISSENT DANS L'OMBRE; ILS ENCERCLENT LA MAISON; CE SONT DES VOLONTAIRES ANGLAIS; ILS ONT DES FUSILS; UN PATRIOTE , PAUL BRAZEAU, EST AVEC EUX, LES MAINS LIEES.

CLAUDE

Paul!

1er VOLONTAIRE

Shut up, you!

CLAUDE (A SON PERE)

C'est Paul Brazeau, de Saint-Benoît.

2e VOLONTAIRE

What did he say?

CLAUDE (A PAUL)

Qu'est-ce qu'il dit?

LE DEUXIEME VOLONTAIRE DONNE A CLAUDE UN
COUP DE CROSSE.

PAUL

Il veut que tu te taises...

CLAUDE ET SON PERE SONT APPUYES AU MUR DE
LA GALERIE, LES BRAS LEVES, SOUS LA MENACE
DU FUSIL D'UN DES VOLONTAIRES.

ler VOLONTAIRE (A PAUL)

Ask them, what they know about Girouard.

CLAUDE

Girouard?

IL RECOIT UNE GIFLE OU UN COUP DE DEUXIEME
VOLONTAIRE.

PAUL

Ils veulent savoir où est Girouard.

PERE

Mais toi, tu le sais pas?

ler VOLONTAIRE (A PAUL)

Ha! You know it! (AVEC UN FORT ACCENT)

Depuis des heures, plusieurs heures, tu
prétends rien savoir.

IL SORT UN PISTOLET; A CE MOMENT, SORTENT
DES FEMMES DE LA MAISON, LA MERE ET TROIS
FILLES.

2e VOLONTAIRE

Hands up!

IL LEUR INDIQUE DU CANON DE SON FUSIL, DE
SE GROUPER AVEC CLAUDE ET SON PERE, LE
LONG DU MUR OU DE LA GALERIE.

LA MERE

Mais on n'a rien fait!

2e VOLONTAIRE

I don't speak French, Mrs Peasoup!

1er VOLONTAIRE

Tell them, I'll kill you, if you don't say
where is Girouard.

PAUL

Il dit qu'il va me tuer si je lui dis pas
où est Girouard.

UN TEMPS

CLAUDE

Il ne le sait pas.

1er VOLONTAIRE (IRONIQUEMENT, CAR IL A BIEN
COMPRIS)
What did he say? (PAUL NE REpond PAS)

Say in English, please, what he said!

PAUL

He said, I don't know.

LE PREMIER VOLONTAIRE VA VERS CLAUDE ET,
TRANQUILLEMENT, LUI ENLEVE SA VESTE ET SA
CHEMISE.

1er VOLONTAIRE

Ask him if it is cold tonight.

PAUL NE DIT RIEN.

2e VOLONTAIRE (LUI RELEVANT LA TETE PAR LES
CHEVEUX)

Son-of-a-bitch! We want you to talk!

Talk in your lousy French!

PAUL

Il te demande s'il fait froid.

1er VOLONTAIRE

...tonight...

PAUL

...cette nuit.

1er VOLONTAIRE

REPOSE SA QUESTION A CLAUDE QUI NE REpond PAS.

It's cold tonight or not?

PAUL

LES CHEVEUX TOUJOURS TIRES PAR LE DEUXIEME
VOLONTAIRE.

Il fait froid ce soir ou non?

1er VOLONTAIRE (A CLAUDE)

Say: it's cold.

PAUL

Dis qu'il fait froid.

1er VOLONTAIRE

It's cold or not?

CLAUDE

Il fait froid.

LE PREMIER VOLONTAIRE GIFLE CLAUDE.

1er VOLONTAIRE (A CLAUDE)

Make a man of yourself. Say it in English.

It's cold tonight.

PAUL

Il veut que tu le dises en anglais.

2e VOLONTAIRE (QUI REPREND CLAUDE)

En anglais, comme un homme...

UNE DES JEUNES FILLES SE PRECIPITE SUR LE
PREMIER VOLONTAIRE ET SE MET A LE BOURRER
DE COUPS DE POING.

1er VOLONTAIRE (RIANT)

Oh! Joan of Arc!

IL MAITRISE LA JEUNE FILLE ET SE MET A LA
DESHABILLER; SON PERE ET CLAUDE SE PORTENT
A SON SECOURS; LE VOLONTAIRE LES MET EN
JOUÉ, EN LAISSANT LA FILLE.

1er VOLONTAIRE

Hands up! Where is Girouard?

PAUL

Dites n'importe quoi. Il veut savoir où est Girouard.

2e VOLONTAIRE

You talk too much, you. (AU 1er VOLONTAIRE)

We are loosing time. Let's burn their home: they will keep it in mind. (A CLAUDE)

2e VOLONTAIRE (SUITE)

Say it in your nice lousy French, my little boy.

IL LUI ARRACHE CE QU'IL PEUT DE SES VETEMENTS, EN TENANT TOUJOURS D'UNE MAIN SON FUSIL.

PAUL

Il dit qu'il va mettre le feu.

PERE (AVEC UN FORT ACCENT)

I am not a Patriot... I am for the Queen.

CLAUDE SE PRECIPITE SUR SON PERE; LE PERE LE REPOUSSE ET CONTINUE, EN FRANCAIS.

Je ne suis pas un patriote. Ne brûlez pas ma maison: je n'ai rien fait. Mes enfants n'ont rien fait.

CLAUDE ARRACHE LE FUSIL DE LA MAIN DU PREMIER VOLONTAIRE ET VEUT TIRER SUR LUI; LE DEUXIEME VOLONTAIRE LE MET AUSSITOT EN JOUE, MAIS LE PERE ARRACHE LE FUSIL DES MAINS DE SON FILS ET LE REMET AU PREMIER VOLONTAIRE. A CE MOMENT, UNE PETITE TROUPE DE 2 OU 3 VOLONTAIRES ARRIVE, AVEC DEUX TORCHES ENFLAMMEES; LES CANADIENS-FRANCAIS SE FIGENT; LE PREMIER VOLONTAIRE VA PRENDRE UNE DES TORCHES ET LA LANCE SUR LA MAISON; L'ECLAIRAGE DIMINUE; ON NE VOIT PLUS QUE L'AUTRE TORCHE DANS LE NOIR ET ON ENTEND LE BRUIT DES FLAMMES QUI DETRUISENT UNE MAISON; NOIR COMPLET.

SCENE V

FIN DECEMBRE 1837; GRANDE SALLE DE LA PRISON DU PIED-DU-COURANT, A MONTREAL, AU 2e ETAGE. ON EST AU PETIT MATIN. TROIS HOMMES SONT ETENDUS SUR DES PAILLASSES. ON ENTEND DES CLEFS; LE GEOLIER ENTRE, SUIVI DE CLAUDE PLANTE, ET PAUL BRAZEAU. LES TROIS AUTRES, DEJA PRESENTS, SONT WOLFRED NELSON, FRANCOIS NICOLAS, ET AMABLE DAUNAI. LES NOUVEAUX ARRIVANTS RESTENT DEBOUT, EMBARRASSES, LEUR PAILLASSE DANS LES BRAS; LE GEOLIER SORT.

WOLFRED NELSON (SE REVEILLANT)

Bonjour!

LES DEUX

Bonjour.

WOLFRED

Bienvenue dans les prisons de Sa Majesté!

AMABLE DAUNAI

Tiens, des nouveaux. On n'était vraiment pas tout seul à se battre: il en arrive tous les jours. De partout.

WOLFRED

D'où venez-vous?

PAUL BRAZEAU

De Saint-Benoît.

FRANCOIS NICOLAS

A Saint-Benoît, ils ont tout brûlé comme
à Saint-Eustache?

CLAUDE PLANTE

Ils ont brûlé la ferme de mon père, en tout
cas.

PAUL

Ils en ont brûlé beaucoup d'autres.

CLAUDE

Et vous, vous êtes de Saint-Eustache?

FRANCOIS

Non, de Saint-Jean. Lui aussi.

IL MONTRE AMABLE DAUNAIS.

AMABLE (TENDANT LA MAIN)

Je m'appelle Amable Daunais.

FRANCOIS

Et moi, François Nicolas.

PAUL ET CLAUDE SE PRESENTENT.

PAUL

C'est vous qui...?

FRANCOIS

Oui, on est de ceux qui ont fusillé Chartrand.

AMABLE

On attend notre procès.

PAUL

Vous savez au moins exactement de quoi il vous accusent.

CLAUDE (A NELSON)

Il me semble que je vous ai déjà vu...
Vous étiez pas à l'assemblée de Saint-Charles, l'assemblée des Six-Comtés?

AMABLE

Vous parlez au docteur Wolfred Nelson, celui de Saint-Denis.

CLAUDE ET PAUL SE LEVENT, VONT VERS NELSON ET LUI DONNENT LA MAIN.

NOIR DE QUELQUES SECONDES.

LE MATIN. DEBUT JANVIER 1838. LES UNS FONT LES CENT PAS, LES AUTRES SONT ETENDUS SUR LEUR PAILLASSE. LE GEOLIER ENTRE AVEC UN DOCUMENT.

GEOLIER (A WOLFRED NELSON)

Je pense que ça vous intéressera.

IL DONNE LE DOCUMENT A NELSON. IL SORT.

WOLFRED (LISANT)

"Jean-Jacques Lartigue, par la miséricorde divine, et la grâce du St-Siège Apostolique, Evêque de Montréal. Au Clergé et à tous les fidèles de notre Diocèse: Salut et Bénédiction."

NELSON CHERCHE LA DATE; IL LA TROUVE A LA
FIN DU DOCUMENT: "Donné à Montréal, le
huit de janvier 1838."

IL REPREND LA LECTURE AU DEBUT.

"Quelle misère, Nos Très-Chers Frères,
quelle désolation s'est répandue dans plu-
sieurs de vos campagnes, depuis que le
fléau de la guerre civile..."

FRANCOIS

La "guerre civile" : C'est pas les citoyens
d'un même pays qui se battent, c'est des
ennemis.

WOLFRED (LISANT)

"...a ravagé cet heureux et beau pays, où
régnaient l'abondance et la joie, avec l'ordre
et la sûreté, avant que des brigands et
des rebelles..."

CLAUDE

Un rebelle vaut mieux qu'un évêque
bureaucrate.

AMABLE

J'ai toujours rêvé d'être un brigand.
C'est fait!

WOLFRED (LISANT)

"...et des rebelles eussent, à force de
sophismes et de mensonges, égaré une partie
de la population de notre Diocèse!"

AMABLE

...On a fait beaucoup de peine à l'évêque...!

WOLFRED (LISANT)

"Que vous reste-t-il de leurs belles promesses, sinon l'incendie de vos maisons et de vos Eglises, la mort de quelques-uns de vos amis et de vos proches, la plus extrême indigence pour un grand nombre d'entre vous?"...
Il oublie la prison dans tous nos malheurs...
(REPRENANT LA LECTURE) "Mais surtout, pour plusieurs, la honte d'avoir forfait à la fidélité due au Souverain..."

DEUX OU TROIS

Vive la Reine!

TOUS (SAUF WOLFRED NELSON, ET EN SE LEVANT)

Vive la Reine!

PAUL

Vive notre "bonne" Reine!

TOUS (SAUF NELSON)

Vive notre "bonne" Reine!

WOLFRED

Laissez-moi continuer! Faut savoir ce qu'on pense de nous, à l'extérieur.

"(...) à qui doit-on attribuer la première cause de ces malheurs? N'est-ce pas à ceux qui ont plongé la province par leur propagande de rébellion? N'est-ce pas à ces meneurs de révolte, qui ont osé s'emparer eux-mêmes de la Maison de Dieu, afin de s'en servir comme de fort et redoute pour différer le châtement qui les menaçait?

(IL S'ARRETE)

Qu'est-ce qu'il s'imagine? On pouvait s'enfermer dans les maisons des habitants, mais jamais toucher aux églises? On les a payés leurs églises ! Elles sont à nous autant qu'à eux. Et pour une fois qu'elles ont servi à quelque chose... Ah! les curés!

CLAUDE

A Saint-Denis, le curé, il était avec vous.

WOLFRED

Pas le curé. Le vicaire.

CLAUDE

D'accord, le vicaire. Il y en avait au moins un.

FRANCOIS

Oui, il y a eu des curés avec nous. Mais pas pour longtemps.

PAUL

Ils se sont sauvés, comme Chartier, à Saint- Eustache.

CLAUDE

...ou comme Papineau à Saint-Denis.

WOLFRED

C'est moi qui lui ai dit de partir.

AMABLE (A WOLFRED NELSON)

Passez-moi la lettre de l'évêque. Il nous dit peut-être quoi faire en prison.

WOLFRED (LUI INDIQUANT UN ENDROIT SUR LE DOCUMENT)

J'étais rendu là...

AMABLE (LISANT)

"Et comme d'après l'Ecriture, un abîme conduit ordinairement à un autre abîme..."

(S'ARRETANT) Un abîme + un abîme égale?

CLAUDE

Deux abîmes.

PAUL

Et voilà pourquoi on est en prison.

AMABLE (LISANT)

"...à peine le drapeau de la rébellion a-t-il été arboré que ces prétendus patriotes.." (IL S'ARRETE ET REPETE)

"...que ces prétendus patriotes..."

WOLFRED

Qu'est-ce qu'un vrai patriote? Il le sait, lui?

AMABLE (LISANT)

"...ces prétendus patriotes ont commencé à vous faire ressentir quelle espèce de gouvernement ils vous préparaient. En effet, est-ce le régime électif, qu'ils appelaient cependant le PALLADIUM de toutes les libertés, qui a proclamé les soi-disant Généraux, Colonels et autres Officiers de ces bandes, que l'habitant de la campagne n'a connues que par leurs pillages?"

PAUL

Oui, j'ai demandé à manger.

FRANCOIS

Moi, j'ai demandé de l'argent.

CLAUDE

Les Anglais, eux, ne font pas de "pillage",
ils font du "ménage"!

AMABLE (LISANT)

"Est-ce le voeu de la majorité du pays,
qui néanmoins selon leurs principes doit
régler tout dans un Etat, est-ce cette
volonté générale qui a dirigé les opéra-
tions militaires des insurgés?"

WOLFRED

Mais il est en train de tout mêler!

AMABLE

Quoi?

WOLFRED

Ah! continue!

AMABLE (LISANT)

"Vous trouviez-vous libres, lorsqu'en vous
menaçant de toutes sortes de vexations, de
l'incendie..."

CLAUDE

Et pourquoi il ne parle pas de Saint-Eustache,
de Saint-Benoît, de Sainte-Scholastique, de
Saint-Denis?

AMABLE (LISANT)

"...et de la perte de tous vos biens, de la mort même si vous ne vous soumettiez à leur effrayant despotisme, ils forçaient plus de la moitié du petit nombre qui a pris les armes contre notre auguste Souveraine, à marcher contre ses armées victorieuses? Ils ont montré ce qu'était la liberté qu'ils vous promettaient, lorsqu'ils ont dépouillé vos granges et vos maisons, qu'ils ont enlevé vos bestiaux, et vous ont réduits à la dernière pauvreté, afin de se gorger de butin dans leurs camps, où ils démoralisaient notre jeunesse en l'entretenant dans un état habituel d'ivrognerie, pour étourdir ses remords. Ils ont fait voir ce qu'ils entendaient par libéralité, quand ils ont massacré de sang-froid, non en bataille rangée, mais avec toute l'atrocité de l'assassinat, des hommes qui n'avaient d'autres torts à leurs yeux, que celui de ne pas partager leurs opinions politiques." (IL S'ARRETE)

Mon cher François, je crois que ce passage du...mandement de Mgr Lartigue, s'adresse spécialement à nous...

FRANCOIS

Nous en sommes là. Avant d'être jugés, un évêque nous appelle assassins. Il parle d'assassinat, quand on fusille un homme qui nous a trahis, en temps de guerre. Et si on nous tue, si le gouvernement décide de nous pendre, pour haute-trahison, il ne parlera plus d'assassinat, il parlera d'exemple, de juste punition, de rémission des péchés...

PAUL

"Per omnia saecula saeculorum..."

AMABLE

Amen! (IL CONTINUE A LIRE) "Tels sont les fruits amers d'une première faute. Hélas! qui vous eût dit, dès le commencement de vos divisions entre co-sujets et compatriotes, qu'une agitation illégale conduirait bientôt à l'insurrection..."

(S'AVANCE PEU A PEU UN PERSONNAGE HABILÉ EN EVEQUE, C'EST MGR LARTIGUE, QUI REMPLACERA BIENTOT AMABLE DAUNAI EN DISANT LE TEXTE DU MANDEMENT; LA SCENE COMMENCE A S'ASSOMBRIR.)

...et à la rébellion ouverte, celle-ci au vol et au meurtre, et tous ces crimes aux malheurs affreux, qui vous ont ensuite accablés: un semblable Prophète sans doute aurait alors passé parmi vous pour visionnaire; et pourtant, il n'aurait prédit que la vérité."

MGR LARTIGUE

"Oui, c'est ce qui vous a été annoncé d'avance par vos Prêtres, par votre Evêque, par ceux qui avaient su lire et comprendre l'histoire de tous les siècles, et en tirer des leçons salutaires pour l'avenir; pourquoi donc n'a-t-on pas voulu les écouter, et profiter des lumières de la Révélation, de la sagesse des âges, de l'expérience, et des événements qui se passent encore tous les jours en France, en Espagne, en Portugal, dans l'Amérique du Sud, et partout où l'on a prétendu essayer de ces systèmes funestes d'insurrection? Oh! combien on eût épargné au Canada de peines et de douleurs, de crimes et de remords, si chacun eût suivi les avis de son Pasteur!"

PENDANT LES DERNIERES PAROLES DE MGR LARTIGUE,
ENTRAIT UN LORD ANGLAIS, LORD DURHAM.
LE RESTE DE LA SCENE EST DANS LE NOIR.
ON EST MAINTENANT DANS UN BUREAU.

DURHAM

Excellence, j'ai beaucoup étudié, avec les gens de mon entourage et du conseil, la situation politique actuelle du Bas-Canada. Et surtout, vous l'imaginerez facilement, j'ai été préoccupé du triste sort de tous les prisonniers politiques. Je crois que nous pourrons arriver à une solution équitable et satisfaisante pour toutes les parties en cause.

MGR LARTIGUE

Je suis persuadé, monsieur le Gouverneur, que vous réglerez ce conflit de la façon la meilleure possible. Et je vous assure de mon soutien inconditionnel. La seule chose qui me paraît importante, est que les Canadiens soient à nouveau convaincus que l'ordre et le respect de l'ordre sont les meilleurs garants de leur tranquillité. La révolte leur a apporté de nombreux malheurs, vous le savez.

DURHAM

Des malheurs inutiles, il faut l'admettre.

MGR LARTIGUE

Et j'oserais dire: souvent démesurés... Mais ils ont, nul ne peut le contester, désobéi aux ordres de leur gouvernement et à ceux de leur évêque. Il faut, je crois, redonner un sens à leur obéissance et ne pas les décevoir, s'ils obéissent; il faut faciliter, si vous me permettez de parler ainsi, leur adhésion à de nouvelles directives.

DURHAM

Si je vous entends bien, vous plaideriez pour la clémence.

MGR LARTIGUE

Je ne me sens pas en droit de vous donner un conseil, encore moins de vous imposer mon idée. Mais il me semble qu'il est essentiel de trouver des mesures qui leur permettent de retrouver la confiance qu'ils ont toujours eue envers le pouvoir politique...

DURHAM

...et religieux.

MGR LARTIGUE

Vous comprendrez facilement que mon ministère et celui de tous mes prêtres seraient grandement facilités, si un appui plus tangible nous était manifesté de la part de nos fidèles.

DURHAM

Depuis l'échec de la rébellion, plusieurs Canadiens, patriotes ou non patriotes, ont retrouvé, je crois, le chemin de leur église...

MGR LARTIGUE

Oui, c'est juste. Et j'en suis reconnaissant à Dieu et... aux événements. Mais la peur, si elle est bonne conseillère, n'est pas toujours une sauvegarde sûre pour l'avenir.

DURHAM

En effet, la peur n'intervient souvent qu'à la toute dernière extrémité, devant la mort.



MGR LARTIGUE

Chose étrange, ils ne craignent pas la mort. Ils ont plutôt peur d'être trompés; ils ont peur de trop en dire; ils ont peur de ne pas être assez forts.

DURHAM

Et ils se lancent contre des armées!

MGR LARTIGUE

Parce qu'enfin!, des gens de leur race leur ont dit ce qu'il fallait faire. Ce n'était pas ce qu'il fallait, mais il y avait quelque chose à faire. Et n'oubliez pas la victoire de Saint-Denis qui permettait tous les espoirs.

DURHAM

Je n'ai pas étudié la situation sous cet angle, Excellence.

MGR LARTIGUE

Je sais. Et je vous prie de m'excuser de m'être égaré dans des considérations peut-être trop personnelles, trop liées à notre propre personnalité. Et je reviens à mon premier souci: faites disparaître la peur qu'ils ont de vous et de nous.

DURHAM

Ne craignez-vous pas qu'ils recommencent à la première occasion?

MGR LARTIGUE

Je ne crois pas. Il faut reconnaître que, fondamentalement, nous sommes un peuple pacifique. Dans cent ans, on ne comprendra toujours pas pourquoi et comment cette révolte a éclaté.

DURHAM

Je crois le savoir, Excellence. Cette révolte a éclaté à cause du parti anglais, à cause de mes prédécesseurs. Ils ont provoqué les Patriotes.

MGR LARTIGUE

Mais qui jetait les hauts cris, en réclamant la démocratie, le gouvernement responsable? Qui refusait de payer la dîme, de subvenir aux besoins du clergé, des seigneurs?

DURHAM

Les Patriotes, en effet. Ils le disaient, mais ils n'étaient pas encore prêts à le faire; ils n'avaient même pas l'idée de renverser le gouvernement.

MGR LARTIGUE

Et ce jour dont partout on entendait parler, qui devait être le début de la révolte?

DURHAM

Ils en parlaient de ce fameux jour, mais on ne saura jamais s'il aurait eu lieu. Ce que je sais, c'est qu'on a arrêté les chefs patriotes, avant même qu'il y eut révolte. Le procès le plus insignifiant des Nelson, Daunais, Nicolas, Bouchette ou Girouard, l'étalerait devant le grand public, ne pourrait rien faire d'autre que le prouver, le mettre noir sur blanc, quand plusieurs l'ont déjà oublié.

MGR LARTIGUE

Si je vous comprends bien, il ne s'agirait pas de clémence; il s'agirait plutôt de tirer parti des dures leçons que cette révolte a données aux Patriotes, et, en même temps, empêcher toute inutile ou injuste récrimination contre ceux que vous dites être les véritables auteurs de trouble.

DURHAM

...Excellence, de votre côté, vous avez déjà été impitoyable, et avec raison, en refusant la sépulture chrétienne à tous ces gens qui ont désobéi à ce que vous dites être la loi de votre Eglise et à ce qui se trouve, par un heureux hasard, être aussi la loi du monarque que je représente ici. Et cela me fait songer que le pouvoir civil, à sa façon, pourrait lui aussi détacher le corps de ces hors-la-loi, de la terre qu'il réclame, les détacher du pays dont ils se font les défenseurs et les héros.

MGR LARTIGUE

Bien piètres héros... Plusieurs se sont sauvés, après avoir entraîné le peuple.

DURHAM

Permettez-moi de vous faire remarquer, Excellence, qu'il s'agit, dans le cas présent, d'hommes qui se sont livrés ou qui ont été pris, sans avoir fui.

MGR LARTIGUE

Et Wolfred Nelson?

DURHAM

Est-ce fuir que de se cacher quand tout est perdu? "A quoi sert à l'homme de gagner l'univers..."

MGR LARTIGUE

"...s'il vient à perdre son âme". Ne l'ont-ils pas perdue?

DURHAM

Je ne suis pas juge en la matière, Excellence. Ce qui me revient, est d'éviter qu'ils troublent, non les âmes, mais le pays tout entier. Je pense les exiler. Il suffit qu'ils reconnaissent leur culpabilité et je décréterai l'exil. Cela pour quelques-uns. Pour la douzaine de réfugiés aux Etats-Unis, surtout Papineau: interdiction de revenir au pays. Pour la centaine d'autres, une... généreuse amnistie.

MGR LARTIGUE

Ils reconnaîtront leur culpabilité?

DURHAM

Pour sauver tous leurs autres camarades patriotes: oui.

MGR LARTIGUE

Cette solution, monsieur le gouverneur, me paraît équitable et digne de respect. Je tiens à vous assurer du mien et de mon paternel appui.

DURHAM

Laissez-moi profiter de cette occasion, Excellence, monseigneur l'évêque de Montréal, pour vous dire toute mon admiration pour vous et votre clergé. En l'absence d'institutions civiles permanentes, votre Eglise, lors des récents événements, a présenté presque l'unique apparence de stabilité et d'organisation, et a fourni le seul soutien efficace à la civilisation et à l'ordre. Votre clergé a droit à ce témoignage de mon estime, non seulement parce que tout ceci est vrai, mais aussi en reconnaissance des services éminents qu'il a rendus par son opposition aux menées des mécontents. Dans le rapport que je dois présenter au gouvernement de Sa Majesté, j'inclurai quelques pages où je vous rendrai ce juste hommage.

ILS SORTENT PENDANT LES DERNIERES PAROLES
DE DURHAM.

L'ECLAIRAGE REVIENT SUR LES PRISONNIERS; IL
NE RESTE QUE NELSON, NICOLAS ET DAUNAIS.

WOLFRED NELSON

Je vous écrirai des Bermudes. J'espère que cet exil ne sera pas trop long.

FRANCOIS NICOLAS

Il peut arriver que vous reveniez plus tôt que vous ne le pensez. Qui sait si l'an prochain...

WOLFRED

Ne pensez plus à prendre les armes.

FRANCOIS

Je pense à d'autres que moi. L'an prochain, je serai encore en prison, ou pendu.

AMABLE DAUNAI

Ce n'est pas si sûr. Pense à Adam Thom qui trouvait ridicule qu'on nous engraisse tout l'hiver, tellement il était sûr qu'on finirait tous sur la potence. Et tu vois, il n'y a encore aucun pendu; ils vident même la prison.

FRANCOIS

Rien n'est encore réglé pour nous.

WOLFRED

Vous aurez un procès devant jury et la majorité en sera sûrement canadienne. Je serais étonné qu'il vous condamne pour la mort de Chartrand, un traître au pays.

LE GEOLIER (ENTRANT)

Monsieur Nelson, c'est l'heure.

(IL LUI ATTACHE LES MAINS)

Vous savez, monsieur Nelson, le jour de l'amnistie...

WOLFRED

Le jour où j'ai appris mon exil...

LE GEOLIER

Oui, il y a 3 jours, le 28 juin, c'était le jour du couronnement de la reine Victoria. J'étais chez mes parents, à Saint-Polycarpe. L'évêque avait demandé de chanter un Te Deum. Eh! bien, croyez-le ou pas, à la grand-messe, le dimanche, tout le monde est sorti pendant le Te Deum! Y avait pus de monde dans l'église: le curé s'est arrêté de chanter. I'faut dire qu'il l'avait pas commencé fort, lui non plus. La petite reine a pas eu un beau gros Te Deum...

FRANCOIS

Nelson, il y a encore de l'espoir.

WOLFRED

On sait jamais. On verra ce que fera
Papineau. (LES TROIS SE DONNENT LA MAIN)

SCENE VI

LE DECOR CHANGE; NELSON RENTRE DANS UNE FILE DE SEPT AUTRES PRISONNIERS, LES MAINS LIEES, QUI VONT MONTER SUR LA PASSERELLE DU BATEAU-VAPEUR, "LE CANADA"; ON EST AU PORT DE MONTREAL; UNE GRANDE FOULE ASSISTE AU DEPART DES EXILES, SILENCIEUSE.

UNE VOIX ENTONNE: "UN CANADIEN ERRANT..."; TOUS TOURNENT LE DOS AUX SPECTATEURS. UN HOMME SE DETACHE DU GROUPE ET EN AMENE UN AUTRE AVEC LUI; IL SE PLANTE DEVANT LUI ET CROISE LE MAJEUR DE SA MAIN GAUCHE PAR-DESSUS CELUI DE SA MAIN DROITE; IL ATTEND LA REACTION DE SON VIS-A-VIS; CELUI-CI NE COMPREND PAS; IL REPETE LE GESTE, PRESQUE DESEPEREMENT; TOUJOURS INCOMPREHENSION DE LA PART DE L'AUTRE. IL SE BOUCHE LA NARINE GAUCHE AVEC LE POUCE DE LA MAIN GAUCHE ET PLACE L'INDEX SUR LE COTE GAUCHE DU NEZ; MEME MANEGE QUE PLUS HAUT. IL SE MET LE PETIT DOIGT DE LA MAIN GAUCHE DANS L'OREILLE GAUCHE; MEME MANEGE. IL EST DESEPERE; DANS UNE TENTATIVE ULTIME DE SE FAIRE COMPRENDRE:

LE FRERE CHASSEUR

Salut! Belle journée pour un mardi!

LE MEFIANT

Salut! J'espère qu'il fera encore beau,
mercredi.

LE FRERE CHASSEUR

Enfin! Tu as compris que j'étais un Frère
Chasseur. J'étais sûr que tu en étais.
Je t'ai vu chez...

LE MEFIANT

Quoi! Tu es Frère Chasseur, tu es Patriote?

IL ELEVE LA VOIX ET FAIT SE RETOURNER DES
FEMMES ET DES HOMMES QUI TERMINENT LE CHANT
OU SONT DEJA EN TRAIN DE QUITTER LA SCENE.

Hé! Il est Frère Chasseur.

LES GENS NE COMPRENNENT PAS TROP.

LE FRERE CHASSEUR

(LE PRENANT PAR LE BRAS ET LUI METTANT LA
MAIN SUR LA BOUCHE)

Traître! Tu n'es pas un Frère Chasseur!
Si tu dis un mot de plus, t'auras affaire
à nous. (IL LACHE PRISE)

Pourquoi t'as répondu à mon signe?

LE MEFIANT

Quel signe?

LE FRERE CHASSEUR

Qui t'a mis au courant?

LE MEFIANT

Au courant de quoi?

LE FRERE CHASSEUR

J't'ai fait un signe et t'as répondu.

LE MEFIANT

T'en as fait plusieurs...

LE FRERE CHASSEUR

Je parle du dernier.

LE MEFIANT

Lequel?

LE FRERE CHASSEUR

Laisse faire. Pourquoi t'es pas Frère
Chasseur? Tout le monde est Frère Chasseur.

LE MEFIANT

J'suis pas Patriote. J'ai pas envie d'être
déporté aux Bermudes.

LE FRERE CHASSEUR

Tu as une terre?

LE MEFIANT

Moi, j'ai pas de terre. Je travaille aux
chantiers.

LE FRERE CHASSEUR

Les compagnies, si on s'y met, c'est nous,
c'est toi qui pourraient les avoir.

LE MEFIANT

Les Anglais vont nous les donner?

LE FRERE CHASSEUR

Non, on va les prendre.

LE MEFIANT

Comment? Avec quoi?

LE FRERE CHASSEUR

Les Américains s'en viennent. On est en
juillet; eh! ben, dans pas longtemps, ils
vont nous aider à prendre... J't'en dis
pas plus. Tu veux en savoir plus long?

LE MEFIANT

Vous autres, vous êtes combien?

LE FRERE CHASSEUR

On est déjà 8,000 dans le sud de Montréal,
1,000 dans Montréal même. Si tu viens ce
soir, t'en sauras plus.

LE MEFIANT

C'est où? (LE FRERE CHASSEUR LE LUI DIT A
L'OREILLE)

SCENE VII

IL FAIT PRESQUE NUIT. QUELQUES SEMAINES
PLUS TARD. LE MEFIANT REVIENT PAR UN
AUTRE COTE ET RENCONTRE UN DEUXIEME
FRERE CHASSEUR.

LE MEFIANT

Salut! Belle journée pour un mardi!

LE DEUXIEME FRERE CHASSEUR

Salut! J'espère qu'il fera encore beau,
mercredi!

LE MEFIANT

Salut, frère!

TOUS LES DEUX AJOUTENT LE SIGNE SECRET DE
SE CROISER LES MAJEURS.

LE 2e FRERE CHASSEUR

Salut!

LE MEFIANT

Sais-tu la nouvelle? C'est le 3 novembre
que les Américains arrivent.

LE 2e FRERE CHASSEUR

Le 3 novembre?

LE MEFIANT

Oui, le 3 novembre. On va prendre Chambly et Sorel.

LE 2e FRERE CHASSEUR

Ils sont combien?

LE MEFIANT

On dit qu'ils seront 8,000. Avec le frère du Dr Nelson de Saint-Denis, Robert Nelson.

ARRIVE UN 3e FRERE CHASSEUR; ON FAIT LE SIGNE DU MAJEUR.

LE 3e FRERE CHASSEUR

Papineau a dit qu'il reviendrait.

Le 2e FRERE CHASSEUR

Quand?

LE 3e FRERE CHASSEUR

Si on prend Montréal, il revient.

LE 2e FRERE CHASSEUR

Mais qui te dit qu'on va prendre Montréal aux Anglais?

LE MEFIANT

Si on prend Chambly, Sorel, si on prend Saint-Jean, on a tout le sud; et alors, les paroisses du nord de Montréal et tout le sud peuvent prendre Montréal.

LE 2e FRERE CHASSEUR

Mais on n'a pas de fusils!

LE 3e FRERE CHASSEUR

Des armes passent tous les jours par la
frontière américaine. Le 3 novembre, tout
le monde aura des armes.

LE 2e FRERE CHASSEUR

Si c'est vrai, je commence à y croire à
l'indépendance.

LE MEFIANT

Tu viens ce soir, à l'initiation?

LE 2e FRERE CHASSEUR

Oui, j'y vais.

LE 3e FRERE CHASSEUR

Moi aussi.

ILS SE QUITTENT, EN SE FAISANT LE SIGNE DU
PETIT DOIGT DANS L'OREILLE; DES FEMMES PAS-
SENT ET N'Y COMPRENENT RIEN.

LE MEFIANT

Hé! Madame! Vous avez su pour Nicolas et
Daunais? Ils ont été acquittés!

LA DAME

Yes, I know. Acquitted by French people!

LE 2e FRERE CHASSEUR

Vous n'êtes pas d'accord? Chartrand était un traître.

L'AUTRE DAME

Don't talk with these people!

LES DEUX GROUPES SORTENT, CHACUN DE SON COTE.

SCENE VIII

UNE GRANGE OU UNE GRANDE SALLE. LES 4 FRERES CHASSEURS QU'ON CONNAIT DEJA ATTENDENT DANS LA PRESQUE OBSCURITE. ON POUSSE UN GARCON SUR LA SCENE: C'EST CLAUDE PLANTE. UN DES 4 LE FORCE A SE METTRE A GENOUX ET LUI MET UN BANDEAU SUR LES YEUX. LES 4 S'ESQUIVENT ET ON ENTEND UN BRUIT DE PORTES QU'ON FERME ET CADENASSE. CLAUDE RESTE SEUL PENDANT UN BON MOMENT. MYSTERE. LES 4 REVIENNENT BRUYAMMENT; ILS PORTENT DES FUSILS ET DE LONGS COUTEAUX, ET AUSSI DES BOUGIES. ON INSTALLE DES BOUGIES AUTOUR DE CLAUDE ET ON LES ALLUME. UN TEMPS DE SILENCE.

UN FRERE

Répétez après moi.

"Je, Claude Plante, de mon consentement et en présence de Dieu tout-puissant"

CLAUDE

IL REPETE.

UN FRERE

"jure solennellement d'observer les secrets, signes et mystères de la société dite des "Chasseurs"

CLAUDE

MEME JEU.

UN FRERE

"de ne jamais écrire, peindre ou faire connaître d'une manière quelconque"

MEME JEU

"les révélations qui m'auraient été faites par une société ou une loge de Chasseurs"

MEME JEU

"d'être obéissant aux règles et règlements que la société pourra faire"

MEME JEU

"si cela se peut sans nuire grandement à mes intérêts, ma famille ou ma propre personne"

MEME JEU

"d'aider de mes avis, soins, propriétés,
tout frère Chasseur dans le besoin"

MEME JEU

"de l'avertir à temps des malheurs qui le
menacent."

MEME JEU

"Tout cela je le promets sans restriction"

MEME JEU

"et consens de voir mes propriétés détruites"

MEME JEU

"et d'avoir moi-même le cou coupé jusqu'à
l'os".

PENDANT TOUT LE SERMENT, LES 4 SE TIENNENT
A L'ARRIERE DES BOUGIES, CHACUN AVEC UN
FUSIL, LE CANON TOURNÉ VERS LE HAUT, ET
UN COUTEAU QUI FORME UNE CROIX AVEC LE
CANON DU FUSIL. A LA FIN DU SERMENT, ON
LUI ARRACHE LE BANDEAU; ILS ABAISSENT LE
COUTEAU VERS LUI, PUIS LE FUSIL.

UN FRERE

Si tu es traître à ton serment, ces bougies
mettront le feu à ta maison et à celle de
tes parents, et ces armes te tueront.

LE MEFIANT

Lève-toi. Tu es maintenant frère des Frères
Chasseurs. (LES 4 DEPOSENT LEURS ARMES; ON
SE DONNE L'ACCOLADE)

LE 3e FRERE CHASSEUR

Ton père ne veut toujours pas?

CLAUDE

Non.

LE 2e FRERE CHASSEUR

Dis-lui bien que si c'est pas nous qui con-
fisquons les terres des Anglais, ce sera
eux qui confisqueront les nôtres.

CLAUDE

Il ne le croit pas. Et en plus, il a
appris que j'étais là, quand on a saccagé
le magasin de l'Anglais..

LE MEFIANT

Les gens parlent trop.

CLAUDE

Ils ne prêtent pas tous le serment.

LE 2e FRERE CHASSEUR

Et les curés nous aident pas à faire res-
pecter le serment. Ils ont peur à leur
dîme.

CLAUDE

Il n'est pas d'accord sur ça non plus.

LE 1er FRERE CHASSEUR

Abolir la dîme, c'est pas abolir la religion.
C'est avoir un peu plus d'argent dans nos
poches.

CLAUDE

Que voulez-vous! Il a été habitué comme ça.
On ne le changera pas.

LE MEFIANT

On est maintenant presque 15,000, seulement
au Bas-Canada: je crois qu'on va changer
bien des choses.

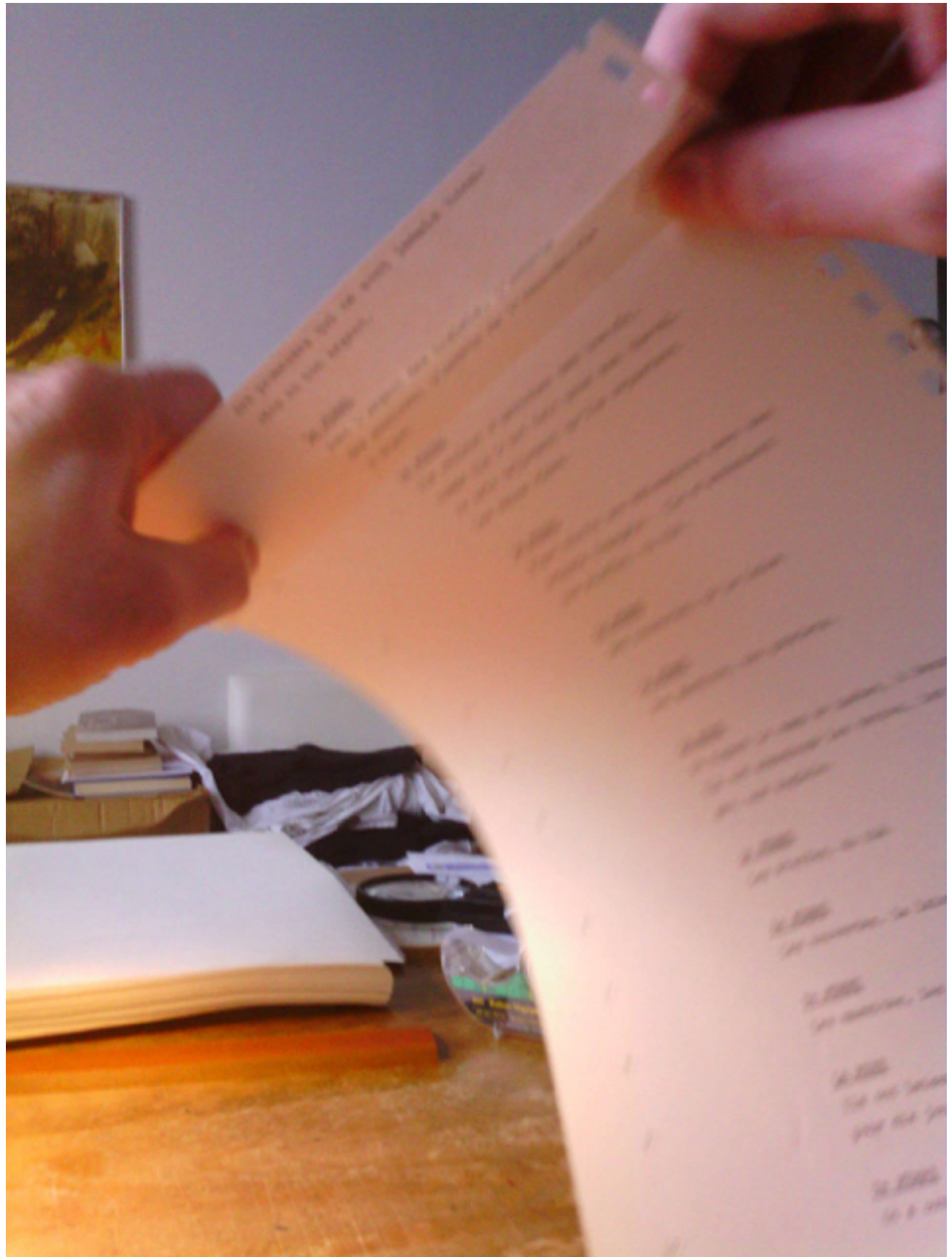
LE 3e FRERE CHASSEUR (EN LUI FAISANT UN
SIGNE SECRET)

Alors, au 3 novembre!

CLAUDE

Au 3 novembre!

ILS SORTENT.



SCENE IX

A SAINTE-MARTINE. UN BIVOUAC; QUATRE HOMMES
SONT ASSIS ET ATTENDENT; CLAUDE PLANTE ARRIVE;
ON SE FAIT LE SIGNE SECRET DES CHASSEURS.
TEMPS MORNE ET PLUVIEUX.

CLAUDE

Cette fois, c'est pour de bon!

1er HOMME

Tu n'es pas d'ici, toi.

CLAUDE

Je suis de Saint-Benoît, près de Saint-
Eustache.

2e HOMME

Pourquoi tu n'es pas là-bas?

CLAUDE

Parce que je suis ici, régiboire!

3e HOMME

Dans le comté des Deux-Montagnes, i'bougent
pas. I's'rappellent l'an dernier: Colborne
est passé par là! Il a tout brûlé.

CLAUDE

Cette année, il passera ni là, ni ici. Je
vous en donne ma parole.

4e HOMME

Y a du nouveau à Beauharnois?

CLAUDE

Oui! On a pris le manoir Ellice!

4e HOMME

I'sont morts?

CLAUDE

Non. En prison. Lui à Chateauguay, elle au presbytère. On s'est aussi emparé du bateau à vapeur qui arrivait des Cascades. Les gars, on n'attend plus que des nouvelles de Nelson.

3e HOMME

On va le rejoindre?

CLAUDE

Il arrive ce soir, avec une armée des Etats-Unis. Au moment voulu, on vous avertit, ici, à Sainte-Martine; vous venez nous rejoindre à Beauharnois; on se regroupe à Chateauguay et on part pour l'armée de Nelson.

2e HOMME

Où?

CLAUDE

On ne sait pas encore. Salut!

1er HOMME

Vive l'indépendance!

SCENE X

A BERTHIER, RIVE NORD DU FLEUVE, DEVANT
SOREL; UN HOMME, MCDONNELL, UN PATRIOTE,
FAIT LES CENT PAS; UN AUTRE, LE CAPITAINE
PACAUD, LE REJOINT.
ON EST SUR LE QUAI.

McDONNELL

Capitaine Pacaud?

CAPITAINE PACAUD

Oui.

McDONNELL

Alors?

PACAUD

Rien. A Sorel, y a personne.

McDONNELL

Mais on m'a bien dit que c'était le
3 novembre qu'il fallait traverser mes
troupes à Sorel.

PACAUD

Et on est le 3 novembre.

Je viens de traverser en chaloupe: il y a personne à Sorel, pas de patriotes qui nous attendent.

MCDONNELL

Ca nous sert à rien de traverser avec les troupes si y a personne qui nous attend. On fera pas l'indépendance à nous tout seuls!

PACAUD

Y se passe sûrement quelque chose...

SCENE XI

ON EST À NAPIERVILLE; QUELQUES HOMMES
AUTOUR D'UN BIVOUAC; LE 4 NOVEMBRE, AU
MATIN. IL PLEUT.

1er HOMME

Quand Nelson arrive avec son armée, on monte sur Saint-Jean, Chambly, Sorel; d'autres vont partir de Beauharnois, passer par Chateauguay et Laprairie. Les deux armées vont se rencontrer et traverser ensemble à Montréal. Colborne n'aura pas le temps d'arriver.

2e HOMME

Et les Anglais, les civils, ils feront pas
comme l'an passé: prendre les armes, brûler
nos maisons?

3e HOMME

C'est leurs maisons qui vont brûler, cette
fois-ci.

UN 4e HOMME ARRIVE.

4e HOMME

Nelson vient d'arriver.

1er HOMME

Avec l'armée des Américains!

4e HOMME

Il a laissé des armes près de la frontière.
On va les chercher.

1er HOMME

Il a combien d'hommes avec lui?

4e HOMME

Il est avec deux Français.

2e HOMME

Mais l'armée?

4e HOMME

Il dit qu'elle arrivera plus tard.

1er HOMME

I'sera trop tard! Partout, les Patriotes nous attendent!

4e HOMME

C'est pas grave. Venez, il va refaire la déclaration d'indépendance.

2e HOMME

Ils aiment ça, faire des discours.

3e HOMME

Viens. Ca aide à faire la guerre.

2e HOMME

Papineau, il faisait de beaux discours;
l'as-tu déjà vu faire la guerre?

1er HOMME

Allons écouter Nelson! On verra bien l'air qu'il a, le frère de l'autre.

SCENE XII

A SAINTE- MARTINE, LE SOIR DU 9 NOVEMBRE;
MEMES HOMMES QU'A LA SCENE IX; CLAUDE EST
AVEC EUX. LE 4e ARRIVERA AU COURS DE LA
SCENE.

1er HOMME

Les chances diminuent.

CLAUDE

Oui et non.

2e HOMME

Ils sont huit ou neuf cents; on pourra pas
tenir longtemps.

CLAUDE

Mais ce matin, on les a eus; on a arrêtés
les Anglais.

1er HOMME

Oublie pas qu'à Chateauguay, y a pas grand
patriotes: ils se sont tous fait prendre à
Caughnawaga, le 4 au matin; soixante ou
soixante-cinq Patriotes, tous prisonniers!
Ca commence mal une campagne.

CLAUDE

Qu'est-ce que tu fais de l'armée de Nelson?

3e HOMME

On n'a pas beaucoup de nouvelles de lui.

2e HOMME

Tu l'as vue, toi, l'armée de Nelson?

(4e HOMME ARRIVE)

4e HOMME

J'ai des nouvelles de Nelson.

CLAUDE

Tiens! Je vous l'disais qu'on en aurait des nouvelles de Nelson.

4e HOMME (TON MORNE)

Attends de les apprendre.

Il a apporté des armes sur un bateau, en venant des Etats-Unis et les a laissées près d'un quai avant de se rendre à Napierville avec deux Français; des Patriotes sont allés chercher les armes: 200 ou 300 fusils, un canon.

Mais voilà où ça devient intéressant.

A Lacolle, un bataillon anglais d'Hemmingford les a arrêtés et les Patriotes leur ont laissé les armes dans les mains, après une petite bataille.

Monsieur Nelson a voulu reprendre les armes, mais avant de les retrouver, il s'est fait battre dans un petit village, avec un nom anglais; un petit village, avec une petite église, comme à Saint-Denis.

Cette fois, l'église, elle était pas de notre côté...

1er HOMME

On s'est fait avoir.

4e HOMME

A Beauharnois, il veulent continuer. Ils attendent des bataillons d'Anglais, les bataillons de Glengarry, qui doivent être en train de traverser le fleuve.

CLAUDE

Beauharnois va connaître le sort de Saint-Eustache, le sort de Saint-Benoît.

ON A PRESQUE DES LARMES DANS LA VOIX.

2e HOMME

Faut que je retourne sur la ferme.

CLAUDE

Mets ta femme et tes enfants en sûreté.

2e HOMME

Et toi, sauve-toi. S'ils nous prennent, c'est nous qui serons déportés, cette fois-ci.

3e HOMME

L'an dernier, les Anglais demandaient qu'ils en pendent; ils vont en pendre cette année!

ILS SORTENT.

SCENE XIII

DES FEMMES ENTRENT; ELLES SONT ANGLAISES;
ELLES SERONT DIVISEES EN QUATRE GROUPE.

LE PREMIER GROUPE: UNE FEMME FAIT DU REPAS-
SAGE, AVEC DES FERS QU'ELLE CHANGE DE TEMPS
EN TEMPS; UNE AMIE LA REGARDE FAIRE; IL Y A
AUSSI LA PETITE FILLE DE LA REPASSEUSE.

LE DEUXIEME GROUPE: AUTOUR D'UNE TABLE OU IL
Y A, ENTRE AUTRES, UN PLAT A VAISSELLE, UNE
FEMME LAVE LA VAISSELLE ET DEUX AUTRES
L'ESSUIENT.

LE TROISIEME GROUPE: DEUX FEMMES FONT DU
PAIN OU JOUENT AUX CARTES.

LE QUATRIEME GROUPE: DEUX VIEILLES FEMMES SE
BERCENT. EN TOUT DIX FEMMES.

DES LE DEBUT DE CETTE SCENE, DES OUVRIERS COM-
MENCENT A CONSTRUIRE LA POTENCE QUI SERA TER-
MINEE POUR LA FIN DE LA SCENE; UNE POTENCE POUR
AU MOINS CINQ CONDAMNES. (cf. les documents
d'époque)

PREMIER GROUPE DE FEMMES

REPASSEUSE

Nous l'avons encore échappé belle, Madame
Kinsey.

AMIE

Ils nous auraient tous massacrés.

REPASSEUSE

Ils avaient déjà commencé. On dit même qu'à
Beauharnois, ils projetaient de tuer le sei-
gneur Elice et sa femme.

AMIE

Je suis fière d'être née Anglaise, Madame Mac Pherson. Imaginez maintenant ce qu'ils ont fait dans les campagnes.

Ils ont dévalisé nos magasins, parce que ce sont des magasins Anglais. Un ami de mon mari a trouvé son magasin vide, complètement vide, un bon matin.

PETITE FILLE

Pourquoi les Français vident nos magasins?

REPASSEUSE

Ce sont des voleurs, ma petite fille.

PETITE FILLE

Pourquoi ils volent, les voleurs?

AMIE

Pour empêcher les gens de manger. Pour faire du mal.

DEUXIEME GROUPE

LA LAVEUSE

J'espère que c'est bien fini.

lère ESSUYEUSE

Si le gouvernement se montre implacable, ce sera fini. On ne peut pas se demander toute sa vie qui va conduire dans ce pays. Il faut un maître et nous, les Anglais, nous avons le droit de conduire ce pays comme on l'entend. Nous l'avons conquis avec notre sang. Les Français ne sont pas les seuls à avoir versé leur sang pour le Bas-Canada.

2e ESSUYEUSE

On vient de voir ce qui se passerait si les French-Canadians étaient à la tête du pays. Ce sont des pillards, des voleurs, des désaxés.

LA LAVEUSE

Ce sont des papistes. Ils passent leur temps dans les églises ou dans les auberges.

lère ESSUYEUSE

La prison va les changer de régime.

LA LAVEUSE

Vous avez vu arriver des prisonniers?

lère ESSUYEUSE

Oui. Hier matin, je suis allée au fleuve, avec mon mari. Ils sont sages comme des moutons, quand ils sont attachés.

2e ESSUYEUSE

Mais on ne devrait pas lancer des balles de neige ou toutes sortes de saloperies sur eux.

lère ESSUYEUSE

J'ai vu des hommes cracher sur les prisonniers!

LA LAVEUSE

C'est peut-être exagéré, mais ils l'ont bien cherché. Rappelez-vous, l'année du choléra, en 1832: ils nous accusaient, nous, les Anglais, d'avoir emmené le choléra. Ils nous ont traités de pouilleux, de sales immigrants. Ce n'est pas trois prisons qu'il faudrait à Montréal, mais quatre, et même cinq!

lère ESSUYEUSE

J'espère qu'ils vont les laisser longtemps en prison, pour qu'ils réfléchissent et apprennent à obéir à la loi.

2e ESSUYEUSE

Ils veulent faire leurs propres lois.

LA LAVEUSE

La loi n'est pas plus à eux qu'à nous. On s'en contente; qu'ils fassent comme nous.

QUATRIEME GROUPE

lère VIEILLE

Victoria, vous avez lu le HERALD, ce matin?

LA 2e

Non, Edith. Je n'ai pas lu les journaux, ce matin.

LA lère

Ecoutez bien ceci: "Pour avoir la tranquillité, il faut que nous fassions la solitude."

(ELLE S'ARRETE)

"To have tranquility, we must make a solitude"-

C'est beaucoup plus beau en anglais, mais

enfin! (ELLE REPREND, EN FRANCAIS)

"Balayons les Canadiens..."

LA 2e

The French-Canadians...

LA lère

Yes, of course (ELLE REPREND)

"... de la face de la terre!... Dimanche soir, tout le pays en arrière de Laprairie présentait le spectacle funèbre d'une vaste nappe de flammes livides, et l'on rapporte que pas une seule maison de rebelle n'a été laissée debout. Dieu sait ce que deviendront les Canadiens qui n'ont pas péri, leurs femmes et leurs enfants, pendant l'hiver qui approche, car ils n'ont plus devant les yeux que les horreurs du froid et de la faim...Il est triste d'envisager les terribles suites de la rébellion et la ruine irréparable de tant d'êtres humains, innocents ou coupables.

Néanmoins il faut maintenir l'autorité des lois; il faut que l'intégrité de l'empire soit respectée, et que la paix, la prospérité soient assurées aux Anglais, même au prix de l'existence de la nation canadienne-française tout entière."

LA 2e

I have always dreamed of peace and prosperity...

TROISIEME GROUPE

LA lère

Vous avez déjà assisté à une pendaison?

LA 2e

Oh! non. Je ne voudrais pas.

Non! Vous êtes allée au Pied-du-Courant!

LA lère

Oui. J'ai vu pendre ces messieurs Duquet et Cardinal. Deux notaires!

LA 2e

Est-ce que c'est horrible?

LA lère

J'étais avec Charles (PRONONCE A L'ANGLAISE),
mon mari. Je voulais m'assurer qu'on en
faisait vraiment disparaître quelques-uns.
Evidemment, la mort, c'est toujours la mort.
Mais il y a des limites: ils étaient en
train de nous tuer. Il fallait réagir et
seule une punition exemplaire peut les remet-
tre sur le bon chemin.

LA 2e

Vous avez raison.

On ne leur a jamais fait de mal, que je
sache.

LA 2e

Je ne les connais même pas. Ils peuvent
faire ce qu'ils veulent, dans ce pays,
comme moi.

LA lère

Ils n'aiment pas parler anglais.

LA 2e

Je le parle bien, l'anglais, moi!

Pourquoi pas eux?

LA lère

Ah! ils ont de ces théories! Ils perdraient
leur foi, leurs terres, la France.

De toute façon, deux sont morts, hier.

C'est assez terrible.

LA 2e

Oui?

LA lère

Hier, comme vous savez, il neigeait et il faisait froid.

PREMIER GROUPE

REPASSEUSE

J'avais jamais vu de potence. C'est énorme. Y a de la place pour 6 ou 7 pendus.

AMIE

En même temps?

REPASSEUSE

Oui, mais hier, ils n'en ont pendu que deux.

QUATRIEME GROUPE

LA lère (LISANT)

"Nous avons vu la nouvelle potence faite par Monsieur Brondson, et nous croyons qu'elle sera dressée aujourd'hui en face de la prison, de telle sorte que les rebelles sous verrous jouiront d'une perspective qui, sans doute, aura l'effet de leur procurer un sommeil profond avec d'agréables songes. Six ou sept à la fois seraient là tout à l'aise, et un plus grand nombre peut y trouver place dans un cas pressé."

LA 2e

It's written by Adam Thom, isn't?

La lère (ELLE VERIFIE LA SIGNATURE)

Yes, c'est signé Adam Thom.

LA 2e

Il est toujours sévère, Adam Thom.

LA lère

Mais toujours juste.

TROISIEME GROUPE

LA lère

On devait avoir quatre pendus, mais Colborne a décidé que deux suffiraient.

LA 2e

Pour le moment. Y en aura sûrement d'autres.

LA lère

Ah! oui!... Je ne sais pas s'il y aura autant de monde à chaque fois, mais je vous dis qu'y avait du monde, hier matin. Les Anglais, d'un côté, les Français, de l'autre. Y en a qui priaient. Nous, on n'osait rien dire. On attendait.

DEUXIEME GROUPE

LA LAVEUSE

En premier, j'ai vu Cardinal, le plus vieux.

lère ESSUYEUSE

Quel âge il avait?

LAVEUSE

Quarante ans, à peu près. En arrière de lui, le plus jeune, Duquet; j'lui donnerais 20 ans tout au plus.

LA 2e

Avez-vous vu leurs parents?

LAVEUSE

La veille, les pendus avaient vu leurs parents. Mais j'sais pas s'ils étaient là pour la pendaison.

ON PEUT ENTENDRE LE CHANT DU "DE PROFUNDIS" PENDANT CETTE SCENE, SURTOUT DURANT LA PARTIE QUI SUIT; ON RAPPORTE QU'ON DISAIT LE "DE PROFUNDIS" DANS LES CELLULES DES PRISONNIERS, DURANT LES PENDAISONS.

PREMIER GROUPE

REPASSEUSE

Le bourreau les attendait: le vieux Humphrey. J'voudrais pas le rencontrer, la nuit, celui-là: il a un de ces visages! Les pendus avaient l'air des enfants, des anges, à côté de lui.

AMIE

Est-ce qu'il y avait un prêtre?

REPASSEUSE

Oui, un curé était là. Un jeune prêtre.
Quand Cardinal est arrivé en-dessous du
noeud coulant, tout le monde s'est tu.
Ca prit ni une ni deux, il avait les yeux
bandés et la corde au cou.

TROISIEME GROUPE

LA lère

J'ai pas eu le temps de comprendre ce qui
se passait: il gigotait au bout de la corde,
trois ou quatre pieds plus bas que le plan-
cher de l'échafaud.

DEUXIEME GROUPE

LA 2e ESSUYEUSE

Mon mari trouve qu'ils ne souffrent pas assez
longtemps.

LA LAVEUSE

J'pense qu'il aurait été servi avec le
deuxième pendu, le jeune Duquet.
Il n'est pas mort du premier coup.

TROISIEME GROUPE

LA lère

Il était nerveux! Il tremblait comme une
feuille! J'étais presque mal à l'aise pour
lui.

LA 2e

Commencez pas à vous en faire pour eux
autres!

LA lère

Ah! j'm'en fais pas. Mais il était bien
jeune... Il a fallu, imaginez-vous, que des
soldats ou des aides, j'le sais pas, le por-
tent jusque sur la trappe. Un peu plus, il
perdait connaissance.

REPASSEUSE

Le bourreau avait mal fait son noeud coulant;
le noeud a glissé sur la gorge et s'est serré
sur la bouche du pendu.

Le jeune homme est tombé, le visage sur les
montants de l'échafaud.

Ah! je vous assure que j'en demandais pas
tant. Il s'est mis à crier! Il avait du sang
partout.

DEUXIEME GROUPE

LAVEUSE

C'étaient les râles de la mort! Des gens vou-
laient qu'on le détache.

2e ESSUYEUSE

Qu'on le détache?

LA LAVEUSE

Mais le bourreau a remonté le corps.

lère ESSUYEUSE

Il était pas encore mort?

LA LA VEUSE

Non, il criait toujours.

Le bourreau a enlevé la corde; on est allé en chercher une autre; il lui a passé la nouvelle corde autour du cou; les gardes soutenaient le p'tit gars tout en sang, qui criait toujours...

Mais cette fois, Humphrey a pris son temps, presque vingt minutes!

TROISIEME GROUPE

LA lère

J'l'ai bien vu tomber, celui-là. Le noeud s'est serré à la bonne place, autour du cou. Crac!

QUATRIEME GROUPE

LA lère

Il écrit bien, monsieur Adam Thom.

LA 2e

Un bon journaliste.

LA lère

Où avez-vous mis le journal de ce matin?

LA 2e (QUI CHERCHE UNE TABLE)

Tenez, il est ici.

LA lère

Mais c'est celui du 17 janvier; c'était hier. Trouvez-moi celui du 18, celui d'aujourd'hui.

LA 2e LE TROUVE.

LA lère

Je ne sais pas si le gouverneur va gracier les sept condamnés à mort du 10 janvier.

(ELLE FEUILLETTE LE JOURNAL)

Ah! je ne crois pas; écoutez cela: "Il n'y a pas l'ombre d'une excuse pour continuer plus longtemps ses mesures faibles, indécises et impolitiques envers les ennemis avoués et coupables de la Couronne britannique. Comment arrive-t-il que de pauvres faquins comme Cardinal et Duquet soient seuls choisis pour apaiser l'indignation qui s'élève dans le coeur de ceux qui déplorent le sort des braves qui ont sacrifié leur sang pour la défense de la Couronne?"

LA 2e

Il y aura d'autres pendaisons...

PREMIER GROUPE

REPASSEUSE

Cardinal et Duquet n'avaient pris que des armes aux Indiens, mais parmi ceux d'aujourd'hui, il y en a qui ont tué un de nos fermiers, un nommé Walker.

LA 2e ESSUYEUSE

S'ils ont tué, il n'y a pas de pardon possible.

LA lère

Ils devront s'arranger avec Dieu.

LA 2e ESSUYEUSE

L'évêque catholique leur avait défendu de se révolter.

REPASSEUSE

C'était l'an dernier, ces défenses. Cet automne, ils n'ont rien dit. Ils se mettent tous à penser de la même façon. Vous allez voir, ils vont se terrer dans leurs paroisses, dans leurs églises et penser à préparer autre chose.

lère ESSUYEUSE

Raison de plus pour en pendre un bon nombre.

TROISIEME GROUPE

LA lère

Aujourd'hui, je n'y suis pas allée. Ca va être long. Ils en pendent cinq.

LA 2e

Depuis deux jours, je me pose une question. Un seul, parmi les condamnés, a cinquante ans passés; les autres ont moins de trente ans. C'étaient pas eux les grands chefs de la révolte.

Je n'ai jamais entendu leurs noms. Pourquoi c'est eux qui sont pendus?

LA lère

Ils pendent ceux qu'ils peuvent, ceux qu'ils trouvent.

LA 2e

Mais les chefs, les grands chefs, où sont-ils?

LA lère

Ils sont morts, ou aux Etats-Unis.

LA 2e

Il y en a un qui s'appelait Papineau, un avocat, et un Nelson, un médecin.

LA lère

Chénier était médecin, lui aussi. Mais il est mort, lui, l'autre année, à Saint-Eustache.

LA 2e

S'ils ne pendent pas Papineau, il y aura encore une révolution... C'était leur chef.

LA lère

Ca se peut pas. C'était Nelson. Il y avait aussi un Côté.

LA 2e

Ils sont en prison?

LA lère

Non. Ils savent pas où ils sont.

LA 2e

Les vieux sont peut-être moins patriotes que les jeunes.

LA lère

En tout cas, vous et moi, on ne l'est pas.

LA 2e

On a une reine, ça nous suffit.

VERS LA FIN DE CE DIALOGUE, DE SOUS L'ECHAFAUD QU'ON ACHEVE D'EDIFIER, SORTENT CINQ CERCUEILS FERMES, DANS UNE CHARRETTE, OU PORTES PAR DES HOMMES; LES CROISENT DES PRISONNIERS ATTACHES LES UNS AUX AUTRES QU'ON FAIT RENTRER DANS LEURS CELLULES ILS S'ARRETENT UN MOMENT ET SE DECOUVRENT.

QUATRIEME GROUPE

LA lère

Allons nous coucher.

LA 2e

On finira de lire le journal, demain matin.

(ELLES SORTENT)

TROISIEME GROUPE

LA 2e

J'espère que ça sera du bon pain. Pas du
pain de pendus...

LA lère

Donne-les moi. Je vais les mettre au four.

LA 2e

Je vais en emporter moi aussi.

(ELLES SORTENT)

PREMIER GROUPE

REPASSEUSE

J'ai enfin fini mon repassage.

AMIE

Il faut que je parte. Mon mari doit sûre-
ment m'attendre.

PETITE FILLE

Maman, pourquoi on pend les gens?

REPASSEUSE

Toi, il faut que tu ailles te coucher, puis,
tout de suite!

PETITE FILLE

Pourquoi on les pend?

REPASSEUSE

Parce qu'ils n'étaient pas de bons sujets.

Bon. Viens te coucher.

(ELLES SORTENT)

DEUXIEME GROUPE

LA LAVEUSE

Aidez-moi à ranger la vaisselle.

On dit qu'il y aura encore cinq pendaisons:

ça fera douze.

LES TROIS SORTENT AVEC LA VAISSELLE ET

LE RESTE.



SCENE XIV

L'ECHAFAUD EST TERMINE. CINQ CONDAMNES
APPARAISSENT SOUS LES NOEUDS COULANTS; LE
VISAGE DE CHACUN EST ECLAIRE PAR UN REFLECTEUR.

HINDELANG

Charles Hindelang, né en France, s'est
livré après la dernière bataille de la
révolte. Il a subi son procès, seul, le
22 janvier et fut condamné le même jour à
être pendu. Il fut exécuté, aujourd'hui, le
15 février 1839. Arrivé sur l'échafaud, il
adressa ces paroles à ceux qui étaient venus
le voir mourir:

"Sur cet échafaud élevé par des mains an-
glaises je déclare que je meurs avec la con-
viction d'avoir rempli mon devoir. La
sentence qui m'a condamné est injuste, mais
je pardonne volontiers à ceux qui l'ont
rendue. La cause pour laquelle je meurs
est noble et grande; j'en suis fier et ne
crains pas de mourir. Le sang versé pour
elle sera racheté par le sang. Puissent les
coupables en porter la responsabilité!
Canadiens, en vous disant adieu, je vous
lègue la devise de la France: "Vive la
liberté".

LE REFLECTEUR QUI ECLAIRAIT SON VISAGE,
S'ETEINT.

FRANCOIS NICOLAS

"François Nicolas, instituteur de 41 ans, a été conduit en prison le 18 janvier. Avec Amable Daunais, il avait été l'un des responsables de l'exécution du traître Chartrand, le 28 novembre 1837. Il avait été acquitté durant l'été 1838, mais les Anglais ne lui avaient pas pardonné de s'en tirer si facilement. Sa condamnation était assurée devant la cour martiale qui jugeait de la rébellion de l'automne 1838.

Aujourd'hui, le 15 février 1839, il a été pendu. On croit qu'il a prononcé ces paroles: "Je ne regrette qu'une chose, c'est de mourir avant d'avoir vu mon pays libre".
LE REFLECTEUR S'ETEINT.

AMABLE DAUNAIS

Amable Daunais avait 20 ans. Il était calme et parlait peu, après sa condamnation. Il lui arriva de pleurer devant ses parents et ses amis. Il a été pendu aujourd'hui, le 15 février 1839.

LE REFLECTEUR S'ETEINT.

PIERRE-REMI NARBONNE

Pierre-Rémi Narbonne avait 33 ans. Comme Hindelang, comme Nicolas, comme Daunais, il participa à la bataille d'Odelltown, pendant laquelle le chef, Robert Nelson, s'est enfui. Il était manchot, après avoir^{eu} presque tout un bras coupé, lorsqu'il était enfant. Le bourreau ne réussit pas à l'attacher assez solidement. Lorsque la trappe tomba, Narbonne réussit à saisir la corde et resta suspendu par son seul bras. Deux fois, on lui fit lâcher prise; deux fois, il ressaisit la corde.

Aujourd'hui, le 15 février 1839, il a été pendu.

MARIE-THOMAS DE LORIMIER

Je m'appelle Marie-Thomas de Lorimier. J'étais à Beauharnois, le 3 novembre. Hier, durant la nuit, j'écrivais ceci: "Je meurs sans remords, je ne désirais que le bien de mon pays dans l'insurrection et l'indépendance, mes vues et mes actions étaient sincères et n'ont été entachées d'aucun des crimes qui déshonorent l'humanité, et qui ne sont que trop communs dans l'effervescence de passions déchaînées. Depuis 17 à 18 ans, j'ai pris une part active dans presque tous les mouvements populaires, et toujours avec conviction et sincérité. Mes efforts ont été pour l'indépendance de mes compatriotes;

nous avons été malheureux jusqu'à ce jour. La mort a déjà décimé plusieurs de mes collaborateurs. Beaucoup gémissent dans les fers, un plus grand nombre sur la terre d'exil avec leurs propriétés détruites, leurs familles abandonnées sans ressources aux rigueurs d'un hiver canadien.(...) Je laisse des enfants qui n'ont pour héritage que le souvenir de mes malheurs. (...) Le crime de votre père est dans l'irréussite, si le succès eût accompagné ses tentatives, on eût honoré ses actions d'une mention honorable. "Le crime et non pas l'échafaud fait la honte". Des hommes, d'un mérite supérieur au mien, m'ont battu la triste voie qui me reste à parcourir de la prison obscure au gibet. (...) Je n'ai plus que quelques heures à vivre et j'ai voulu partager ce temps précieux entre mes devoirs religieux et ceux dûs à mes compatriotes; pour eux je meurs sur le gibet de la mort infâme du meurtrier, pour eux je me sépare de mes jeunes enfants et de mon épouse sans autre appui, et pour eux je meurs en m'écriant: "Vive la liberté, vive l'indépendance!"

LE REFLECTEUR S'ETEINT.

SCENE XV

CLAUDE PLANTE ENTRE AVEC SON PERE. ON
DEVINE ENCORE L'ECHAFAUD DERRIERE EUX.

CLAUDE PLANTE

Je n'ai pas été pendu, je n'ai pas été
déporté en Australie, et pourtant je pen-
sais comme eux.

Pourquoi eux?

PERE

C'est ce qui est à venir, qui sera sans
doute le pire pour le pays; on ne compren-
dra plus pourquoi ils ont été pendus, on
ne comprendra plus pourquoi tu t'es révolté,
on ne comprendra plus pourquoi les autres
n'ont rien fait.

CLAUDE

Il faudra attendre le prochain grand malheur
pour se libérer.

PERE

Mais les Anglais auront encore l'armée pour
eux.

CLAUDE

Ils nous diront encore: "Regardez, vous augmentez vos malheurs à plaisir, vous voulez être punis; restez donc tranquilles." Quand tout ce qu'on veut, c'est avoir un nom à nous. Vous avez remarqué? Les Anglais, maintenant, s'appellent "Canadiens". Une autre chose qu'ils ont remportée: notre nom. Il faut en inventer un autre.

ILS SORTENT. DEUX GARCONS ET UNE FILLE, PRESQUE IVRES, CROISENT CLAUDE PLANTE ET SON PERE, EN CHANTANT "ALOUETTE...", ET DISPARAISSENT.

A C T E I I I

OCTOBRE 1970

PERSONNAGES DE L'ACTE III
(par ordre d'entrée en scène)

CLAUDE PLANTE, 18 ans

UN GARCON, même âge

UNE DAME

UNE DAME ET UN ENFANT DE 10 à 12 ans

ALAIN PLANTE, père de Claude

NICOLE PLANTE, sa mère

PIERRE PLANTE, 17 ans, frère de Claude

SYLVIE PLANTE, 16 ans, soeur de Claude

DENISE COURTEAU, amie de Claude

UN POLICIER

UNE FILLE ET 4 GARCONS

DEUX HOMMES EN NOIR

UN ANNONCEUR DE RADIO

MME COURTEAU, mère de Denise

TROIS POLICIERS

SCENE I

C'EST LA NUIT.

UNE BOITE AUX LETTRES AU COIN D'UNE RUE.

UN GARCON, CLAUDE PLANTE, ENTRE ET VA Y

JETER UN PAQUET. IL SORT. UN AUTRE ENTRE

QUELQUES SECONDES PLUS TARD, AVEC UNE BOITE

A LUNCH. IL REGARDE ATOUR DE LUI, S'ARRETE

DEVANT LA BOITE AUX LETTRES, OUVRE SA BOITE

A LUNCH, EN SORT UN PINCEAU QU'IL TREMPE

DANS DE LA PEINTURE BLANCHE ET IL TRACE LE

SIGLE FLQ SUR LA PAROI ROUGE DE LA BOITE

AUX LETTRES. IL REFERME SA BOITE A LUNCH

ET SORT.

UNE DAME ENTRE ET VA DEPOSER DES LETTRES

DANS LA BOITE. ELLE SORT.

UN ENFANT DE 10 OU 12 ANS ENTRE AVEC UNE

LETTRE DANS LES MAINS, UNE FEMME COURT APRES

LUI.

LA DAME

Non, c'est au bureau de poste qu'on va

laisser cette lettre.

ENFANT

Mais ça aussi, c'est pour les lettres.

LA FEMME LE PREND PAR LA MAIN ET TOUT EN

SORTANT ET EVITANT DE PASSER TROP PRES DE

LA BOITE AUX LETTRES:

LA DAME

Je ne veux plus te voir près de ces boîtes.

Surtout quand c'est la nuit.

ENFANT

Pourquoi?

LA DAME

Je te le dirai à la maison. (ILS SORTENT)
BRUIT D'EXPLOSION ET, AU MEME MOMENT,
NOIR COMPLET.

SCENE II

UNE CUISINE CHEZ UN AGENT D'ASSURANCES,
ALAIN PLANTE. LUI ET SA FEMME, NICOLE,
SONT A TABLE AVEC DEUX DE LEURS ENFANTS,
PIERRE ET SYLVIE, QUI ONT RESPECTIVEMENT
17 ET 16 ANS. ON MANGE EN SILENCE.
C'EST LE MATIN.

SYLVIE

Pierre, va ouvrir la radio.

MERE

La radio va rester fermée. Vous êtes en
retard.

SYLVIE

On peut jamais rien faire, ici.

MERE

Mange. Ca t'occupera.

PERE

Y a rien d'intéressant, ce matin, à la
radio. J'ai écouté les nouvelles, avant
que vous descendiez.

SYLVIE

Papa l'écoute bien, lui.

MERE

Ton père , c'est ton père.

PERE

Le FLQ a encore fait éclater une bombe.

PIERRE

C'est intéressant, ça. Où?

PERE

Dans une boîte postale.

PIERRE

Ils ont pas averti, avant?

PERE

J'sais pas. La bombe a explosé en tout cas.

MERE

Y a des blessés?

PERE

Non, il n'y avait personne au moment de l'explosion.

MERE

Quand est-ce qu'on va les arrêter, ces bandits!

PIERRE

Pas plus bandits que les patrons.

MERE

Tiens, c'est nouveau ça. On veut faire l'intelligent comme le grand frère, maintenant?

... il n'est pas encore levé, celui-là.
(ELLE SE LEVE) Je vais chercher du café.

SYLVIE

Reste plus de confitures.

MERE

J'en apporte.

PIERRE

Presque toutes leurs bombes, c'était contre des boss anglais.

MERE

Et la bombe chez le maire Drapeau? Le maire Drapeau est devenu un boss anglais?

PIERRE

Y est boss. Et tous les boss sont des Anglais.

MERE (A SON MARI)

Il faudrait que tu commences à voir à l'éducation de ton fils.

PIERRE

J'suis capable de la faire tout seul, mon éducation.

MERE

Tu n'as qu'à aller vivre ailleurs, si tu n'es pas content de l'éducation qu'on te donne.

SYLVIE

Maman, tu dis toujours ça... J'sais pas ce que tu dirais, si on le faisait pour de bon, aller vivre ailleurs.

MERE

Toi aussi? Décidément, vous vous êtes donné le mot. (UN TEMPS)

(A PIERRE) En 67, quand tu passais ton temps à l'Expo, c'est grâce au maire Drapeau que tu t'amusais.

PIERRE

Ah! maman...! C'était en 1967.

MERE

Je pense que tu étais plus intelligent en 67.

PIERRE

Ouais... J'pensais comme vous, à ce moment-là.

MERE

C'est pas un mal de penser comme ses parents. (ENTRE CLAUDE, LE FILS AINE)
(A CLAUDE) Tu pourrais dire bonjour.

CLAUDE PREND SA SERVIETTE, PASSE UNE VESTE ET VA POUR SORTIR.

Tu ne manges pas?

CLAUDE

Salut!

IL SORT.

SYLVIE

Il mange au collège, le matin.

MERE

Mais pourquoi? Il y a déjà presque deux semaines qu'on ne voit plus monsieur! A peine s'il couche ici. Il pourrait au moins manger avec nous.

PIERRE

I'préfère manger au collège.

MERE

C'est nouveau. Il disait toujours qu'au collège, vous ne mangiez que...

SYLVIE

D'la marde!

MERE

J't'ai rien demandé, toi!

PIERRE

Il doit trouver qu'il y a moins d'chicane,
au collège.

MERE

Quand on n'est jamais chez soi, comment
peut-on dire qu'il y a toujours de la
chicane.

PIERRE

C'est moi qui l'ai dit.

PERE (EN SE LEVANT)

Bon, les enfants, venez-vous-en. Je
vais aller vous conduire.

ON SE PRESSE, ON SE DIT BONJOUR, LES DEUX
ENFANTS ET LE PERE SORTENT. MADAME PLANTE
COMMENCE A DESSERVIR. ON FRAPPE A LA PORTE.
ELLE VA OUVRIR. ENTRE UNE JEUNE FILLE,
DENISE COURTEAU.

MERE

Ah! Denise! Comment ça va?

DENISE

Bonjour, madame Plante. Ca va bien.
Est-ce que Claude est ici?

MERE

Ah! non. Il est parti depuis au moins cinq minutes. Il n'a même pas voulu déjeuner avec nous.

Tu veux manger quelque chose? Du café?

DENISE

Non, merci. J'ai déjeuné.

Bon, je l'verrai au collège. Il m'avait dit qu'il déjeunerait ici aujourd'hui.

MERE

Ah! oui? Faut croire que sa nuit l'a fait changer d'idée...

DENISE

Bon, faut que j'm'en aille. Bonjour, madame.

MERE

Denise!

DENISE

Oui?

MERE

Tu ne trouves pas que Claude est... Ca fait deux semaines qu'on ne l'a pas vu.

DENISE

Faites-vous-en pas. Il est comme ça avec tout le monde de ces temps-ci.

MERE

Mais qu'est-ce qu'il a?

DENISE (EN RIANANT)

Sa crise d'adolescence, je suppose.

Vous savez, madame Plante, il le sait qu'il n'est pas très gentil avec vous. Il m'avait promis d'ailleurs de déjeuner ici, ce matin pour...

MERE

Il a dû se lever du mauvais pied.

DENISE

Demain, la crise sera peut-être passée.

MERE

J'espère bien. Il commence à avoir une mauvaise influence sur son frère, et même sur Sylvie.

DENISE

Je suis sûre qu'il va changer, vous verrez.

MERE

J'veux bien te croire... Passe une bonne journée!

DENISE

Merci. Vous aussi!

ELLE SORT. MADAME PLANTE CONTINUE A
DESSERVIR LA TABLE.

SCENE III

LA NUIT.

UNE BOITE AUX LETTRES MARQUEE DU SIGLE FLQ.
LES REFLETS TOURNANTS DES REFLECTEURS DE
VOITURES DE POLICE. UN HOMME EN VESTE DE
CUIR S'APPROCHE DE LA BOITE, OUVRE LENTE-
MENT, AVEC UNE CLEF, LE COMPARTIMENT DU BAS
DE LA BOITE, EN SORT DELICATEMENT UN PAQUET
QU'IL OUVRE AVEC PRECAUTION; IL COMMENCE A
DESAMORCER LA BOMBE; QUAND IL A TERMINE:

L'HOMME

Ca y est. Je l'ai desamorcée. Vous pouvez
venir.

NOIR.

SCENE IV

LA NUIT.

UNE LARGE BANDE DE PAPIER BLANC TRAVERSE
LA SCENE.

UNE FILLE ENTRE ET PEINT LE SIGLE FLQ
SUR LE PAPIER. ELLE SORT.

UN GARCON ENTRE. MEME JEU.

TROIS GARCONS ENTRENT ET DECHIRENT LA
BANDE DE PAPIER.

UNE AUTRE BANDE EST INSTALLEE PAR 2 HOMMES
EN NOIR.

LA FILLE ET LE GARCON, L'UN APRES L'AUTRE,
VIENNENT DE NOUVEAU PEINDRE LE SIGLE.

LES TROIS GARCONS REVIENNENT ET DECHIRENT
ENCORE LA BANDE DE PAPIER.

DESCEND DES CINTRES UNE TOILE COUVERTE DE
L'INSCRIPTION "FRONT DE LIBERATION DU QUEBEC".

OU BIEN CETTE INSCRIPTION APPARAÎT SUR LE
MUR ARRIERE DE LA SCENE.

CE SERA DORENAVANT LA TOILE DE FOND DEVANT
LAQUELLE SE JOUERA LA SUITE DE L'ACTE III.

SCENE V

CUISINE DES PLANTE. L'HEURE DU SOUPER.
TOUTE LA FAMILLE, Y COMPRIS CLAUDE, DE
TRES BONNE HUMEUR, EST A TABLE.

CLAUDE

Maman, demain matin, tu devrais faire de
la soupe.

SYLVIE

Ouash!

MERE

Tu n'aimes pas ma soupe?

SYLVIE

Je n'aime pas LA soupe. C'est comme du
vomi, weuach!

MERE

Sylvie!

CLAUDE

On ne voit que c'qu'on pense, ma p'tite
soeur.

SYLVIE

J'suis pas ta p'tite soeur!

PIERRE

Non, Sylvie est devenue la femme du gros
Bellefleur.

MERE

Tu sors pas avec...?

SYLVIE (A PIERRE)

Toi, tu vas m'payer ça.

PIERRE (A SA MERE)

Ben non, ben non. A sort pas avec le gros Bellefleur. Je l'ai vu une fois avec lui.

SYLVIE

Une fois de trop, panier percé!

CLAUDE

Maman, i'reste encore du fromage?

MERE

Oui, dans le frigidaire. Tu manges, ce soir, toi!

CLAUDE

J'ai faim. Pis il fait beau!

SYLVIE

Et monsieur mon VIEUX grand-frère doit avoir envie d'être de bonne humeur, ce soir.

PIERRE

Une fois n'est pas coutume.

CLAUDE

Gnan, gnan, gnan, gnan.

PERE

Les enfants, tout va bien, alors arrangez-vous pour que ça continue.

MERE

Tu as peur que j'me fâche?

CLAUDE

Mais non, maman, y a peur que moi, j'me fâche.

MERE

Ca m'étonnerait que tu te fâches, ce soir; ça fait longtemps qu'on t'a pas vu de si bonne humeur.

CLAUDE

Y a de ces journées où tout va bien.

PERE

As-tu entendu la nouvelle, à midi?

CLAUDE

Oui, j'ai entendu. Dans une brasserie.

MERE

Je voudrais pas être à la place de sa femme.

PIERRE

La femme de qui?

CLAUDE

James Richard Cross.

PIERRE

Ah! j'ai entendu parler de ça.

SYLVIE

Cross qui?

PIERRE

Crisco! (FOU RIRE DE PIERRE ET SYLVIE)

MERE

Les enfants! Si votre père était enlevé,
vous aimeriez ça qu'on en rie?

CLAUDE

Le FLQ enlèverait pas un agent d'assurance
québécois.

MERE

Canadien-Français.

CLAUDE

Pourquoi pas Québécois?

MERE

Les Québécois, pour moi, ce sont les gens
de la ville de Québec.

J'y peux rien, j'ai été élevée comme ça.

SYLVIE

J'aimerais ça, rencontrer un gars du FLQ.

MERE

Ce sont des désaxés.

CLAUDE

Tout bon Québécois devrait faire partie du
FLQ.

MERE

Claude, qu'est-ce qui te prend?

PIERRE

On devrait former une cellule FLQ. Maman
nous ferait à manger, papa fournirait les
fonds, Claude écrirait les communiqués.
Moi, je poserais les bombes et Sylvie...
Sylvie irait agacer les p'tits Anglais.

SYLVIE

Tu penses toujours que les femmes sont
bonnes rien qu'à ça.

PIERRE

C'est tout c'que j'te vois faire, agace!

SYLVIE

Maudit niaiseux!

CLAUDE

Et qui ferait les enlèvements?

PIERRE

J'sais pas encore. J'verrai ça.

PERE

Une autre cellule que la nôtre, j'espère.

MERE

On ferait mieux de les mettre en cellule,
et au plus tôt, ces bandits-là.

CLAUDE

Pour qui vous prenez-vous pour les appeler
"bandits"?

MERE

Comment ça: "Pour qui je me prends?":
Et comment faut-il les appeler, alors,
ces messieurs?

CLAUDE

Des Patriotes.

PIERRE

Des groupuscules.

SYLVIE

Les groupuscules
En cellule
Préfèrent Crisco!

PIERRE

Choisissez Crisco!

SYLVIE

Vous finirez

En cellule!

PIERRE

Mais n'oubliez pas la pilule!

CLAUDE

Gang de caves! Arrêtez! Vous savez pas ce que vous dites. Les gars du FLQ, j'aimerais mieux vivre avec eux qu'avec vous autres, bande de caves! Gang de minables!

PERE

T'étais supposé être de bonne humeur, Claude...

CLAUDE

J'ETAIS de bonne humeur. Mais quand j'entends des gens incapables de voir que les bandits, c'est ceux qui nous gouvernent, eh! ben, la bonne humeur, a fout le camp.

MERE

Excusez-moi, monsieur, mais je répète que le FLQ est un repaire de bandits et personne ne m'empêchera de le dire. Se servir de la force, pour faire passer des idées qui n'en sont même pas, c'est agir en bandits.

CLAUDE (QUI ESSAIE DE REPENDRE SON CALME, LE PLUS POSSIBLE)

Se servir de la police, pour empêcher les gens d'avoir des idées et de les exprimer, c'est agir en bandit.

Se servir de la police, pour continuer à voler le monde, il faut être bandit pour le faire.

Et rappelez-vous les boss de la Murray Hill: ils tiraient sur leurs employés, eux.

MERE (A SON MARI)

Alain, la plus grande erreur qu'on a jamais faite, c'est de l'envoyer au collège, celui-là. Ils l'ont pourri avec leurs idées de marxisme et de société juste.

CLAUDE

Mêlez-vous pas. La société juste, c'est l'idée de votre ami Trudeau. Et j'suis pas d'accord avec ce qu'il en fait.

MERE

T'as pas à être d'accord ou non. C'est la société dans laquelle on vit.

CLAUDE

J'ai pas envie de vivre en peureux, toute ma vie.

C'est penser en colonisé que de vouloir rien changer. Il faut sortir de notre crasse d'exploités.

MERE

Tes cours de philosophie ou de sociologie, je les ai assez entendus. Garde-les pour toi.

CLAUDE

Y a longtemps que j'les ai laissé tomber ces cours-là.

MERE

Tu vas plus à tes cours?

PIERRE

Les professeurs de philosophie sont, selon mon cher frère, de dangereux réformistes qui n'ont aucune expérience pratique du rôle de la classe dominante au sein de l'infra-structure économique et sociale du peuple asservi et dominé par de faux Soviets déguisés.

CLAUDE

Ta gueule!

Imbécile, qu'est-ce que tu connais des Soviets?

PIERRE

Ils avaient des bottes.

Mais on sait bien que tu préfères la
botte de l'impérialisme anglo-américain.
Ca te fait la main, un peu, non?

PERE

Vous n'avez pas de travaux à faire?

SYLVIE

J'ai un p'tit article à lire.

PIERRE

Moi, j'ai rien à faire.

MERE

Décidément, au collège, ils pourraient
vous faire travailler un peu plus.
(A CLAUDE) Et toi aussi, tu n'as rien
à faire?

CLAUDE

Je ne vais plus au collège, depuis un mois.

SYLVIE

C'est donc pour ça qu'on te voyait plus!

MERE (LA PREMIERE SURPRISE PASSEE)

Où allais -tu manger alors?

CLAUDE

Chez' des amis.

SYLVIE

Chez Denise?

CLAUDE

Non.

PERE

Claude, tu veux vraiment abandonner tes études?

CLAUDE

Je perdais mon temps au collège.

PERE

Tu as trouvé de l'ouvrage?

CLAUDE

Pas encore, mais j'ai quelque chose en vue.

MERE

Et ça t'a pris un mois pour nous le dire?

CLAUDE

A fallu que j'm'y habitue avant de vous en parler.

PIERRE

Mais Gilles et tous tes amis, ils m'ont jamais dit que t'allais plus au collège!

CLAUDE

C'est des amis aussi.

MERE

Tes amis le savaient, et pas nous. Tu as tout fait pour le cacher, à ce que je vois. Les "drop-out" s'en vantent, d'habitude.

CLAUDE

J'suis pas un "drop-out". J'lâche rien.

PERE

Tes études, tu les lâches ou tu les lâches pas?

CLAUDE

J'lâche peut-être mes études au collège, mais je lâche pas ma vie.

MERE

Ta vie, mon petit gars, tu peux en faire ce que tu veux. Mais des études pourraient t'aider à en faire ce que tu veux.

CLAUDE

I's'agit pas de c'que j'veux. J'ai qu'une vie à vivre et j'veux la vivre, la vivre au complet. Pas moitié études, moitié vacances, moitié parents, moitié-ci, moitié-ça. C'que j'ai dans les mains, j'veux le prendre et m'en contenter.

PERE

La possibilité de faire des études, tu l'as dans les mains, non?

MERE

Pourquoi t'en profites pas?

SYLVIE

Et tu me racontais que le collège, c'était au boutt!

CLAUDE

Eh! ben, j'suis au boutt du boutt d'en profiter et de trouver ça au boutt, le collège!

MERE

Ca peut servir! c'est suffisant pour y rester.

CLAUDE

J'en ai tiré tout c'que j'pouvais du collège. Et c'est pas un professeur, ni deux, ni trois, qui va m'aider à vivre ou m'apprendre à foncer.

3.

MERE

Bon, t'as quitté le collège. Eh! bien, tu as quitté le collège, c'est tout. Maintenant, arrange-toi avec ton père.

ELLE COMMENCE A DESSERVIR; SYLVIE L'AIDE.

PERE

Si les professeurs servent à rien, à quoi
vas-tu te raccrocher?

Tu veux travailler tout de suite? Etudier
après?

CLAUDE

Je veux me libérer du collège, des professeurs.

Les professeurs, c'est des boss à idées.

"Donne-moi tant d'idées, j'te donne tant de
notes. Avec tant de notes, tu gagneras tant.
Et t'en fais pas, mon vieux, si t'es pas con-
tent, t'as rien qu'à crisser le camp."

MERE

Toi, tu étais en train de couler des cours!
C'est pour ça que tu as quitté le collège.

CLAUDE

Non, je coulais aucun cours. Je veux pas
savoir quoi penser.

MERE

Tu vas savoir comment crever de faim, par
exemple.

CLAUDE

Ce qu'ils savent, m'intéresse pas. Ça
n'empêche pas la Brink's de s'balader
jusqu'en Ontario avec notre argent.

PIERRE

Nous v'la enfin dans le sujet.

CLAUDE

Moque-toi, tant que tu voudras, c'est vrai qu'on est enfin dans le vrai problème.

MERE

Si tu as quitté le collège pour des raisons sociales, dis-toi bien que la société bougera pas d'un pouce. Elle ne le saura même pas.

ELLE SE REMET A DESSERVIR.

CLAUDE

Votre société bouge à coups de lois 63. Etudiez en français, ah! oui, écrivez en français, soyez fiers de votre langue, qui s'instruit, s'enrichit! Mais les p'tits Anglais à côté de vous et tous les nouveaux "néo-Canadiens", on va leur faire apprendre l'anglais, comme si t'existais pas, parce qu'ils le veulent, et ce qu'ils veulent, Dieu le veut, la Patrie le veut! Après, regardez qui des deux va gagner, qui va avoir la meilleure job: le p'tit Baptiste ou le p'tit Anglais loyaliste.

MERE

Ton père travaille et on n'est pas des Anglais.

PIERRE

S'ils permettent à n'importe qui d'aller à l'école anglaise, demain y aura plus grand monde dans les écoles françaises.



[Faint, illegible handwritten text on a piece of paper being held by hands. The text appears to be bleed-through from the reverse side of the page.]

MERE

On est en Amérique.

PIERRE

Il faudrait que l'Amérique nous prenne
comme on est, et pas comme elle veut qu'on
soit.

MERE (A CLAUDE)

Tu es en train d'en convertir un, ça te fait
plaisir?

PIERRE

Il me convertit pas. J'essaie de comprendre.
Vous, vous l'écoutez même pas.

CLAUDE

Et les gars de Lapalme, c'est pas demain,
c'est aujourd'hui qu'ils font la grève pour
garder leur travail. Ca pourrait nous servir
d'avertissement.

PERE

Tout le monde est en grève. Même les médecins
font la grève.

CLAUDE

Mais les médecins, eux, ils en ont déjà une, une job; ils peuvent se permettre de faire la grève pour avoir de plus gros salaires. Et vous verrez, ils vont s'en sortir pas trop maganés de leur grève.

C'est du terrain sûr, la médecine. Presque aussi sûr qu'un Anglais riche.

MERE (QUI REVIENT DE TEMPS EN TEMPS A LA TABLE)

S'il y a des Anglais riches, il y a des Anglais pauvres. Tu peux pas dire que tout profite à tous les Anglais.

CLAUDE

J'ai jamais dit ça.

Mais les chances sont pas égales; les bâtons dans les roues, c'est nous, les Québécois-Français, qui les avons.

PIERRE

C'est vrai qu'il y a des Anglais aussi pauvres que nous.

CLAUDE

Okey! Penchons-nous aussi sur les problèmes des Anglais pauvres, mais faudrait pas oublier les nôtres et on est un peu plus nombreux, non?

SYLVIE

Tu as quitté le collège, parce qu'il y a des pauvres? Tu sais, y en aura toujours.

CLAUDE

Qu'est-ce qu'ils en pensent, les pauvres?

MERE

Ils préfèrent sûrement rester pauvres plutôt que de s'faire enlever dans leur maison.

CLAUDE

Ils devraient en faire d'autres, des enlèvements, plutôt que de s'faire enlever tous les matins, à 4 heures ou à 5 heures, pour aller à l'usine, chez les Boss.

MERE

Tout le monde se lève le matin, excepté vous, les étudiants.

PIERRE

C'pas vrai.

MERE

Tout le monde dit n'importe quoi, pourquoi pas ta mère, mon pauvre garçon?

ENTRE EN SCENE UN HOMME EN NOIR; IL FAIT
COMME S'IL ETAIT CHEZ LUI; IL SE PROMENE
ENTRE LES PERSONNAGES QUI NE LE VOIENT PAS;
IL FAIT DE LONGUES STATIONS A CERTAINS EN-
DROITS ET SE DEPLACE TRANQUILLEMENT; L'AUTRE
HOMME EN NOIR VIENDRA LE REJOINDRE QUELQUE
TEMPS APRES.

DE TEMPS EN TEMPS, UN HOMME EN NOIR PEINDRA
LE SIGLE FLQ SUR LA TOILE OU SUR LE MUR, OU
MEME N'IMPORTE OU.

PERE

Tu ne penses pas, Claude, que si tu pensais
à toi , que si tout le monde pensait à soi,
vraiment, tu ne penses pas que tout le monde
serait plus heureux et que des gens heureux
peuvent faire un pays heureux?

CLAUDE

On peut pas faire un pays en pensant rien
qu'à soi. Et j'suis plus capable de penser
rien qu'à moi. Penser à soi, c'est devenir
un sale bourgeois. J'le veux pas.

MADAME PLANTE EST ALLEE CHANGER DE ROBE;
ELLE REVIENT DANS LA CUISINE DE TEMPS EN
TEMPS, POUR CHERCHER DE L'ARGENT, UNE EPINGLE
OU UN MORCEAU DE PAPIER; SYLVIE ECOUTE DE LA
MUSIQUE, NON LOIN DE LA CUISINE, LES ECOUTEURS
SUR LES OREILLES; PIERRE FEUILLETTE UN JOURNAL
ASSIS A LA TABLE DE LA CUISINE, MAINTENANT
DESSERVIE.

MERE

Tes bourgeois de parents ont pensé à toi
de temps en temps, mon garçon.

CLAUDE

Vous vous faisiez plaisir.

MERE

On aurait dû te laisser crever? C'est
ce que tu aurais voulu?

PERE

Voyons, Nicole, dis pas des choses pareilles.

MERE

Ah! je vais me gêner, maintenant?

CLAUDE

Gênez-vous pas.

PIERRE

Où y a de la gêne, y a pas de plaisir.

PERE (LE TON MONTE)

Toi, la ferme, avec tes farces plates!

PIERRE

Okey...Okey...

(IL FERME LE JOURNAL ET CROISE LES BRAS.)

CLAUDE (TOUJOURS A SA MERE)

Vous n'avez pas à vous gêner, parce que moi, si j'avais à inventer les 100,000 jobs à Bourassa, j'me gênerais pas: tous les p'tits bourgeois de la province trouveraient devant eux, demain matin, 100,000 travailleurs révolutionnaires, armés, organisés.

MERE

Autrement dit, un FLQ à 100,000 hommes.
Tu dis vraiment n'importe quoi!

PIERRE

T'es pas obligé de laisser le collège pour ça. Fais ta p'tite armée dans tes temps libres.

CLAUDE

Tu me vois organiser du monde, au collège?
C'est pas au collège, qu'est le vrai monde.

PIERRE

Tiens! j'sus pas du vrai monde, moi! Tu te prends pour qui?

CLAUDE

Arrête de penser à toi et demande-toi si, au collège, tu peux avoir de l'influence sur le monde, le monde en gros, le peuple.

MERE

Le peuple, vous le méprisez. Vous croyez qu'on est incapable de penser par nous-mêmes.

CLAUDE

Maman, j'suis pas fou. J'essaierai pas de t'faire penser.

PERE

Claude!

CLAUDE

De te faire penser comme moi. Non. J'sais que c'est inutile.

PERE

Tu penses pas que tu es trop jeune pour t'occuper des travailleurs?

Ils vont t'écouter?

CLAUDE

J'veux pas m'occuper d'eux. Je veux travailler avec eux, penser avec eux. Si on est capable de préparer nos beaux grands avenir, on est capable de travailler avec les gens qui travaillent, et travailler veut pas dire s'empêcher de penser. Plus on sera pour penser...

MERE

... moins vous travaillerez!

CLAUDE

Moi, maman, je veux pas passer mon temps à les traiter de paresseux, d'alcooliques, de gens-qui-ont-jamais-su-rien-faire!

J'veux savoir pourquoi ils sont pauvres, pourquoi ils parlent pas.

Pourquoi on a l'impression qu'ils se font fourrer dans les mines?

J'veux le savoir.

Et pourquoi y a qu'les Boss qui vont en Floride? Pourquoi on s'arrangerait pas pour y aller en Floride, nous aussi?

MERE

On est allé.

PERE

Deux fois. Tu le sais. L'an dernier et il y a deux ans.

CLAUDE

Y a pas que mes parents dans le Québec. Je parle des autres, ceux qui n'y vont pas.

MERE

Autrement dit, tu as toujours raison. J'ai plus rien à dire. Je m'en vais. Bonsoir.

PERE

Tu reviens tard?

MERE

J'le sais pas. Bonsoir.

PIERRE ET MONSIEUR PLANTE REPONDENT:

BONSOIR. LE PERE SE LEVE ET VA SE CHER-
CHER UNE BIERE DANS LE FRIGIDAIRE.

PERE (A CLAUDE)

T'en veux une?

CLAUDE

Oui.

PIERRE

Moi aussi, j'en veux une.

(LE PERE APPORTE LES TROIS BIERES.)

PERE

Bon... J'ai l'impression que tu sais ce
que tu veux.

CLAUDE

Tu sais, j'me fais pas d'illusion: la vie
au collège était plus facile. Mais des amis
vont peut-être m'aider à trouver une job.

PERE

Les amis qui nous trouvent du travail, ils
ne se montrent pas souvent.

CLAUDE

On peut les achaler assez pour qu'ils se

décident à en trouver.

PIERRE

Toi, avec tes idées, tu feras pas deux jours su'une job qu'ils vont te crisser à porte.

CLAUDE

J'apprendrai à m'faire crisser à porte.

PIERRE

J'aime autant rester au collège.

CLAUDE

On s'en tire au collège. Je refuse de m'en tirer. J'veux me battre. Au collège, tu l'sais, on s'planque quelq'part, on boit de la bière, on fume un joint, pis on s'ramasse à taverne où on rit des gars soûls, des vieux robineux.

Finalement, tout ce qu'on sait, c'est faire comme eux, avec un peu plus de facilité pour parler, c'est tout.

PERE

Mais, régiboire, pourquoi t'essaies pas de changer vos façons d'agir au collège?

CLAUDE

En soixante-huit, un an avant que j'arrive au collège, ils ont voulu faire quelq'chose. Mais ça continue comme avant. Non, il faut sortir des collègues, arrêter de s'fier aux professeurs, aux représentants de comités, aux députés.

PERE

Les députés, on les surveille, on les questionne, on les fait démissionner.

CLAUDE

Oui: la règle du jeu... tout ça, c'est de la frime.

A Ottawa, nos députés sont là pour donner bonne conscience aux Anglo-Saxons face aux Québécois, les aider à mieux nous fourrer avec tous les maudits "money-makers" en Cadillac.

A Ottawa, on rend officiel qu'on est une minorité.

PERE

Tu as des drôles d'amis, toi...

CLAUDE

J'ai pas besoin de mes amis pour me rendre compte qu'un Anglais à Québec est drôlement plus respecté qu'un Québécois à Ottawa.

PIERRE

Qu'est-ce que tu fais de Trudeau?

CLAUDE

Quand on dirige un pays anglophone, on est un Anglais. Vous avez déjà vu un chef à deux têtes? Un chef a une seule tête et, en général, il en choisit une assez forte pour plaire à tout le pays. Si jamais vous voyez un Français, premier ministre à Londres, c'est que la France aura vaincu l'Angleterre ou que le Français aura trahi son pays.

PERE

Tu es persuadé qu'en dehors du collège, tout va se replacer, que tes idées passeront mieux?

CLAUDE

Mes idées passeront pas mieux, mais moi je me sentirai mieux. Au collège, je suis un traître qui prend ce que d'autres n'ont pas, parce que j'suis le fils d'un tel, comme les Américains qui viennent investir au Québec, payés par nos mitaines au gouvernement. A moi, la job; aux autres, rien. Aux Américains, les forêts, les lacs; à nous, le chômage, la peur, la misère.

PERE

Souvent, tu sais, devient chômeur celui qui le veut bien.

CLAUDE

Et souvent, trouvent des jobs ceux qui les prennent, ceux qui les volent aux autres, les payeurs de taxes. Les mêmes taxes qui servent à payer les Anglais pour qu'ils apprennent le français. On t'a déjà payé pour apprendre l'anglais?

PERE

Les cours de français aux Anglais, ça donne de l'ouvrage à des Canadiens-Français.

CLAUDE

Aux fils à papa, oui. Pas aux autres.
Repeat after me: Cheap labour - main d'oeuvre à bon marché.

PERE

Mais alors, reste au collège. Tu les aurais ces jobs et tu pourrais même faire dire aux Anglais ce que tu voudrais leur faire dire.

CLAUDE

Ouin... Mais c'est pas les professeurs qui vont nous apprendre à nous, Québécois, à chasser par tous les moyens - y compris les enlèvements, les explosions - (Les professeurs nous disent qu'on est pas assez exploités pour ça, qu'on n'est pas des Cubains.)
- ; moi, je dis qu'il faut chasser par tous les moyens, y compris les enlèvements, la

dynamite, les armes, il faut chasser les big-boss de l'économie et de la politique, prêts à toutes les bassesses pour mieux nous fourrer.

A CE MOMENT, LA LUMIERE EST CENTREE SUR CLAUDE ET LES AUTRES PERSONNAGES SONT DANS L'OMBRE; LE TEXTE DEVRAIT ETRE DIT AVEC EMOTION, MAIS UNE EMOTION TRES CONTENUE, SANS PATHOS; CE SONT LES DERNIERS PARAGRAPHES DU MANIFESTE DU FRONT DE LIBERATION DU QUEBEC.

On est terrorisé "par les paiements à rembourser à la Household Finance, par la publicité des grands maîtres de la consommation, Eaton, Simpson, Morgan, Steinberg, General Motors...; terrorisés par les lieux fermés de la science et de la culture que sont les universités et par leurs singes-directeurs.

"Nous sommes de plus en plus nombreux à connaître et à subir cette société terroriste et le jour s'en vient où tous les Westmount du Québec disparaîtront de la carte.

"Travailleurs de la production, des mines et des forêts; travailleurs des services, enseignants et étudiants, chômeurs, prenez ce qui vous appartient, votre travail, votre détermination et votre liberté. (...)

"Travailleurs du Québec, commencez dès aujourd'hui à reprendre ce qui vous appartient; prenez vous-mêmes ce qui est à vous. Vous seuls connaissez vos usines, vos machines, vos hôtels, vos universités, vos syndicats;

n'attendez pas d'organisations-miracle!

"Faites vous-mêmes votre révolution dans vos quartiers, dans vos milieux de travail. Et si vous ne le faites pas vous-mêmes, d'autres usurpateurs technocrates ou autres remplaceront la poignée de fumeurs de cigares que nous connaissons maintenant et tout sera à refaire. Vous seuls êtes capables de bâtir une société libre.

"Il nous faut lutter, non plus un à un, mais en s'unissant, jusqu'à la victoire, avec tous les moyens que l'on possède comme l'on fait les Patriotes de 1837-1838 (ceux que notre sainte mère l'Eglise s'est empressée d'excommunier pour mieux se vendre aux intérêts britanniques).

"Qu'aux quatre coins du Québec, ceux qu'on a osé traiter avec dédain de Lousy French et d'alcooliques entreprennent vigoureusement le combat contre les matraqueurs de la liberté et de la justice et mettent hors d'état de nuire tous ces professionnels du hold-up et de l'escroquerie: banquiers, businessman, juges et politicailleurs vendus...

A CE MOMENT, L'ECLAIRAGE EST DIRIGE SUR UN ANNONCEUR DE RADIO DEVANT LE MICRO DE RADIO-CANADA; IL CONTINUE LE TEXTE EN LE LISANT D'UNE VOIX MONOCORDE; LE RESTE DE LA SCENE EST DANS LE NOIR.

"Nous sommes des travailleurs québécois et nous irons jusqu'au bout. Nous voulons remplacer avec toute la population cette société d'esclaves par une société libre, fonctionnant d'elle-même et pour elle-même, une société ouverte sur le monde.

"Notre lutte ne peut être que victorieuse. On ne tient pas longtemps dans la misère et le mépris un peuple en réveil.

"Vive le Québec libre!"

"Vive les camarades prisonniers politiques!"

"Vive la révolution québécoise!"

"Vive le Front de Libération du Québec!"

Vous venez d'entendre lecture du Manifeste du Front de Libération du Québec. La lecture de ce manifeste sur les ondes de la radio d'état, était une des conditions posées par les ravisseurs de James Richard Cross, attaché commercial de la Grande-Bretagne à Montréal, pour sa remise en liberté.

NOIR

LES DEUX HOMMES EN NOIR SONT DISPARUS PENDANT LA FIN DE CETTE SCENE; ILS REVIENDRONT, DE FACON INOPINEE, DURANT LA PROCHAINE, POUR DISPARAITRE DE NOUVEAU ET REEPPARAITRE DANS LA SCENE SUIVANTE, ET AINSI DE SUITE, JUSQU'A LA DERNIERE SCENE, OÙ ILS PARLERONT.

SCENE VI

CUISINE DES PLANTE: LA MERE ET LE PERE, SEULS,
SONT ASSIS A LA TABLE; LA MERE ACHEVE DE RANGER.

PERE

Jeudi soir, en entendant le Manifeste du FLQ,
j'avais l'impression d'écouter Claude.

MERE

Il va falloir que tu t'habitues, toi. Il est
parti de la maison. Arrête d'y penser.

PERE

Que veux-tu, c'était les mêmes idées.

MERE

Ces idées-là courent les rues. Il ne faut pas
s'inquiéter outre mesure.

UN TEMPS.

PERE

J'espère qu'on saura un jour, où il habite.

MERE

Ne t'inquiète pas. Quand il aura faim ou
qu'il n'aura plus rien à se mettre sur le dos,
il viendra voir sa mère.

ON FRAPPE.

PERE ET MERE SE REGARDENT. PERE VA OUVRIR.

PERE

Tiens, Denise.

DENISE

Bonsoir, monsieur Plante.

MERE

Tu es seule?

DENISE

Bonsoir, madame.

MERE

Bonsoir... Viens t'asseoir. Tu n'es pas trop pressée?

DENISE

Non. Est-ce que Pierre est ici?

MERE

Il est sorti avec ses amis. Et Sylvie est allée garder.

PERE

Tu veux boire quelque chose?

DENISE

Non, merci.

MONSIEUR PLANTE SE PREND UNE BIÈRE DANS LE FRIGIDAIRE.

MERE

On peut lui faire le message?

DENISE

A qui?

MERE

A Pierre. Tu voulais le voir...

DENISE

Ah! c'était pas important.

UN TEMPS.

PERE

Tu as vu Claude?

DENISE

Il est venu ici? (ELLE SEMBLE INQUIETE)

MERE

On ne l'a pas vu depuis mardi.

PERE

Vous demeurez ensemble?

MERE

Alain, cela ne nous regarde pas.

PERE

Mais je ne pense pas que Denise soit offusquée que je lui demande cela. C'est normal.

(A DENISE)

On n'y voit rien de mal, tu sais.

DENISE

On n'habite pas ensemble.

MERE

Mais tu sais où il habite... Non?

DENISE

Je ne le sais pas. Je croyais que vous le saviez.

MERE

Toi non plus, tu ne sais pas où il est, avec qui il est?

DENISE

Je voulais demander à Pierre s'il l'avait vu.

MERE

Si tu ne sais pas, toi non plus, où Claude se trouve, il tient vraiment à se cacher.

DENISE

Mardi matin, il m'a dit qu'il me reverrait samedi, aujourd'hui.

Et... je l'ai attendu toute la journée.

PERE

Il ne t'a même pas téléphoné?

LA PORTE S'OUVRE EN COUP DE VENT; C'EST PIERRE.

PIERRE

Laporte a été enlevé.

MILITAIRES, LE POISEL SUR L'ÉPAULE. EN
PAR EN, ILS VENNENT DÉPOSER LEUR POISEL
DEVANT MURRAY, UN GROUPE DE JEUNES FILLES
LUI VIENT ASSISTER À LA REQUIE DES
ARMES, ELLES N'ONT D'AUTRE QUE POUR LE
BEL OFFICIER.

CAPITAIN DE MILICE

"Je jure que je serai fidèle et que je
me comporterai honnêtement envers la
sacré Majesté Georges Second, par la
grâce de Dieu roi de la Grande-Bretagne,
de France et d'Irlande, défenseur de la
Foi, et que je défendrai lui et les siens,
dans ce pays, de tout mon pouvoir, contre
tous ses ennemis, ou les leurs; et ferai
connaître à Sa Majesté, son général,
ou ceux agissant sous lui, autant qu'il
dépendra de moi, tous traîtres, ou toutes
conspirations qui pourraient être formées
contre Sa Sacré Personne, ce pays ou
son gouvernement".

LE GROUPE DE MILICIENS DESARMÉS REPETE
CE SERMENT. LES GENS SORTENT; MURRAY
LES SUIV; DES SOLDATS ANGLAIS RAMASSENT
LES FUSILS; LES JEUNES FILLES SONT PLUS
LENTES A SORTIR; LE BEL OFFICIER LES
SALUE D'UNE INCLINATION DE LA TÊTE,
LENTEMENT; ELLES LUI REPONDENT PAR UNE
REVERENCE TOUTE MAIVE.
UNE JEUNE ENFANT EST RESTÉE AU MILIEU
DE LA PLACE. ELLE COMMENCE A FREDONNER
"ALCQUETTE, GENTILLE ALCQUETTE, ALCQUETTE,
JE TE PLU...". EN JOUANT A QUELQUE
JEU.



PERE

Qui?

PIERRE

Pierre Laporte, le ministre de Bourassa.
Devant sa maison, à Saint-Lambert. Y a une
heure.

MERE

Par le FLQ?

PIERRE

Oui... Ca commence à cogner fort!

NOIR

SCENE VII

CUISINE DES PLANTE. MADAME PLANTE, EN TRAIN DE FAIRE A MANGER, PARLE AVEC MADAME COURTEAU, LA MERE DE DENISE.

MERE

L'armée est partout, madame Courteau.

MME COURTEAU

Ne m'en parlez pas! Vous savez tout le monde qu'ils ont arrêté? Jusqu'à Pauline Julien!

MERE

Celle-là, ça ne m'étonne pas. Je l'ai jamais aimée.

MME COURTEAU

On dit qu'ils ont arrêté ses enfants. Moi, j'pensais jamais que ces gens-là étaient dans le FLQ.

MERE

Quelquefois, il suffit de pas grand'chose pour que la police arrive.

MME COURTEAU

Ils les ont arrêtés en pleine nuit, ils ont fouillé partout.

MERE

Oui, et ils emportent tout ce qu'ils trouvent.

MME COURTEAU

Ils les gardent en prison tant qu'ils n'auront pas trouvé de preuve qu'ils sont coupables.

MERE

C'est ce qui nous attend, si on ne fait rien, madame Courteau.

MME COURTEAU

Comment ça?

MERE

Vous savez que votre fille sort avec mon garçon?

MME COURTEAU

Oui, j'sais ça, bien sûr. Mais y a longtemps que j'l'ai pas vu, vot'garçon, madame Plante.

MERE

C'est pas étonnant. Mon fils se cache, actuellement. Et je crois que votre fille sait où il est.

MME COURTEAU

Vous l'avez laissé partir?

MERE

On ne fait pas toujours ce qu'on veut avec ses enfants, madame Courteau.

MME COURTEAU

Ah! j'suis ben d'accord avec vous. Prenez, quand ma fille commencé à sortir avec vot'garçon, j'étais pas tellement d'accord...

MERE

Pourquoi?

MME COURTEAU

J'le connaissais pas vot'garçon. Alors, j'disais    Denise de faire attention, de s'surveiller.

Mais elle ne voulait pas m'écouter. Tous les soirs, elle sortait avec vot'Claude.

MERE

Mais finalement, vous l'avez laissé faire.

MME COURTEAU

A ben fallu. Et j'le regrette pas. Claude est un bon garçon et Denise l'aime. Alors, tout est pour le mieux.

MERE

J'ai fait comme vous. Il a bien fallu que je le laisse partir. Mais... je le regrette.

MME COURTEAU

Vous croyez... que c'est pas sa place, là où il est allé?

MERE

Je ne sais pas où il est allé, madame Courteau.

MME COURTEAU

Vous pensez que ma fille le saurait?

MERE

J'en suis persuadée. Je serais étonnée qu'il soit resté dix jours sans la voir.

MME COURTEAU

Hum...Bon. Je peux essayer d'le savoir. Mais je vous promets rien!

MERE

Il faut le savoir, madame Courteau, sinon c'est nous qui aurons la visite de la police.

MME COURTEAU

Pourquoi?

MERE

Ils ont dit qu'ils fouilleraient le Québec maison par maison.

MME COURTEAU

Les maisons des FLQ, pas les nôtres.

MERE

Ils disent qu'il y a plus de 3,000 membres du FLQ dans la province; ils vont les chercher partout, dans ma maison comme dans la vôtre.

MME COURTEAU

J'ai rien à cacher.

MERE

Je ne peux pas leur dire où est mon fils,
madame Courteau.

MME COURTEAU

Dites que vous le savez pas.

MERE

Ils reviendront tant qu'ils ne le sauront pas.
J'aimerais le savoir avant eux, pour éviter le
pire.

MME COURTEAU

Si vous savez où il est, qu'est-ce que vous
allez faire:

MERE

Appeler la police. Pour l'empêcher d'aller
trop loin.

NOIR.

SCENE VIII

MEME LIEU, MEME JOUR. MONSIEUR ET MADAME
PLANTE.

MERE

Alain, il faut savoir où il est. Et si on
veut qu'il sorte vivant de tout ça, il faut
avertir la police.

PERE

Le dénoncer? Mais c'est notre fils, Nicole!

MERE

Qu'est-ce qu'il pense de ses parents, ton
fils?

PERE

C'est un enfant; il ne sait pas toujours ce
qu'il dit.

MERE

Il a 18 ans. Il sait ce qu'il dit. Et si tu
ne tiens pas à ce qu'il fasse des enlèvements
ou commette des assassinats, il faut l'arrêter
à temps.

PERE

Je suis prêt à tout faire pour le persuader de
revenir à la maison, mais...

MERE

Revenir à la maison? S'il revient à la maison, c'est moi qui m'en vais.

Et je ne serai pas aussitôt sortie, que tu auras la police dans les pattes.

PERE

La police ne sait même pas qu'il existe.

MERE

Ton fils fait partie d'une cellule FLQ, c'est clair comme de l'eau, et tu voudrais que la police ne le connaisse pas? De toute façon, s'ils ne le savaient pas, ils le savent depuis qu'ils ont arrêté et questionné tout ce monde.

PERE

Alors, ils seraient déjà venus ici pour nous arrêter.

MERE

Qui te dit qu'ils ne surveillent pas la maison? Qu'ils ne l'attendent pas pour le cueillir au passage, sans se fatiguer?

PERE

Alors, laisse-le où il est. On le cueillera pas.

DURANT CETTE SCENE, LA PRESENCE DES HOMMES EN NOIR DEVRAIT ETRE SPECIALEMENT INSISTANTE.

MERE

Alain Plante, préfères-tu que ton fils soit arrêté au moment où il n'a presque rien fait, ou après avoir commis je ne sais quel beau crime politique?

PERE

Je voudrais que Claude soit ici en train de m'engueuler, de dormir ou d'étudier, mais ici. C'est tout ce que je veux.

MERE

Tu es toujours pareil. Tu prends tes désirs pour des réalités. Ton Claude, il n'est plus ici. Il est avec ses copains du FLQ. Et si nous, on le fait pas arrêter, ils vont nous le faire se tuer, comme ce Jean Corbo à qui la bombe a explosé dans les mains.

Un peu de prison lui fera pas de mal. Mais si tu le laisses en liberté, tu es responsable, devant tout le pays!, de ce qui va arriver.

PERE

Tu ne crois pas que tu exagères?

MERE

Est-ce exagérer que de vouloir sauver quelqu'un de sa famille?

PERE

Tu l'as dit toi-même: il ne tient pas à la famille. Il veut vivre sa vie tout seul.

MERE

Il sera toujours le fils de Nicole et d'Alain Plante et il ne sera pas dit que j'ai laissé mon fils faire des idioties.

PERE

Il faut d'abord penser à lui.

MERE

Espèce de coeur saignant! De peur de voir ton fils en prison, tu préfères que n'importe qui se fasse enlever: ta mère, ton père, moi!

PERE

Il n'est pas question d'enlever ton père ou ta mère! Qu'est-ce que tu racontes! Tu parles comme Trudeau avec son gérant de caisse populaire! C'est une lutte politique, ils se battent pour nous: ils ne viendront pas nous enlever.

MERE

Est-ce que tu tiens, toi, à ce qu'il y ait des enlèvements politiques?

PERE

Non. J'ai jamais dit ça.

MERE

Bon. Accepterais-tu, alors, de convaincre Denise, avec moi, de seulement, uniquement, aller trouver Claude pour lui dire que lui et ses amis sont suivis par la police et qu'ils feraient mieux de se rendre? Leur laisser le choix?

PERE

Qui te dit qu'ils sont repérés par la police?

MERE

Ils le seront un jour ou l'autre. Comme je connais Claude, il fera tout pour faire une action d'éclat et alors il sera pris, et pour de bon. Et pour longtemps.

Tandis que s'ils se rendent aujourd'hui, il a des chances de s'en tirer et nous aurons la paix, toi, dans ton travail, et moi, dans ma maison.

Je ne veux pas que la police entre ici. Un FLQ me suffit.

ON FRAPPE A LA PORTE. MONSIEUR PLANTE VA REpondRE. DENISE ENTRE. PERSONNE NE PARLE. ELLE S'ASSOIT A LA TABLE.

DENISE

C'est vrai. Je sais où est Claude. Et je crois qu'ils n'ont plus aucune chance. Mais il ne me croira pas.

Ce que je peux faire, c'est aller le voir et lui dire que vous êtes très malade.
(ELLE PARLE A MADAME PLANTE)

Il va venir et vous pourrez, vous, lui parler.

MERE

Il ne te croira pas davantage. Il faut leur dire que la police les a suivis, qu'ils vont être arrêtés d'une minute à l'autre.

DENISE

Pour lui, ce serait une raison de plus pour continuer. Ils veulent braver la police, l'armée.

MERE

Mais ils n'ont plus aucune chance: l'armée est partout dans la province. Et si Claude a décidé de faire la révolution, de jouer au patriote, moi, sa mère, je dois l'en empêcher.

PERE

Pourquoi?

MERE

Parce que je ne veux pas être complice de leur terrorisme et c'est pas mon fils qui m'empêchera de vouloir vivre dans le calme.

DENISE

Ne vous en faites pas, madame Plante. Il va venir vous voir et on pourra peut-être le raisonner, surtout quand on sait tout ce qui s'passe actuellement. (ELLE SE LEVE)

Bonsoir! Bonsoir, monsieur Plante.

MERE

Bonsoir.

PERE

J'y vais avec toi.

DENISE

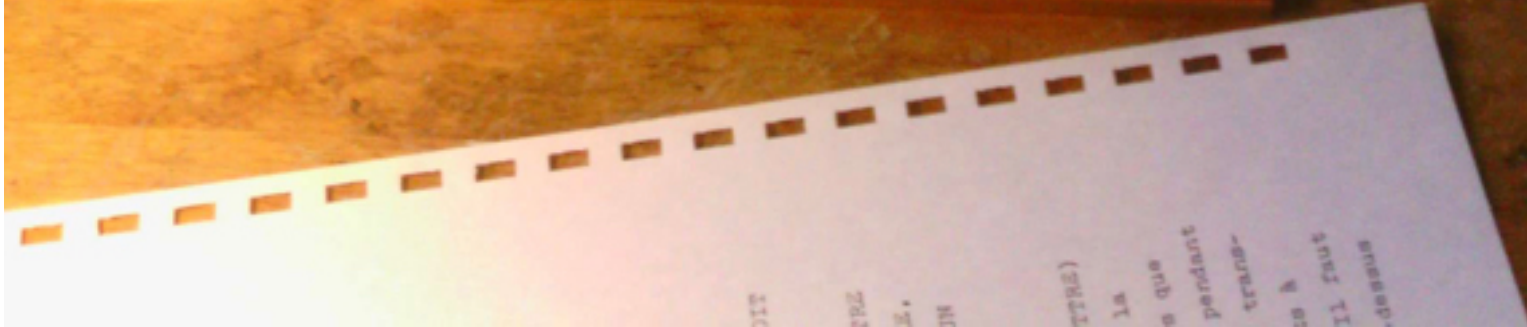
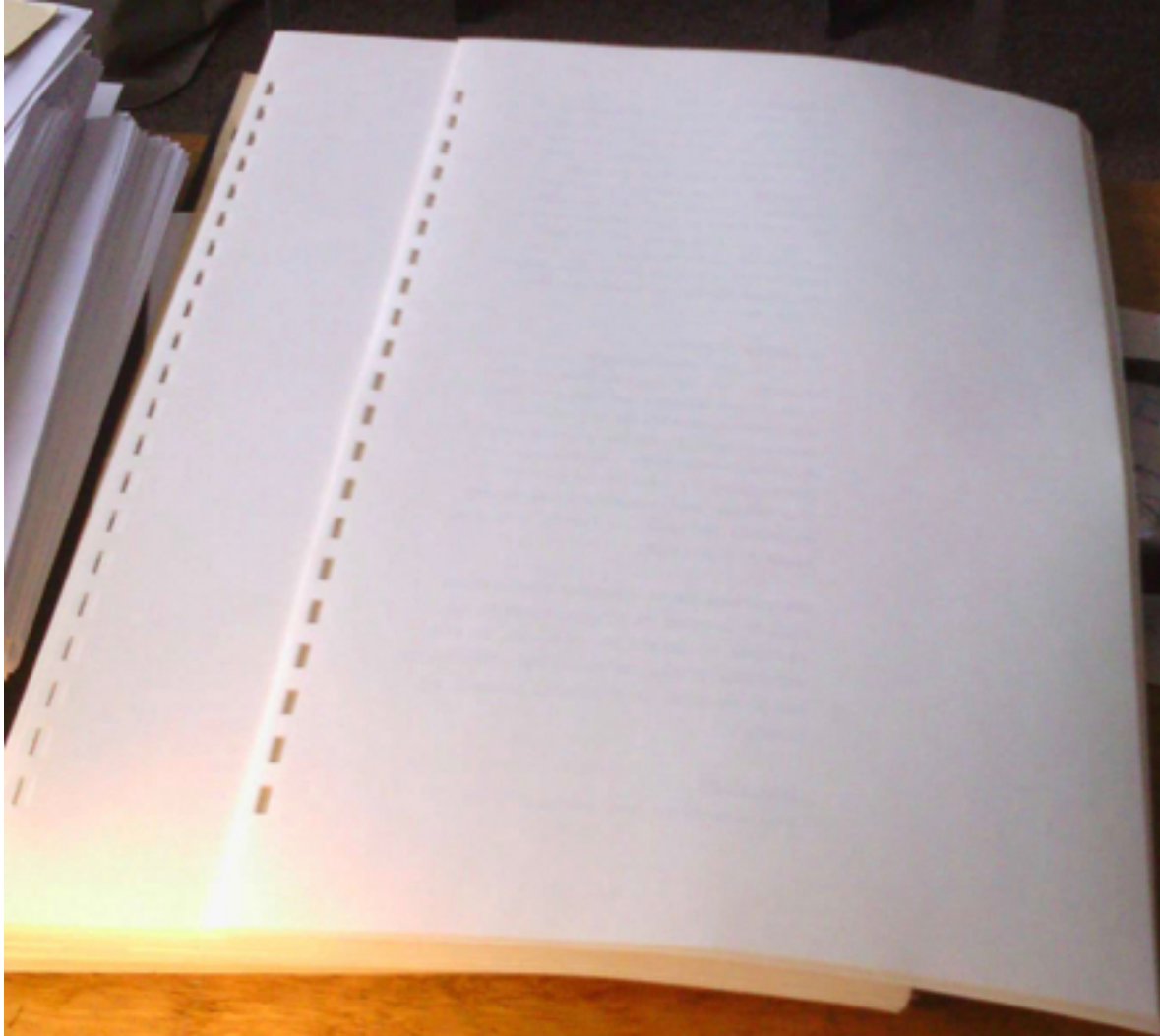
Non. S'il vous voyait avec moi, il dirait que je l'ai trahi; il ne voudrait plus me voir.

Et à deux, c'est plus difficile d'éviter la police, si elle nous suit.

PERE

Bonne chance. Bonsoir.

NOIR.



SCENE IX

MEME LIEU, MEME SOIR. MADAME PLANTE ET
PIERRE.

PIERRE

T'as envoyé Denise chercher Claude?

Pourquoi?

A CE MOMENT, ENTRENT, SANS FRAPPER, DEUX
POLICIERS EN CIVIL, REVOLVER AU POING.

1er POLICIER

Où est Claude Plante?

MERE

C'est mon fils. Je ne le sais pas.

LE POLICIER FAIT SIGNE A L'AUTRE D'ALLER
FOUILLER LA MAISON; IL REVIENT AVEC MONSIEUR
PLANTE ET SYLVIE.

1er POLICIER

Vous êtes le père de Claude Plante?

PERE

Oui.

1er POLICIER

Où est-il?

PERE

Je ne le sais pas.

1er POLICIER

Vous ne savez pas où est votre fils?

PENDANT CE TEMPS, LE 2e POLICIER SE MET A
FOUILLER PARTOUT, DANS LES ENDROITS LES PLUS
INATTENDUS.

PERE

Je ne le sais pas.

1er POLICIER

Vous allez nous suivre.

PERE

Moi?

1er POLICIER

Oui. Vous. Vous comprenez pas le français.

Et vous deux aussi.

EN MONTRANT SYLVIE ET PIERRE.

MERE

Mais ils n'ont rien fait!

1er POLICIER

On ne vous a rien demandé. Taisez-vous.

Quand vous aurez décidé de savoir où est
votre fils, vous nous téléphonerez.

UN 3e POLICIER ARRIVE.

3e POLICIER

Laissez-les. On l'a trouvé.

MERE

Où?

3e POLICIER

Chez sa petite amie.

PERE

Chez Denise?

3e POLICIER

On l'a suivie, ce soir, quand elle est allée
les retrouver. On a attendu qu'elle sorte de
l'appartement et on est entré pour les arrêter:
quatre garçons.

Mais votre fils... a réussi à s'enfuir par
derrière.

On vient de le prendre chez sa Denise. Il
lui a tiré deux balles dans la tête.

SYLVIE

Elle est morte?

3e POLICIER

Il l'a tuée. On a trouvé Laporte. Tué, lui
aussi. (AUX DEUX AUTRES POLICIERS) Venez, le
jeune Plante est avec nous. (UN POLICIER
PARLE AU TROISIEME, A VOIX BASSE.)

(A MONSIEUR PLANTE)

Venez, on vous amène.

ILS SORTENT AVEC MONSIEUR PLANTE. MADAME
PLANTE VA JUSQUE DANS L'EMBRASURE DE LA PORTE;
ELLE REGARDE UN MOMENT A L'EXTERIEUR; ELLE SE
RETOURNE ET REGARDE SES ENFANTS.

PIERRE

C'est vous qu'il aurait dû tuer.

(ELLE LE GIFLE.)

PIERRE NE DIT PAS UN MOT ET VA S'APPUYER SUR
LE CHAMBRANLE DE LA PORTE RESTEE OUVERTE;
MADAME PLANTE ET SYLVIE S'ASSOIENT A LA TABLE;
LES HOMMES EN NOIR SONT PRESENTS; PENDANT LA
LECTURE DU TEXTE SUIVANT, L'ECLAIRAGE DIMINUERA
PROGRESSIVEMENT JUSQU'AU NOIR COMPLET.

VOIX OFF

CE SONT LES TROIS DERNIERS PARAGRAPHES DU DISCOURS DE TRUDEAU A LA TELEVISION, VENDREDI SOIR, LE 16 OCTOBRE 1970, POUR EXPLIQUER LA LOI SUR LES MESURES DE GUERRE.

"Il arrive rarement dans l'histoire d'un pays que tous les citoyens doivent prendre position sur des problèmes cruciaux. C'est ce qui nous arrive.

"Ceux qui ont déclenché cette série d'événements dramatiques l'ont fait dans le dessein de briser notre société et de déchirer notre pays: c'est le contraire qui arrivera, j'en suis sûr. Le résultat de leur action, ce sera une société plus forte dans un pays plus uni. Ils voulaient nous diviser, ils auront fait notre union."

"Je comprends l'inquiétude de tant de Canadiens. Plusieurs d'entre vous sont bouleversés, et cela s'explique. Je veux vous assurer que les autorités ont la situation en main. Nous faisons tout ce qui doit être fait. Tous les niveaux de gouvernement au pays sont prêts à agir dans l'intérêt du salut public."

SCENE X

L'ECLAIRAGE REVIENT SUR LES HOMMES EN NOIR, SEULS SUR UNE SCENE VIDE; ILS DECHIRENT LA TOILE OU COUVRENT LE MUR OÙ SE TROUVAIT L'INSCRIPTION "FRONT DE LIBERATION DU QUEBEC; ILS POURRAIENT AUSSI DECROCHER LA TOILE ET EN TIRER UNE AUTRE QUI REPRESENTERAIT LE DRAPEAU DU CANADA.

1er HOMME

Monsieur, nous avons étudié de près toutes les implications d'une révolte armée au Québec; nous avons prévu, je crois, une multitude de scénarios. Récemment, en octobre 1970, nous avons pu juger de la rapidité avec laquelle le gouvernement central a su contrer les débuts d'une révolte.

2e HOMME

C'était à brève échéance une insurrection armée.

1er HOMME

L'armée a agi avec efficacité, selon des plans, de toute évidence, prêts depuis longtemps.

2e HOMME

Un gouvernement fort doit prévoir toute éventualité. Il ne le ferait pas que ses alliés l'inviteraient fortement à le faire.

1er HOMME

Je voudrais vous poser une question délicate. Si le Parti Québécois accédait un jour au pouvoir avec le mandat de réaliser l'indépendance du Québec, quel est le scénario que nous avons prévu?

2e HOMME

Vous pensez à une élection démocratique?

1er HOMME

Oui.

2e HOMME

Où le peuple se prononcerait pour l'indépendance de façon claire et précise, ne prêtant à aucun malentendu?

1er HOMME

Oui.

2e HOMME

Selon l'acte de l'Amérique Britannique du Nord, une province ne peut se séparer de la Confédération. Il faudrait alors livrer une bataille constitutionnelle, devant les tribunaux... fédéraux.

1er HOMME

Qu'advierait-il du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes?

2e HOMME

Vous me parlez d'une élection pour le gouvernement d'une province du Canada. Je n'y vois pas de peuple sous le joug d'un envahisseur ou d'un tyran colonisateur.

1er HOMME

Et si nous perdons la bataille constitutionnelle, devant les tribunaux fédéraux?

2e HOMME

Il faudrait craindre des manifestations de violence de la part de la minorité anglophone de la province de Québec.

2e HOMME

Je puis vous assurer que le gouvernement central se portera aussitôt à la défense des Canadiens-Français en proclamant la Loi des Mesures de guerre, comme en octobre 1970.

1er HOMME

Si vous gagnez la bataille constitutionnelle devant les tribunaux fédéraux, les scénarios étudiés prévoient-ils des manifestations de violence?

2e HOMME

Des manifestations de violence, de la part d'éléments subversifs de la majorité francophone québécoise, n'étonneraient personne.

1er HOMME

Prévoyez-vous que nous pourrions provoquer la violence pour proclamer la Loi des Mesures de guerre?

2e HOMME

La violence naîtra toujours quand on veut briser un pays uni.

1er HOMME

Alors, l'indépendance du Québec ne pourra jamais se faire, tout comme elle n'a jamais pu se faire depuis 1760?

2e HOMME

Elle pourra se faire, si le peuple en manifeste la volonté démocratiquement et sans violence de quelque nature que ce soit.

1er HOMME

Mais nous avons bien dit qu'une province ne peut se séparer de la Confédération. Alors, comment feraient-ils l'indépendance?

2e HOMME

Par la violence, sans doute. Notre armée a tout prévu; elle peut être sur un pied de guerre, à tout moment.

DES REFLECTEURS PUISSANTS DESCENDENT DES
CINTRES, TOURNES VERS LES SPECTATEURS; ILS
SONT ALLUMES, S'ILS NE LE SONT DEJA, PAR LES
DEUX HOMMES, L'UN APRES L'AUTRE.

1er HOMME

Comment peuvent-ils s'en sortir?

2e HOMME

Finalement, ils ont toujours eu peur.
Et ils se sont toujours arrêtés à temps.

1er HOMME

Nous les avons toujours arrêté à temps.

2e HOMME

Parce que l'unité du pays l'a emporté sur
la réalité factice d'un destin hypothétique,
prêché par des rêveurs qui vivent hors de
l'histoire et ses dures réalités.

1er HOMME

Ils n'ont donc aucune chance?

2e HOMME

Ce sera eux ou nous.

1er HOMME

Des peuples sont nés pour la défaite.

2e HOMME

Ne le dites pas. Ils sont nos partenaires pour l'édification d'un monde futur, où tout homme, dans l'oubli de ses blessures, sera devenu citoyen du monde.

ENTRE TOUT A COUP PIERRE, UN REVOLVER A LA MAIN; IL MET LE 2e HOMME EN JOUE; APPARAISSENT EN ARRIERE DE LUI DEUX POLICIERS QUI L'ARRESENT COMME S'IL S'AGISSAIT D'UNE AFFAIRE DE ROUTINE.

LES DEUX HOMMES NE S'EN SONT PAS RENDU COMPTE; ILS SORTENT LENTEMENT.

LE DRAPEAU DU CANADA DISPARAIT; LA SCENE EST VIDE, SAUF PEUT-ETRE UN CYCLO ECLAIRE; APPARAISSENT, BRAS DESSUS, BRAS DESSOUS, LES COMEDIENS QUI ONT TENU LES ROLES DES OFFICIERS ANGLAIS ET DE L'EVEQUE, EN CHANTANT "ALOUETTE, GENTILLE ALOUETTE..."; DES TABLES SONT APPORTEES DERRIERE EUX, PENDANT QU'ILS S'AVANCENT VERS LE DEVANT DE LA SCENE; D'AUTRES COMEDIENS APPARAISSENT DE TOUS LES COTES, EN CHANTANT DE PLUS EN PLUS RAPIDEMENT ET DE PLUS EN PLUS FORT; DANSE; BEUVERIE.

MONTREAL - VALLEYFIELD

12 août - 30 septembre 1978

GPO/mm